

P. o. gall. 887

stante de mP et mQ . Donc, quand on fait varier proportionnellement les grandeurs de trois forces courantes en un même point, la résultante ne change pas de direction, et varie aussi dans le même rapport.

p v. g. 887

3. Trois forces égales dirigées suivant les trois cordes qui divisent en trois parties égales l'espace circulaire, c'est-à-dire, qui forment des angles mesurés par le tiers de la circonférence, sont nécessairement en équilibre.

Cette proposition est évidente, puisque le point d'application ne peut se mouvoir sans obéir plutôt à l'action d'une des forces qu'à celles des autres, ce qu'il est absurde de penser, puisque tout est égal de l'un et d'autre.

4. Soient donc trois puissances P , Q et R rem- F. 4.
plissant la condition précédente et représentées par trois cordes égales AB , AC , AD de leurs directions. Considérons R comme une force employée à mettre Q en équilibre. Si on prend sur le prolongement de AR une longueur $AE = AB$, elle sera la résultante de P et Q , (8) : donc, si on mène CE et DE , on aura des triangles CAE , DAE égaux : la figure $CAED$, sera un rhombe, et la diagonale CD sera la résultante cherchée. On conclut que les deux forces égales, et dont les direc-

P. O. Gall. 887

BYTHIS,

OU

L'ÉLÈVE

DE

L'AFRICAIN.

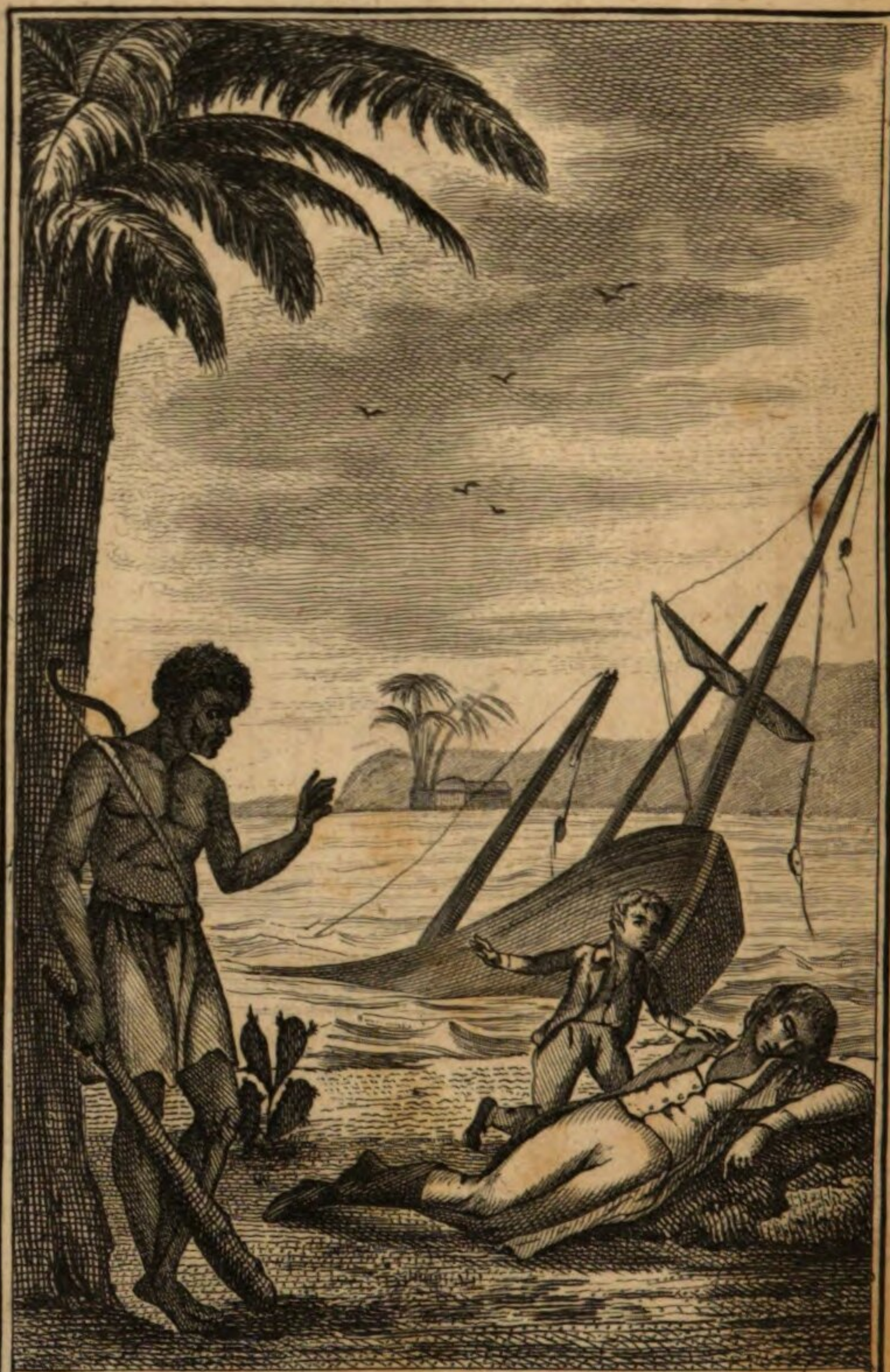
BY THIS

OF

THE

DE

TABLE



*Un vieux nègre s'approcha du lieu où étoient
l'enfant et le cadavre de Léonard.*

BYTHIS,
OU
L'ÉLÈVE
DE
L'AFRICAIN,

PAR P. GALLET.

~~~~~  
A PARIS,

Chez { J. J. FUCHS, rue des Mathurins,  
hôtel de Cluny ;  
ARTAUD, quai des Augustins, n°. 50.

---

1802. — AN II.

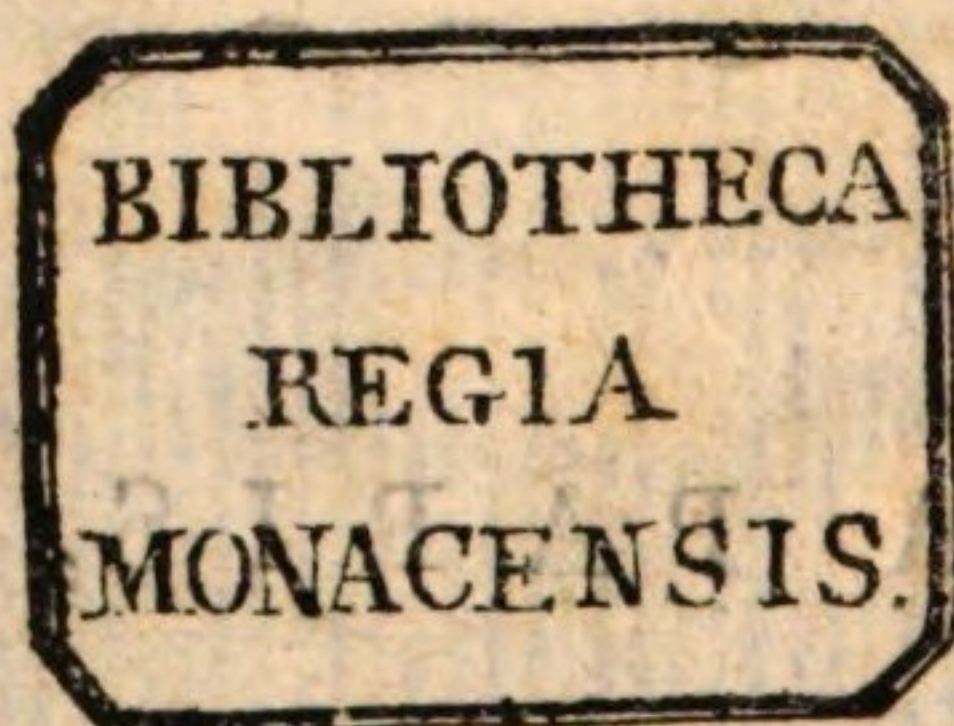


On trouve chez les mêmes libraires, du  
même auteur,

*Zéir et Zulica*

*Thaira et Fernando.*

La troisième édition de son *Véritable  
Evangile*, et la seconde de son *Voyage  
moral et sentimental* sont sous presse.





---

## AVANT-PROPOS.

---

Mon but principal, en écrivant ce Roman, est de montrer en action la grande maxime, que toutes les nations possèdent un génie naturel et peuvent porter au plus haut degré les sentimens ; de faire voir que la bienfaisance et l'humanité sont communes à toutes, et que le principe de certains philosophes, qui prétendent que l'homme n'est rien sans l'éducation, est faux. L'éducation le met à portée de



ij

développer avec plus d'éclat ses facultés naturelles ; elle peut l'affranchir des préjugés ; mais elle ne dépose point en lui le germe de l'humanité , de la bienfaisance , du dévouement et de l'héroïsme. On a trop longtems montré les nègres comme des brutes , et les écrivains se sont trop peu occupés à détruire cette erreur , pour qu'il ne soit pas du devoir de celui qui se consacre à la vérité de la combattre.

Mais , dira-t-on , ceci est un roman ; vous présentez des hommes que vous créez à votre gré. Ce sont , il est vrai , des



caractères créés ; mais je les ai calqués sur ceux qui existent réellement en Afrique. Les voyageurs avouent que les vertus se trouvent dans les habitans de la Nigritie, et même chez les Hottentots. Ils prouvent par là, sans s'en douter, que la férocité de certains de ces hommes dans l'état d'esclavage n'émane que de cet état, et que, dans leurs actions, le désespoir dirige plus souvent leur ame que la raison.

Quel tems choisissiez-vous s'écrieront les politiques non éclairés, pour faire l'apologie des nègres ? celui où ils vien-



nent de se conduire avec tant de barbarie en Amérique. Je répondrai d'abord que tous les tems sont égaux pour l'ami de l'humanité et de la justice : ensuite , pour leur répondre en philosophe , je leur dirai qu'il faut distinguer ce qui constitue le caractère , de ce qui est l'effet de la passion ; et , parlant en politique , j'avancerai qu'ils ont été victimes de l'ambition de leurs chefs comme tant d'autres peuples l'ont été. Sans doute ce n'est point à nous qui sommes tombés dans tant d'écarts à récriminer sur ceux des nations en



général. Je pense, en outre, que la manie de tout généraliser, c'est-à-dire, de juger les nations par quelques-uns ou une partie de leurs membres, nous rend injustes; et je crois qu'il est urgent d'attaquer ce système subversif de tout, qui anéantiroit la gloire des peuples, que des esprits inconséquens et irréfléchis sont toujours enclins à proclamer et à embrasser. L'écrivain raisonnable sait que toute nation est respectable au fond: ce sont, je le répète, les ambitieux qui les entraînent vers le crime. La tache est



vj

donc pour ces derniers et non pour la masse.

L'amour paternel , filial et conjugal , celui de l'indépendance , l'amitié , la bienfaisance et la reconnoissance sont les sentimens que je cherche à faire triompher dans cet écrit ; en un mot les vertus qui sont spécialement l'ouvrage de la nature , et qui semblent n'être que le partage de ceux qui ont été nourris en son sein. Plus les hommes se sont écartés d'elle , plus il me paroît qu'on doit tendre à les en rapprocher , si on juge que les bons sentimens



sont utiles à la société , ce qui ne forme pas de doute ; les hommes vicieux mêmes sont enclins à respecter et à chérir la vertu , et ils gémissent souvent en secret de ne point connoître son influence , tout en la déprimant publiquement , dirigés par l'orgueil.....

Puisse ce foible ouvrage porter quelques hommes à réfléchir , et sur-tout engager ceux qui deviennent les dépositaires de la vie des nègres à écouter plus souvent l'humanité ! Puisse-t-il leur faire entrevoir que nombre de ces



vij

êtres , que le sort a rangés  
sous leur joug , peuvent porter  
des ames faites comme celles  
de mes héros ; puissent - ils ,  
d'après cela , les traiter en  
hommes , et quelquefois en  
frères !

~~Il n'est pas possible~~  
porter plusieurs hommes à re-  
soudre , et sur-tout engager  
ceux qui devraient les de-  
mander de la vie des nôtres  
à donner plus souvent l'in-  
sulte ! Puis-je il leur faire  
entendre que nombre de ces



---

BYTHIS,

OU

L'ÉLÈVE

DE

L'AFRICAIN.

---

L'HOMME n'est jamais sûr de suivre la carrière où le sort semble d'abord l'avoir jetté, et de laquelle il l'écarte tout-à-coup par un de ces événemens inopinés dont le nombre est si grand, et qui sont les signes par lesquels il montre sa puissance. Tel croit être né pour un état, y est destiné par sa famille, qui ne



peut jamais y parvenir ; tel aspire à passer dans un autre climat où la fortune et les plaisirs l'appellent, qui en est éloigné pour toujours ; et bien souvent un désert affreux est le séjour qui lui est réservé, au lieu des palais brillans où il comptoit jouir de toutes les délices de la volupté : tel croit enfin posséder le calme et le bonheur, et n'avoir rien à redouter du sort, qui soudain se voit précipité dans l'abîme de l'infortune, et s'il n'y trouve point la mort, la douleur l'y attend, et ses destins y sont engloutis ainsi que sa félicité.

Mais si le sort s'arme contre l'homme et brise souvent sa nef sur son écueil, un être protecteur veille à son salut ; c'est la noble bienfaisance. Elle le sauve de sa main propice ; elle étouffe en lui



le désespoir qu'y fait naître l'infortune : elle amène la douce espérance en son cœur , qui y répand son baume salutaire ; et domptant le sort barbare , fait triompher l'humanité et justifie la nature.

Bythis , dont nous traçons l'histoire , fut en butte aux plus violens coups du sort , et il trouva la bienfaisance au fond du gouffre du malheur où il l'avoit plongé. Elle lui aida à supporter les chocs de la vie , et adoucit pour lui la coupe amère de la douleur.

La côte occidentale de l'Afrique fut le témoin de son premier désastre lorsqu'il étoit encore enfant. Une tempête horrible ayant battu le vaisseau européen qui le portoit , il fit naufrage , et Bythis fut sauvé par un domestique qu'il avoit avec lui , et qui lui tenoit lieu de



père en ce moment. Celui-ci ne craignit point d'exposer sa propre vie pour sauver l'enfant qui lui étoit confié, quoique le péril fut des plus grands : il voulut l'arracher à la mort et périr ensuite s'il le falloit sur le rivage. L'humanité le dirigeoit : lorsqu'elle est le guide de l'homme, il ne voit aucun péril, il les brave tous ; enfin il s'immole à sa voix. C'est à l'égoïste qu'il est donné de se rappeler qu'il doit conserver sa vie, que tout ce qui n'est pas nous n'est rien ; de mesurer toutes ses démarches, de calculer les dangers, et de nombrer les coups qui doivent frapper sa tête dans la carrière qui s'offre devant lui.

Bythis fut donc conduit sur le rivage par son valet, ou plutôt son respectable et généreux ami ; et



là se passa une scène d'attendrissement qu'on ne pourroit qu'esquisser , lorsque Léonard ( c'étoit le nom du libérateur ) vit qu'il avoit soustrait à la fureur des flots l'être innocent auquel il s'intéressoit. Il leva d'abord les yeux vers le ciel pour le remercier de l'avoir protégé , car il regardoit la providence comme l'instrument de son salut , et il versoit des larmes de reconnoissance. Il prit Bythis ( qui se nommoit alors Auguste ) entre ses bras devenus paternels pour lui ; l'arrosa de ces mêmes pleurs , et jouit des caresses de l'enfant qui , quoique hors d'état d'apprécier le service qu'il lui avoit rendu , n'ayant que cinq ans , ne sentoit pas moins qu'il lui étoit beaucoup redevable. Il sembloit qu'il trouvoit sur le cœur de Léo-



nard , contre lequel celui-ci le pressoit , une source de sentimens , et une impulsion magnétique de générosité.

Mais que le sort de Léonard alloit devenir horrible à ses yeux ! que son désespoir alloit être grand lorsqu'il devoit s'appercevoir qu'il n'avoit ravi l'enfant à la mort que pour le voir tomber dans un abîme de maux ! Cette situation devoit être la sienne lorsqu'il découvriroit qu'il avoit abordé un pays inhabité , et lorsqu'il devoit entrevoir qu'épuisé par la fatigue , qu'il avoit éprouvée en luttant longtems contre la tempête , il touchoit lui-même au terme de sa vie.

Il se voit dans l'une des plus horribles positions où l'homme bien-faisant puisse se trouver. Il envisage les dangers sans nombre qui



attendent l'enfant dans ce désert où il n'aura aucun appui. Il considère son âge , qui le met hors d'état de se suffire quand même il ne seroit pas menacé du côté des hommes et des animaux. Aucun aliment ne s'offre à sa vue sur cette côte aride ; il ne sait point si elle est fertile dans l'avancement des terres. Il pense en frémissant qu'Auguste ne pourra lui survivre deux jours. Il regrette un instant de n'avoir pas péri avec lui dans les flots ; il voit qu'il n'auroit pas à s'abreuver d'amertumes en ce moment ; et il ne craindroit point que l'enfant ne mourût en proie aux horreurs de la faim , ou ne tombât vivant sous la griffe de quelque animal destructeur , par qui il redoutoit qu'il ne fut dévoré.

Dans son désespoir, il ne sait.



quoi se résoudre : enfin il est sur le point de réunir ses forces pour se relever , car il est couché sur le sable du rivage , pour se rejeter dans la mer et y chercher une prompte mort avec l'enfant , préférant qu'il y trouve à l'instant son tombeau , que de le laisser livré aux douleurs d'une mort longue et terrible.... Il ne forme ce dessein qu'avec horreur , et cependant il s'apprête à l'effectuer.

Mais , tout - à - coup , l'espérance portant dans son ame un de ses rayons , qui y pénétra comme un éclair rapide , il s'arrêta. Il sembloit qu'une voix secrète l'avertissoit que la bienfaisance veilloit sur les jours d'Auguste , et il se décida à le laisser suivre sa destinée. Il regarda la sensation qu'il éprouvoit comme un effet de la bienveillance



du ciel. Levant de nouveau vers lui ses yeux humides , il lui offrit un second tribut de reconnoissance.

Alors sentant qu'il s'affoiblissoit, il prend l'enfant dans ses bras : il veut l'instruire de sa naissance, et lui dire tout ce qui peut servir à lui faire retrouver un jour son père, s'il parvient à échapper aux dangers qui l'environnent et à vaincre le sort. Il se dit que si le ciel venoit à le sauver il pourroit retourner vers sa famille , et jouir de sa fortune et de l'amitié de ses parens. Mais que cette ressource lui paroisse foible et incertaine ! Etoit-il presumable que l'enfant pût se rappeler les instructions qu'il alloit lui donner ? Cependant il crut devoir mettre en œuvre ce foible moyen. Il vit avec le plus grand regret qu'il ne pouvoit lui laisser



aucun titre qui pût le faire reconnoître des siens , ayant perdu dans le naufrage la cassette où étoient les lettres de son maître , dont il s'étoit chargé au moment de la perte du vaisseau , et qu'il avoit abandonnée , lorsqu'épuisé par sa lutte avec les flots il avoit vu qu'elle le feroit submerger avec l'enfant.

Il pensa donc qu'il devoit graver profondément le nom de son père et de sa patrie dans la tête d'Auguste. Il lui répéta vingt fois ceux de *Guadeloupe* , de *France* , de *Fontange* , et il les lui fit répéter à son tour. Il alloit lui donner quelques détails sur l'état de son père en Amérique , et d'autres renseignemens, lorsqu'il sentit que la mort étoit prête à le frapper. Alors il dit, en serrant l'infortuné contre son sein :  
« Cher Auguste , le sort cruel va



m'éloigner de toi. Je te laisse exposé à tous les périls et livré à toutes les douleurs : puisse-tu éviter les maux qui me semblent prêts à t'accabler ! Léonard mourroit heureux s'il savoit ton destin assuré ; mais il éprouve toutes les angoisses en te laissant sans appui.... O ciel ! s'écria-t-il avec ce ton de dignité que trouve toujours en lui l'homme mourant lorsqu'il est vertueux , protège-le : l'innocence t'est chère... J'ai pu , par ma conduite , mériter tes coups : d'ailleurs j'ai savouré la coupe de la vie ; et cet être foible n'a encore connu que la douleur. Il n'a point dû armer ton courroux si tu es juste. »

Reportant ensuite ses regards vers l'objet de sa sollicitude et de sa tendresse , et voyant l'enfant verser des larmes en baisant ses mains :



« cher Auguste , reprit-il , tu sens déjà ton infortune ; tu t'apperçois que tu perds en moi le plus tendre ami. Combien tes larmes dévorent mon ame ! que tu me fais regretter de te perdre , et que tu accrois mon trouble et mes terreurs sur ton sort!.. » Il serra de nouveau l'enfant contre son sein , tourna ses yeux vers le ciel comme pour l'implorer , et expira.

Auguste , ne connoissant point les signes de la mort , demeura appuyé sur le sein du malheureux Léonard , et il attendoit qu'il rouvrit les yeux. Mais voyant qu'il restoit inanimé , l'enfant fut saisi d'un effroi intérieur qui glaça le sang dans ses veines.. Y auroit-il un mobile secret qui fût découvrir l'horreur de la mort à celui même qui n'a point l'idée de son exis-



tence?... L'enfant recula plusieurs pas comme poussé par un mouvement involontaire. Cependant il prit les membres de Léonard l'un après l'autre, et les souleva en l'appelant à grands cris. « Léonard, disoit-il, éveille-toi, réponds à ton Auguste : ne l'aimerois-tu plus ? Qu'a-t-il fait pour que tu lui refuses tes caresses ? serre-moi dans tes bras, mon bon ami ; j'aime tant que tu m'embrasses.... Je pleure, Léonard, et tu n'essuyes pas mes yeux... » Lorsqu'il vit que Léonard ne lui répondoit point, il s'écria : « Je suis donc bien coupable puisque tu me boudes si longtems?... eh bien ! J'arracherai mes cheveux ; je te ferai voir que je suis fâché de t'avoir déplû, et peut-être tu me pardonneras : tu es si bon, Léonard. Pourtant je ne t'aban-



donnerai point ; je sais qu'en fuyant je te ferois tant de chagrin.... »

Après une scène où l'enfant exécuta ce qu'il venoit d'annoncer, voyant que son ami n'ouvroit point les yeux, il se jetta sur son corps, redoubla ses caresses : mais il sembloit repoussé lorsqu'il portoit sa bouche sur le visage du cadavre. L'horreur le saisit encore : des convulsions s'emparèrent de lui : enfin il tomba sans mouvement sur le corps de Léonard.

Il alloit y trouver son tombeau : il paroissoit que son ame dût s'envoler avec celle de son bienfaiteur, et quitter la terre avant d'avoir goûté la vie, lorsqu'un vieux nègre qui l'avoit vu de loin tomber sur le cadavre, et qui s'avançoit vers le rivage, pensant que c'étoient des infortunés qui avoient fait naufrage,



auxquels il pourroit être utile, s'approcha du lieu où se trouvoit l'enfant avec le corps de Léonard.

Il considère ce tableau avec une horreur secrète : il lui représente une des situations les plus pénibles pour le cœur humain, celle où il voit la nature aux prises entre le père et le fils, car il croit que Léonard est le père d'Auguste. Il regarde ces deux êtres avec l'œil de la compassion, en s'imaginant que l'enfant est mort de douleur ou de faim près du corps de son père, qu'il juge avoir aussi péri de misère.

Ce vieillard, à qui l'humanité étoit chère, et qui ne suivoit que la douce impulsion de la nature, accusa le sort de l'avoir conduit si tard en ce lieu, en se disant qu'il auroit pu les sauver.



« Puisque je suis privé de la consolation de vous offrir les secours qui étoient en mon pouvoir , dit-il à haute voix , et avec des accens qu'entrecoupoient ses sanglots , car son cœur étoit fortement oppressé ; au moins je vous donnerai la sépulture , êtres infortunés ! Il voulut remplir ce religieux devoir. Après avoir creusé dans le sable une fosse profonde avec la hache qu'il avoit , il s'apprêta à y porter leurs corps.

Il fut d'abord forcé de retirer celui de l'enfant qui étoit tourné vers lui. Il le prit avec le même ménagement que s'il l'eut cru en vie , et il le contempla d'une manière attendrie avant de le déposer dans la fosse. Il alloit l'y placer lorsque , l'envisageant de nouveau , il crut appercevoir un mouvement



sur son visage. Il fut rempli de joie ; et conçut l'espérance de l'arracher à la mort. Il s'écria aussitôt, en portant ses yeux vers le firmament : « Que tu serois bienfaisant, ô ciel , si tu donnois à ma vieillesse le bonheur de conserver les jours de cet enfant ! » Il porta sa main sur le cœur d'Auguste , et y sentant des battemens , il le remit sur le rivage pour s'abandonner aux transports de la joie , qu'il manifesta par tous les signes propres à ceux de son pays ; et le ciel reçut son hommage de reconnoissance pour la faveur qu'il lui procuroit , celle d'être utile à un malheureux.

Il se disposa à le porter dans sa cabane , qui étoit située à quatre milles dans les terres , où il habitoit avec sa fille âgée de douze ans. Mais avant il mit de la ma-



nière la plus solennelle le corps de Léonard dans la fosse qu'il avoit creusée. Il versa quelques larmes sur le cadavre de celui que cet homme de la nature regardoit comme son frère. Il le couvrit à la hâte avec le sable ; mais sans le faire entièrement , se disposant à revenir en ce lieu pour terminer cet œuvre le plus noble peut-être qui soit réservé à l'homme. Il eut pour but de le soustraire d'abord à la vue des animaux féroces qui sont en si grand nombre sur cette côte.

Enfin il se chargea du dépôt précieux que lui confioit l'humanité, et vola vers sa cabane où il prodigua à Auguste tous les soins que le père le plus tendre eut pu donner à l'enfant le plus cher. Il montra la satisfaction et l'allé-



gresse la plus vive , lorsqu'il vit que celui-ci , qu'il avoit porté sur son sein , étoit entièrement revenu à la vie , et lorsqu'il s'aperçut que l'enfant , après avoir témoigné le plus grand étonnement en se voyant avec deux êtres inconnus , et s'être désolé en ne découvrant point Léonard auprès de lui , paroissoit touché de ses caresses ainsi que de celles de sa fille , qui les lui prodigua , à son exemple , avec cette effusion d'ame qui ne se trouve que dans les habitans des déserts.

La position de la cabane du libérateur d'Auguste étoit au pied de la vaste chaîne de montagnes qui séparent la Nigritie du Zaara , dans le royaume de Gombour , entre le Cap Blanc et la rivière d'Oure , qui sort de ces monts.



Cet homme, nommé Alphir, et qui étoit né pour toutes les vertus, s'étoit retiré dans ce lieu sauvage pour se soustraire ainsi que sa fille à la tyrannie du roi de Tombut, qui lui avoit prêté des crimes, comme cela arrive trop souvent à ces despotes, pour avoir occasion de satisfaire leur avarice en vendant leurs sujets aux Européens. Déjà il avoit livré ses deux fils aux Anglais. Alphir avoit perdu son épouse depuis qu'il habitoit ce désert. Il y avoit d'abord été en proie à l'ennui et à la douleur; mais le tems avoit effacé les impressions de ces sentimens en son ame. Il avoit trouvé au sein de la nature l'oubli de ses malheurs; et il ne suivoit plus que ses simples loix : enfin sa solitude lui étoit devenue chère, et il ne vouloit plus la quitter.



Son occupation étoit la chasse et la pêche. Ne connoissant point les cités, ni par-là même les maux qui s'attachent à ceux qui y font leur demeure, car il habitoit lors de son désastre au sein d'une petite peuplade du Niger, ses besoins étoient limités. Aucun préjugé ne le forçoit à s'en créer. Il n'avoit le regard de personne à redouter : sa misère, si toutefois on peut appeler misère l'état de l'homme de la nature dans quelque situation qu'il se trouve et dans quelque lieu que le sort le place, ne devoit point lui attirer ces douleurs qui, dans la société, sont l'effet de l'espèce d'avilissement attaché à l'infortune. Son repos ne devoit pas être troublé par l'injustice des puissans, et par les menées sourdes de la haine et



de l'hypocrisie. Alphir étoit donc fortuné , puisqu'il n'avoit pour guide , pour appui et pour compagne que la nature ; et sa fille qui étoit une véritable portion de lui-même , c'est-à-dire dont tous les sentimens étoient analogues aux siens , et dont le caractère portoit l'empreinte heureuse de celui qui n'a pas été dégradé par les préjugés et les vices. Toujours occupée de son père , elle trouvoit en son sein la source inépuisable de tous les biens , et commençoit à lui rendre ce qu'il lui avoit donné , les soins les plus tendres et les plus généreux.

Leur cabane , placée dans une forêt , étoit construite sous deux palmiers rapprochés dont le feuillage lui servoit de couverture , et autour desquels Alphir avoit formé une haie épaisse pour qu'elle fût



impénétrable aux animaux féroces. La forêt leur offroit leur nourriture par l'abondance des palmiers qui la formoient , et dont ils recueilloient les fruits. Les coquillages étoient leur seconde ressource ; et les ruisseaux qui couloient des monts leur offroient une eau pure et salubre , ce qui n'est pas le moindre des biens dans ces climats.

Il y avoit seize ans qu'Alphir avoit quitté le lieu où il étoit né. Il avoit trouvé dans la nouvelle demeure qu'il s'étoit choisie quelques dangers qui avoient été l'ouvrage des tigres et des lions ; mais Alphir étoit brave , intrépide. les nègres de cette côte redoutent peu en général ces animaux , quoiqu'ils soient souvent si funestes pour eux. C'est sans doute l'effet



de l'habitude qui les rend ainsi : nous craignons peu les objets qui sont continuellement sous nos yeux, quelle que soit leur nature, et quelques périls qu'ils nous offrent. Le soldat s'habitue à l'aspect de la mort dans les batailles, et s'avance avec hardiesse sur une batterie qui va le foudroyer, lorsqu'il l'a contemplée en diverses circonstances. Il a vingt fois échappé à sa perte ; il croit échapper mille, et pouvoir même affronter en vain la mort. Le nègre a moins à redouter ; il a la chance du combat pour lui, et les moyens de l'adresse et de la force. Il peut dompter son ennemi opposé, tandis que le soldat ne peut rien à la puissance du canon qui l'atteint à la plus grande distance.

Alphir, à l'aide de son adresse,



de sa force et de son courage, avoit écarté de lui et de sa fille tous les accidens funestes , et il exerçoit celle-ci à se défendre avec l'arc qu'elle tiroit déjà avec une habileté étonnante. Quoiqu'à peine dans l'adolescence , elle avoit détruit nombre d'animaux avec ses flèches qui ne manquoient presque jamais leur but.

Ils ne se quittoient dans aucun cas : et le matin de ce même jour, où Alphir avoit rencontré Auguste , Finari ( ainsi se nommoit sa fille ) resta dans l'habitation où elle se livroit au repos. Son père en étoit sorti sans attendre qu'elle fut éveillée , et s'étoit porté vers le rivage, comme si une voix secrète lui eut dit qu'il devoit y voir un spectacle attendrissant pour son ame, et comme si elle lui eut annoncé



qu'il y trouveroit une source de bonheur.

Alphir , après avoir rassuré par ses signes et ses caresses , Auguste qui ne comprenoit rien à ses discours , se dit que c'étoit un enfant dont le ciel le rendoit père. Il résolut de l'adopter aussitôt , et de lui partager sa tendresse avec Finari. Il pensa en ce moment à ses fils que la barbarie lui avoit ravis , et il versa quelques larmes en les retraçant à son souvenir. Il fit connoître son intention à sa fille , et l'engagea à voir un frère dans Auguste , qu'il nomma Bythis. ( Auguste conservera ce nom toute sa vie. ) La tendre et généreuse Finari adopta avec joie les sentimens de son père , et le félicita de ses intentions. Dès ce moment ils ne s'occupèrent que du soin d'élever ce nouveau membre



de leur famille , et de veiller à sa sûreté et à son bonheur.

Le lendemain , le vieillard ayant laissé Bythis avec Finari dans sa cabane , se rendit dans l'endroit où reposoit le corps de Léonard. Il acheva de l'inhumer , et il répandit des larmes sur l'espèce de tombe qu'il lui éleva pour reconnoître le lieu où il étoit déposé. Il sembloit qu'il pressentit que l'être aux restes duquel il rendoit ces augustes soins portoit une ame bien-faisante. On diroit qu'il existe un effet sympathique qui agit sur celles des êtres vertueux ; un rapport secret et presque surnaturel qui les porte à se connoître et à s'apprécier. On pourroit le conclure d'après nombre d'exemples , et en considérant la situation où se trouve Alphir dans l'instant où il a achevé



l'œuvre respectable qui l'avoit attiré en ce lieu.

Revenu dans sa cabane , où il retrouva ses deux enfans , il goûta une satisfaction qui lui étoit presque inconnue jusqu'alors. C'étoit sans doute le fruit de la bonne action qu'il avoit faite , et qu'il devoit consommer , qu'il recueilloit déjà. Il redoubla de caresses envers l'infortuné Bythis ; et sa joie s'accrut lorsqu'il vit que celles de Finari l'avoient séduit, et qu'il lui paroissoit déjà attaché à lui-même. Il crut voir qu'il étoit reconnoissant du service qu'il avoit rendu à Léonard , quoiqu'il ne pût l'apprécier , et des soins qu'il prenoit de son sort. Ce qui sembla le prouver à Alphir , ce fut l'empressement que mit Bythis à courir au-devant de lui lorsqu'il le vit approcher de la



cabane , et lorsqu'il envisagea la manière tendre avec laquelle il sauta à son col. L'enfant lui demanda bien Léonard en ce moment ; il versa des larmes lorsqu'il ne l'apperçut point avec Alphir ; mais bientôt il parut tranquille , et ne s'occupa que de ses protecteurs.

Alors Alphir prit soin d'élever Bythis dans leurs principes , et de lui faire contracter leurs habitudes ; mais il le fit avec prudence. Il eut assez de réflexion pour penser qu'ayant reçu sa première éducation dans d'autres climats , qu'ayant contracté d'autres habitudes , et étant d'un tempérament différent du leur , l'enfant ne pouvoit adopter leur manière de vivre que par degrés.

Bientôt Bythis suivit son père



adoptif et Finari dans toutes leurs courses , et il porta leur costume , qui étoit composé d'une seule bande de peau qui leur couvroit les reins. Un petit arc fut fait par Alphir , dont Bythis fut armé. Il laissa à sa fille le soin de lui apprendre à s'en servir ; ce qui ne fut pas long : avant l'expiration des trois premières années que Bythis passa au sein de sa nouvelle famille , il étoit devenu presque'aussi habile que Finari ; et au bout de ce tems il parloit la langue de ses bienfaiteurs presque'aussi bien qu'eux. Alphir avoit consacré une partie de ses journées à la lui apprendre. Ce fut en lui montrant les objets qu'il commença à en tracer les signes dans sa mémoire.

La santé , le calme , le bonheur régnoient au sein de cette intéres-



sante famille. Voyant le germe de la vertu se développer avec force dans son fils adoptif, Alphir s'applaudissoit chaque jour d'avantage de l'avoir sauvé. Bientôt son intelligence étonna le vieux nègre : elle lui parut même extraordinaire. En effet , Bythis porta à un point élevé les facultés de l'esprit. Son humeur douce , son penchant à la reconnoissance , et la bravoure qui montra tous ses signes en lui , et dont il fit voir les effets sous la forme la plus éclatante ; car à l'âge de douze ans Bythis s'exposa seul à combattre un tigre , furent de nouveaux motifs d'espérance et de joie pour le magnanime Alphir. Enfin l'attachement toujours croissant de Bythis pour Finari , qui se manifestoit dans toutes les circonstances , fit espérer à ce bon père qu'il pour-



roit un jour l'unir à sa fille , et qu'il auroit l'espoir en mourant de ne pas la laisser seule au sein d'un désert , ou de ne pas l'exposer en la ramenant dans sa première patrie , à y devenir la proie de la tyrannie de son roi et de l'avarice des Européens.

Alphir avoit cru devoir cacher à Bythis l'événement qui l'avoit amené parmi eux , croyant que le tems l'auroit effacé de sa mémoire. Mais il ne savoit pas que les fortes impressions restent dans l'ame à quelqu'âge qu'elles aient été faites , et notamment celles du malheur. Bythis se rappeloit de son naufrage et de la perte de Léonard. Lorsque sa raison commença à se développer , il réfléchit sur ce désastre et sur sa destinée , et il pria Alphir de l'instruire



de ce qu'il savoit à cet égard.

Alphir le satisfait , et ne put lui donner que des notions vagues , ou plutôt nulles : on a vu qu'il n'avoit rien trouvé qui pût servir à instruire Bythis , et qu'il n'étoit arrivé que pour donner la sépulture à Léonard , et sauver ce premier. Il n'avoit pas même découvert le naufrage du vaisseau.... Bythis voyant que sa destinée étoit enveloppée d'un nuage impénétrable , ne pensa plus à questionner Alphir , et chercha à oublier ce qui l'avoit amené en ce lieu. Cependant il garda toujours dans sa mémoire le nom de son père , celui de la Guadeloupe , et son premier nom à lui-même , ainsi que celui de Léonard. Il ne s'occupa ensuite qu'à offrir un tribut constant d'amitié et de



reconnoissance à ses bienfaiteurs.

Déjà il touchoit à sa seizième année : il prenoit chaque jour plus de force et de courage , et Alphir voyoit en lui son appui. Ses soins pour Finari devenoient aussi plus empressés. Ils furent aux yeux d'Alphir l'ouvrage de l'amour. Il ne s'abusoit point : Bythis connut bientôt le pouvoir de ce sentiment. Finari , née avec un cœur sensible , et qui se trouvoit dans cet âge où l'homme de tous les pays doit nécessairement aimer , sentoit de son côté son ame entraînée vers la tendresse , et elle voyoit dans Bythis un autre elle-même. Cependant elle craignoit , malgré les soins de Bythis , de ne pouvoir faire naître entièrement l'amour en son cœur. Finari possédoit une raison forte , et une réflexion peu ordinaire :



elle étoit incertaine si les sentimens que Bythis manifestoit n'étoient pas dirigés par la seule reconnoissance. Envisageant sa couleur, et se croyant dénuée de charmes, elle appréhendoit qu'il dédaignât de s'unir à elle par le mariage.

Mais ses craintes étoient peu fondées. Combien Finari se méconnoissoit ! Si elle étoit d'une couleur différente de Bythis, elle possédoit la plus grande beauté du corps ; ses formes étoient parfaites ainsi que ses traits ; et elle portoit une ame où brilloient les qualités les plus attachantes pour l'homme. La douceur, la noblesse des sentimens, et une tendresse excessive étoient les dons heureux dont la nature l'avoit ornée. Elle auroit pu prétendre à fixer celui qui ne lui auroit dû aucun autre sentiment,



même parmi les Européens. . . .  
 Finari connoissoit bien le pouvoir de l'amour. Il est tel qu'il asservit souvent la beauté à la laideur, et qu'en général les qualités de l'ame et l'analogie des penchans concourent plus que les traits physiques à réunir les individus.

Bythis avoit apprécié toutes les qualités de Finari. L'amour lui avoit soumis son cœur depuis le premier instant où sa raison avoit gouverné son esprit, et il idolâtroit la fille de son bienfaiteur, ou plutôt celle qu'il nommoit sa sœur chérie.

Bientôt il ne put lui cacher sa tendresse, et son espoir d'être uni à elle : il rassura ainsi le cœur craintif de Finari. Il ne voila point ses sentimens aux yeux d'Alphir : Bythis, élevé dans les principes de



la nature , ne pouvoit connoître la dissimulation. Alphir , qui avoit formé les mêmes craintes que sa fille , fut au comble de la joie lorsque Bythis lui fit connoître son ame et ses desirs.

Bythis ayant supplié son père de faire son bonheur en l'unissant à Finari , Alphir s'empressa de satisfaire à son vœu ; et , après l'avoir embrassé cent fois , il le remercia de vouloir faire le sien ainsi que celui de sa fille. Le lendemain de cet aveu étant désigné pour le jour qui devoit unir solennellement les destinées des deux amans , ils attendirent avec l'impatience qui dévore deux êtres que l'amour et la volupté doivent couronner , que le soleil , en venant éclairer la terre , amenât l'instant où ils devoient se plonger dans l'abîme des délices.



Ils préparèrent les fétiches qui devoient présider à cet acte auguste ; car Alphir , quoique plus étranger aux préjugés que le grand nombre de ses pareils , ne l'étoit pas entièrement à l'égard de ses dieux. Il en faut en général à l'homme , soit qu'il les voie avec les yeux de l'esprit , soit qu'il les cherche dans l'or , l'argent , la boue même ; c'est une nécessité à laquelle il est asservi , sans qu'on puisse dire quel est le mobile qui les lui fait composer des objets les plus matériels et souvent les plus vils. Alphir étoit homme , et avec ses vertus il devoit avoir quelques-uns de ses défauts. Sans doute les préjugés en sont , sur-tout lorsqu'à leur voix on outrage la divinité en lui donnant des formes qui dénaturent et dégradent ses attributs.



Bythis sans dédaigner alors entièrement les fétiches, n'étoit point esclave d'eux comme Alphir, et il se servoit mieux de sa raison : on ne peut dire de ses notions premières : à cinq ans qu'il fut recueilli par Alphir, il n'avoit pu avoir aucune idée sur la divinité, sur son existence même. Il laissa faire Alphir et Finari, et il ne s'occupa que de son amour.

L'instant de la cérémonie arriva. Après qu'Alphir eut fait quelques libations devant ses fétiches, il s'adressa à ses enfans qui s'étoient réunis avec lui sous le plus grand palmier de la forêt, où ils devoient offrir au ciel leur hyménée, et il leur tint ce discours :

« Vous vous aimez ; je vous aime moi-même, je dois donc vous unir : c'est mon devoir ; le vôtre est de



vous chérir toujours. Vous ignorez combien on est heureux lorsqu'on n'a que les mêmes goûts, les mêmes penchans, et lorsque la paix règne au milieu de deux époux. Bythis, le ciel et la nature t'ont rendu le plus fort et le plus courageux, tu dois être le maître et le défenseur de Finari. La chasse et les travaux pénibles sont les tiens. Finari, la nature t'a rendue foible ; elle t'a soumise à l'enfantement, aux douleurs ; tu dois veiller aux soins de la cabane, t'occuper à plaire à ton époux, et à nourrir et soigner les enfans que le ciel te donnera. Enfin vous ne devez faire qu'un, et marcher ainsi jusqu'au moment où la vieillesse et la mort vous sépareront.... Je sais par mon exemple combien la tranquillité dans la cabane est précieuse : jamais



mes jours n'ont été obscurcis tant que ta mère a existé , ô Finari ! Ses volontés ont toujours été les miennes : il est vrai que je n'en ai jamais formé que de pures et légitimes. Bythis , si jamais le sort attiroit les Européens tes pareils en ces lieux , ou si par quelque événement tu venois à te réunir à eux , jure-moi dans ce moment de ne point abandonner Finari.... J'appelle la foudre sur toi si tu peux commettre ce crime. Tu serois alors ingrat , cruel , perfide ; et tu seras funeste à Alphir qui t'aura tant aimé , même jusqu'après son trépas... Jure , tranquillise mon ame... Fais mon bonheur , ô mon fils !..... Mérite ce titre sacré..... Bythis , n'oublieras-tu point ce que tu dois à Alphir ? »

Ce discours plein de tendresse et de sollicitude fit verser des lar-



mes à Bythis..... « Tu t'attendris , s'écria Alphir : je vois que tu ne trahiras point mon amitié ; Bythis sera toujours mon fils. »

« Oui , répondit le jeune homme en se précipitant dans ses bras , et le pressant avec enthousiasme contre son sein : Bythis te conservera tous ses sentimens ; tu seras toujours un père honoré pour lui : il te jure d'être uni jusqu'à la mort à Finari , et de la défendre contre tout ce qui pourroit s'armer contre elle..... Pourrois-je l'abandonner sans mériter que la terre s'entr'ouvrît pour m'engloutir?... Mon père , vis content, meurs tranquille , Bythis ne te sacrifiera jamais aux Européens... Et où trouverois je un cœur meilleur que le tien et celui de ta fille?... Bythis feroit son malheur ; et Bythis seroit coupable. »



Alphir, à qui les transports de Bythis dévoiloient son ame entière, et qui sentoit les plus vifs sentimens l'animer à son tour, faillit mourir de joie lorsque Bythis, embrassant avec l'un de ses bras Finari tandis que l'autre le ceignoit lui-même, s'écria avec les accens de la vérité et de la tendresse : « nous ne faisons en ce moment qu'un par la réunion de nos corps ; nos ames se confondent ; soyons tels à jamais. Ciel ! punis Bythis s'il rompt la chaîne heureuse que ses bras viennent de former. »

Finari partageoit les transports de son père et de son époux ; mais elle les manifestoit avec moins de hardiesse : la modestie concentroit en son ame les élans du bonheur et de l'amour. Leurs épanchemens



ne se faisoient que par les douces larmes qui couloient de ses yeux . . . Alors Alphir reprenant la parole , et levant vers le ciel ses yeux satisfaits , dit avec le ton de la dignité :

« Bénis leur union , ciel propice ! je sens à la joie de mon cœur que tu y as déjà applaudi . . . » Après avoir fait quelques libations nouvelles , et quelques autres cérémonies pratiquées dans les mariages de ceux de son culte , Alphir entraîna les deux époux dans la cabane qu'il avoit construite pour eux à côté de la sienne , et il leur dit , lorsqu'il les y eut fait entrer : « Accomplissez le vœu de la nature ; devenez époux : donnez - moi des enfans qui vous ressemblent ; Alphir n'a plus rien à désirer. » Il se retira en disant ces derniers mots , laissant les deux



époux se livrer à toute leur tendresse , et recevoir des mains de l'amour et de la volupté le prix destiné à l'innocence et à la vertu.

Alors commença une nouvelle existence pour ces êtres. Bythis et Finari devinrent plus chers l'un à l'autre dès qu'ils furent époux ; et Alphir trouva son bonheur complet dans celui de ses enfans.

La raison de Bythis s'affermissoit de jour en jour , et à chaque instant de nouveaux rayons de lumière brilloient en son ame. Il se plaisoit à contempler la nature : l'aspect du ciel le remplissoit de vénération et d'enthousiasme. Il découvroit par tout l'empreinte d'une main toute-puissante : il la trouvoit jusques dans l'insecte qui rampoit autour de lui. Il voyoit qu'une bienfaisance infinie et une profonde sa-



gesse existoient pour cet insecte dont il admiroit les travaux, la prévoyance et les autres qualités non moins frappantes. En rentrant dans son cœur, il y trouvoit la même main qui en gouvernoit les ressorts ; la même sagesse et la même bienfaisance y agissoient pour lui. Une religion auguste s'établissoit en son ame. Admirer l'auteur de l'univers, le bénir de sa félicité, lui parurent être les devoirs que lui imposoit la nature ; et il pensa que ce seul hommage étoit digne de celui qui avoit formé le firmament, les trésors de la terre, et qui l'avoit doué de l'intelligence et de la raison.

Cette idée se grava profondément dans son esprit, et son impression fut si forte qu'il commença à regarder le culte que rendoit son père et Finari à leurs fétiches comme indigne du moteur suprême.



Un jour Alphir le rencontra qu'il considéroit avec mépris ces vains simulacres, et il lui demanda pourquoi il manquoit de respect pour ses dieux.

« Parce que je sens que le culte que vous leur rendez est faux et outrageant pour l'auteur de la nature. Considère, ô mon père ! dit-il, rempli d'un noble enthousiasme, ce vaste dôme qui luit sur nos têtes, et qui est couvert de soleils si brillans : crois-tu que ton fétiche ait pu contribuer à sa formation, ou que celui qui l'a fait puisse prendre une forme aussi vile que la sienne ? Une voix intérieure me dit que cet amas de boue et de simple métal à qui tu offres ton hommage y a moins de droits que l'insecte qui rampe à tes pieds et que tu écrases... Quelle est donc la puissance de ton fétiche ? »



che ? Peut-il imiter un seul des bienfaits que nous prodigue cet astre brillant qui nous amène le jour ? Peut-il embellir comme lui le sommet aride des monts qui sont sous ta vue ? Peut-il répandre des rayons éclatans tels que ceux qui ravissent en ce moment nos yeux à travers les feuilles de ces palmiers ? vois le beau spectacle qu'ils produisent sur les eaux de ce torrent!.. Place ton fétiche au-dessus de lui; voyons de quel éclat il le fera briller ! ou plutôt , Alphir, pour éprouver la puissance de ton fétiche , et voir s'il est dieu , car dans ce cas il ne peut être détruit , place-le au-dessous de la cascade du torrent : voyons s'il ne sera point entraîné ; s'il détournera les eaux , et s'il ne sera point brisé par leur force... Quels bienfaits nous-mêmes rece-



vons nous de ton fétiche ? nous apprend-il à nous aimer ? embellit-il la place où nous le mettons pour nous prouver qu'il dirige secrètement nos âmes ?... Me désabuse-t-il moi-même en ce moment où je doute de sa puissance ?... Vois-le dévoré par ces insectes qu'il eût dû former s'il eût été dieu, et qui respecteroient son existence s'ils le reconnoissoient pour leur maître... Je le sens, Alphir, cette fourmi qui rampe, cet oiseau qui voltige sur les flots, tout enfin doit connoître le pouvoir de celui qui créa la nature.... Ouvre les yeux, ô mon père ! n'adore que le moteur souverain, celui qui doit habiter sur cette voûte majestueuse, ou qui doit se trouver en tous lieux, puisque tous les lieux portent l'empreinte de son existence,



et offre à lui seul ton hommage. »

Alphir fut dans l'étonnement le plus grand en entendant le discours de son fils. La raison, maîtrisée par les préjugés que ses pères lui avoient transmis, ne put opérer un triomphe subit en son ame, quoique les paroles de Bythis eussent fait une forte impression sur son esprit... Il ne lui répondit point; mais il chercha la retraite pour réfléchir. Bythis le voyoit regarder souvent le firmament, ce qu'auparavant il ne faisoit point, et montrer une espèce d'enthousiasme. Il rendoit toujours le même culte à ses fétiches; cependant il paroisoit avoir l'ame agitée toutes les fois qu'il remplissoit ce soin.

Quelque tems après, un événement mit Bythis dans le cas de le reporter sur ses idées relatives à la



divinité et à la puissance des fétiches. Il ne lui avoit plus parlé de sa croyance quoiqu'il s'en occupât sans cesse lui-même; il craignoit d'affliger son père en lui montrant une opinion différente de la sienne.

Cet événement fut amené par un orage qui détruisit par les foudres qui sortoient de son sein leur cabane où étoient les fétiches, et qui furent mis en poudre avec elle.

Bythis prit occasion de dire ces mots à Alphir : « Tu vois à présent quelle est la nature de tes fétiches et la nullité de leur pouvoir ? Si le fétiche eût été dieu, s'il eût eu même quelque influence auprès du dieu n'auroit-il pas détourné la foudre qui a détruit la cabane; et s'il l'avoit laissé consumer ne seroit-il pas resté intact lui-même ? »



montre-moi seulement un de ses débris : ils sont confondus avec la poussière , et ton œil ne peut les découvrir. Dis-moi encore si les fétiches que tu as adorés si longtemps avec un cœur si pur , n'auroient pas dû épargner ta cabane ? N'avons-nous pas couru le risque d'être écrasés par la foudre ? Enfin si nous avons outragé le ciel , et s'il eût voulu nous punir , ses coups auroient dû tomber sur notre tête et non sur le dieu lui-même...  
 - Alphir , ceci te montre que tes fétiches ne sont que boue , et le ciel semble les avoir foudroyés pour te faire revenir de l'erreur qui te les fait regarder comme des dieux. »

Alphir fut confondu par ces mots. Il crut qu'ils étoient dictés par la vérité. Il commença à douter : bientôt il embrassa les prin-



cipes de son fils , ainsi que Finari. Ils devinrent alors de véritables théistes. Ils ne reconnurent d'autre dieu que l'éternel , d'autre adoration que l'hymne de reconnoissance que la créature lui doit ; et leur tribut fut celui de leurs vertus.

Un an se passa pour eux dans la plus douce situation, et pendant ce tems aucun nuage n'obscurcit leur destinée : on auroit pu regarder ces trois êtres comme les modèles de l'homme heureux ici bas... Mais où est le bonheur durable ? La tempête ne succède-t-elle pas au jour le plus serein ? et , dans la vie , la douleur ne touche-t-elle pas à la joie ?... Hélas ! il est trop vrai que tout est incertitude pour l'homme. Le sage même ne peut s'affranchir des coups du sort : s'il a un avantage sur les



insensés qui courent après l'ambition , la fortune ou la gloire , c'est qu'il évite souvent les coups qui frappent ceux-ci , et que ses chûtes sont moins fortes et moins redoutables : mais il ne peut s'affranchir entièrement ; la nature l'a asservi au joug du tems et de la mort : il faut qu'il leur cède...

Alphir et les siens étoient convaincus de cette vérité : cependant ils espéroient , à l'abri de leur sobriété , du travail qui entretient la force du corps , ce qu'ils n'ignoroient pas étant chaque jour dans le cas d'éprouver ses effets ; ils espéroient , dis-je , écarter longtems la mort de leurs têtes. Mais elle menaçoit le noble et généreux Alphir. Elle l'anéantit par un coup imprévu qui sembloit seul devoir borner alors le cours de sa vie. Il



n'avoit que soixante ans ; et quoique cet âge soit celui qu'on nomme vieillesse , il n'avoit rien de la décrépitude que l'on voit en elle : il paroissoit même dans toute sa force. La vieillesse se montre en effet à cette époque de la vie dans les cités , où l'on fait chaque jour tout ce qu'il faut pour la faire naître , et la décrépitude l'y devance souvent : mais l'homme du désert ne voit pas le dernier terme de sa vie à cent ans lorsqu'il est bien constitué. La cause de la mort d'Alphir émana d'un accident que fit naître sa générosité paternelle , et dont il fut victime.

Un orage terrible ayant répandu une espèce de déluge sur l'Atlas , Alphir se trouva avec Bythis séparé de Finari , par un de ces fleuves



qui se forment tout-à-coup dans les hautes montagnes , et qui sont créés en un instant par la réunion de mille torrens. Voyant sa fille exposée à être emportée par le fleuve qui étoit dans sa direction , il s'y précipita avec son époux pour la sauver , et il eut le malheur d'être entraîné par le courant quoiqu'il fut très-habile à la nage. L'on sait qu'il existe peu d'hommes qui puissent résister à la force des eaux lorsqu'elle est accrue par une chute précipitée , sur - tout lorsqu'on le tente dans la partie la plus resserrée du courant.... Bythis fut près d'être entraîné à son tour : mais il dompta le fleuve , s'y étant pris avec plus d'adresse qu'Alphir ; et il sauva Finari , qu'il conduisit sans péril sur la rive auprès de laquelle étoit leur habitation. Alors



il courut avec elle vers Alphir , qui étoit déjà emporté très-loin , en suivant le bord du fleuve. A chaque instant ils se trouvoient barrés par de nouveaux torrens qui coupoient la plaine en sens divers ; et Bythis tremblant pour son épouse, ne les passoit avec elle qu'avec ménagement. Enfin , voyant leur marche arrêtée , il la laissa derrière lui , en lui observant que si elle le suivoit ils s'exposeroient à ne pouvoir secourir leur père. Il hâta sa course pour joindre Alphir. Il craignoit de ne pouvoir y réussir avant qu'il arrivât à un rocher , qu'il supposoit offrir sous lui un abîme , le fleuve devant le franchir en formant une espèce de cascade...

L'effroi de Bythis fut extrême lorsqu'en approchant de ce lieu il



vit disparoître Alphir, et lorsque se trouvant en travers du rocher, il découvrit l'effet qu'il avoit prévu. Il pensa que son père auroit souffert dans sa chute : cependant il ne restoit point sans espérance. Il s'empressa de tourner le rocher, et lorsqu'il l'eut dépassé il eut la douleur, en contemplant la surface du fleuve, de ne pas découvrir Alphir. Il pressa sa course. Arrivé à près d'un quart de mille plus loin, il jugea qu'Alphir avoit été englouti, voyant par le cours du torrent et l'activité de sa propre marche qu'il n'avoit pu le dépasser. Il revint sur ses pas, saisi d'une sombre horreur et le désespoir dans l'ame, et s'arrêta devant la fatale cascade.

Les sentimens qui le remplissoient redoublèrent leur puissance



lorsqu'il l'eut contemplée avec soin. Le pressentiment parloit à son cœur : il sentoit que c'étoit là le théâtre de la perte de son père. Décidé par sa persuasion intérieure , et pensant qu'il auroit pu être arrêté par quelque rocher au fond du gouffre , il se décida à y plonger : mais il ne put y parvenir quelque effort qu'il fit , en étant écarté par la force du courant ; et il ne fut pas sans danger en le tentant. Alors il regagna la rive , saisi de plus en plus par l'horreur , et son ame s'ouvrit entièrement au désespoir , qui suspendit un instant toutes ses facultés. Peu après il reporta ses idées sur son épouse pour laquelle il redoutoit un semblable désastre , et il ne fut pas loin de croire qu'il étoit sur le point de rester seul dans ce désert. L'amour de Finari pour



son père le portoit à appréhender qu'elle ne cherchât à sonder le fleuve pendant son absence... Enfin il recueillit ses forces ; car les premiers efforts qu'il avoit faits pour la sauver en luttant contre le courant, sa course sur le bord du fleuve, et les derniers qu'il venoit d'employer au pied de la cascade l'avoient presque épuisé. Il chercha à armer son ame de courage, et il ne sut comment il aborderoit Finari sans son père.

Il alloit s'y résoudre, le danger de celle-ci l'y forçant, et il se disposoit à quitter ce lieu terrible, lorsque Finari, qui avoit traversé tous les torrens pour le joindre, et qui craignoit à-la-fois pour son père et pour lui, arrive hors d'haleine et tremblante, et se jette dans ses bras en lui demandant Alphir.



Qui peut peindre la situation où se trouva cette fille qui idolâtrait l'auteur de ses jours lorsque Bythis lui dit qu'il avoit disparu dans le fleuve ? et qui peut retracer la sensation terrible que le sensible et généreux Bythis éprouva en prononçant ces mots ? . . Ici l'art et la plume de l'écrivain doivent s'arrêter : c'est à l'imagination , que dis-je ? à l'ame entière du lecteur qu'il est donné de tracer ces traits. Tout autre moyen est insuffisant ; il est des choses qui ne peuvent être exprimées.

Après être restés quelque tems dans l'anéantissement que produit le désespoir , les yeux fixés sur le gouffre où ils se seroient précipités à l'envi si une forte attache ne les eut retenus chacun à la vie , Bythis prit son épouse dans ses bras.



En la pressant contre son sein il voulut lui communiquer son courage et sa résignation , et il lui dit :

« Finari , calme ton désespoir au nom de ton époux qui t'en conjure. Tu perds un père : et n'étoit-il pas le mien ? . . . . Le sort nous frappe du plus terrible de ses coups : nous devons nous résigner ; nous ne serions pas dignes de l'existence si nous nous laissions abattre. Tu rempliras le vœu d'Alphir en vivant ; il ne t'a point donné l'être pour t'entraîner avec lui dans le tombeau . . . Finari , écoute ton époux ; vois ses larmes ; et maîtrise cette profonde et morne douleur dont l'aspect glace mon propre courage. Eloignons-nous de ce lieu funeste ; je sens qu'il deviendrait le témoin de notre perte commune si nous y res-



tions plus long-temps . . . Je tombe à tes pieds ; je vais y expirer de douleur si tu ne te rends à mes vœux »

Finari sortit de la sombre stupéfaction où elle se trouvoit, en entendant ces mots. Elle porta un regard touchant sur son époux, et lui dit : « Bythis , j'ai perdu mon père , laisse-moi mourir . . . » Son cœur se brisant tout-à-coup, comme s'il s'y faisoit une éruption terrible , elle versa des torrens de larmes ; et sa voix appela cent fois Alphir . . . Le cœur de Bythis , ébranlé par ce choc , céda à son tour aux élans de la douleur et de l'attendrissement , et il mêla ses pleurs à ceux de son épouse.

Soulagés par cet épanchement impétueux , ils commencèrent à s'occuper d'eux. Bythis pressa Finari de le suivre, en lui faisant entrevoir



qu'elle devoit le conserver lui-même.... Elle ne pouvoit se résoudre à quitter les environs du gouffre où tout sembloit lui annoncer qu'étoient les restes de son père, quoiqu'il dût être vraisemblable à leurs yeux que son corps avoit été entraîné par les flots... Bythis fut enfin obligé de l'en arracher par la force, et il la conduisit vers leur habitation.... Ils s'avancèrent lentement, en se retournant toujours vers ce lieu redoutable, et en poussant à chaque pas les gémissemens les plus lamentables.

Mais quelle scène nouvelle et effroyable les attendoit dans la cabane où ils étoient accoutumés de trouver leur père, lorsqu'ils s'en éloignoient sans lui, et où ils recevoient toujours ses tendres embrassemens !..... Ils ne l'abor-



dèrent qu'en frissonnant de trouble et d'effroi. Leur situation en y entrant ne peut encore être dépeinte. Finari tomba comme si elle étoit anéantie à jamais ; et Bythis eut besoin de toute la force de son ame pour ne pas succomber lui-même.

Il rappela son épouse à la vie , et s'il ne parvint point à calmer sa douleur , il modéra au moins son désespoir. La nuit qu'ils passèrent fut une nuit véritablement funèbre. Tout sembloit mort autour d'eux ; un deuil affreux existoit au fond de leur ame ; et les échos des rochers voisins retentirent maintes fois du murmure de leurs gémissemens , qu'ils pousoient tour-à-tour sitôt que leur sommeil , excité par la fatigue , étoit interrompu par l'idée de la perte d'Alphir... Ah !



qu'il est souvent malheureux de porter un cœur sensible et généreux ! la sensibilité et la générosité nous offrent quelquefois des charmes flatteurs : mais s'ils répandent auprès de nous les délices , combien ces sentimens rendent nos ames propres à recevoir l'impression de la douleur ! Combien ils appesantissent les coups du sort et ajoutent à notre infortune !

Dès que le soleil perça à travers le feuillage sillonné des palmiers , Finari , s'adressant à son époux à qui elle avoit promis de vivre dans les épanchemens de leur ame pendant cette nuit, lui dit : « Bythis, j'ai dompté la douleur ; ne crains rien de mon désespoir. Tu me restes , tu m'attacheras à la vie. Retournons sur le lieu qui a englouti toutes nos espérances. Tu l'entens, le terrible fleuve a cessé son fracas : sans



doute il a fini son cours et son ravage. Peut-être pourrons-nous trouver les restes précieux d'Alphir . . Rends-les moi , ô Bythis ! ma tendresse doit conserver à jamais ses ossemens ; je dois verser chaque jour des larmes sur eux... Tu feras ma consolation , et tu calmeras mes peines. »

Bythis , voyant qu'elle étoit plus tranquille , et que son désespoir n'étoit plus à craindre , puisque son ame s'occupoit de la douleur qu'elle devoit éprouver à l'avenir , se rendit à ses vœux qui étoient aussi les siens. Il craignoit que le cadavre de son père , de son bienfaiteur , ne devint la proie des animaux carnaciers , et il s'empressa de sortir de la cabane avec Finari pour éviter ce qu'il regardoit comme un nouveau désastre , et pour remplir



le devoir religieux qui les portoit à le recueillir et à lui donner la sépulture.

Ils s'apperçurent aussitôt que le fleuve n'avoit presque plus d'alimens , et qu'il se tarissoit. Les épanchemens des eaux dans ces cas extraordinaires n'ont qu'une existence éphémère comme l'orage qui les a formés.

L'horreur s'empara encore d'eux dès qu'ils s'avancèrent vers le rocher qui leur avoit été si funeste. Ils ne purent la vaincre , même dans l'instant où leur douleur étoit épuisée , et où la réflexion les avoit rappelés à eux-mêmes. Ils en approchèrent en frémissant. . . . Quel aspect horrible frappa leurs regards ! quel saisissement plus épouvantable s'empara d'eux , lorsqu'ils découvrirent le corps de leur in-



fortuné père suspendu par un pied à un tronc d'arbre qui sortoit du rocher qui formoit la cascade , et où il s'étoit embarrassé en se précipitant ! . . . . Finari tomba sans mouvement quoiqu'elle fut assurée de la perte d'Alphir. Bythis profita du moment de son évanouissement pour dégager le corps et le porter sur la rive , le pouvant aisément le fleuve n'ayant pas alors plus d'eau que le torrent le plus foible. Il ne voulut point que son épouse vit de nouveau ce spectacle affreux.

Dès qu'il eut déposé le cadavre à côté de Finari , il s'occupa d'elle , et bientôt elle reprit l'usage de ses sens . . . Alors se passa une scène des plus touchantes. Finari interrogea le cadavre comme s'il eût pu l'entendre. Elle lui témoignoit



son regret de n'être pas morte la première. Elle se plaignoit à Alphir de ce qu'il ne l'avoit point laissé périr au lieu d'avoir sacrifié ses jours pour elle ; et lui annonçoit qu'elle ne seroit jamais parfaitement heureuse sans son père . . . Elle se jettoit enfin sur ce corps inanimé , l'embrassoit avec transport , et sembloit devoir expirer sur lui.

Pendant qu'elle se livroit à ces mouvemens divers de son ame , Bythis l'observoit d'un œil consterné et attendri à-la-fois. Cependant il sentit qu'il devoit mettre fin à cette scène déchirante , craignant que l'ame de son épouse ne s'épuisât au sein de la douleur , et qu'elle ne finit par préparer sa perte. Il l'engagea à lui laisser inhumer son père , et l'en conjura au nom du ciel et de lui-même . . .



Finari après s'être livrée encore à de pénibles transports , y consentit ; et ces deux généreux et sensibles enfans rendirent ce devoir de la manière la plus auguste et la plus touchante , au plus respectable et au plus chéri des pères. Ils se retirèrent ensuite dans leur cabane en y emportant leurs regrets. Une existence mêlée d'amertume remplaça dès-lors l'existence au sein de laquelle ils avoient savouré les délices du véritable bonheur.

Bientôt le lieu qu'ils occupoient leur devint moins cher , ou plutôt odieux. Sans cesse ils y cherchoient Alphir : tout l'y retraçoit à leurs yeux ; et tout , par conséquent , contribuoit à nourrir la sombre mélancolie qui avoit remplacé la douleur en leur ame. Bythis pensa qu'ils devoient quitter ce sol fatal,



sur-tout lorsqu'il envisagea que son épouse dépérissoit , quoiqu'elle fit tout pour se vaincre. Il lui communiqua son dessein d'aller s'établir dans un autre climat , et la supplia d'y consentir , en lui faisant observer qu'ils travailleroient ainsi à leur tranquillité mutuelle.... Finari céda encore à son vœu.

Bythis , dans les entretiens divers qu'il avoit eus avec Alphir , dans lesquels avide de s'instruire il lui demandoit des renseignemens sur son pays et sur les lieux qui les environnoient , avoit appris qu'il existoit un grand royaume au nord de l'Atlas , et il résolut de s'y rendre en traversant les monts.

Les deux époux déterminés à quitter leur désert n'avoient rien à emporter ; car ils ne possédoient d'autres trésors que ceux de la



nature qui les a placés en tous lieux pour l'homme. Mais il s'y trouvoit un objet précieux pour eux, c'étoient les ossemens d'Alphir. Ils se décidèrent à les emporter. Ils les recueillirent en s'attendrissant de nouveau ; et se chargèrent de ce dépôt, qu'ils n'auroient point échangé contre tout l'or de l'univers. Ils se munirent d'une outre qu'avoit fait Alphir avec la peau d'un élan, pour traverser le désert aride qu'il leur avoit dit se trouver entre le royaume de Maroc et la chaîne de l'Atlas au pied de laquelle ils étoient. Ils prirent aussi des dattes ; et après s'être armés de leurs arcs, ils entrèrent dans l'enceinte des monts, en prenant leur direction vers le royaume de Maroc ; c'est-à-dire en côtoyant la mer.



La douleur les suivit dans ce voyage ; mais leur amour qui étoit porté à l'excès , leur procura des douceurs , et ils trouvèrent le bonheur au sein même de l'infortune... Et comment n'auroient-ils pas senti les sublimes émanations de ce sentiment ? Leurs âmes étoient analogues , et elles étoient vertueuses. Aucun de ces préjugés cruels qui s'arment sans cesse contre les amans et les époux dans la société , et qui étouffent en eux le germe de la tendresse , ne maîtrisoit leur esprit , et ne leur offroit ses vaines illusions. Ils ne connoissoient qu'eux dans la nature. L'habitude , ce mobile puissant qui affermit le règne des bons sentimens dans les cœurs , et qui met le ciment le plus fort à l'édifice de l'amour et de l'amitié , avoit resserré à jamais leurs



liens. En s'identifiant , leurs êtres ne faisoient qu'un des deux objets. Ils possédoient en outre des caractères forts ; l'on sait combien le caractère a d'influence sur le bonheur et le destin des hommes.

Ils traversèrent ces montagnes qu'on peut comparer aux plus hautes de la terre , excepté les Cordilières ; et franchirent sans accident la première chaîne qui sépare la Nigritie du Zaara.

Ils entrèrent dans ce désert , l'un des plus affreux de la terre , que la nature semble avoir voulu fermer à l'homme en n'y mettant aucun des moyens nécessaires à sa conservation , et qui , en forme de zone , couvre l'Afrique d'Orient en Occident.

Bientôt ils devoient ressentir tout ce que la fatigue porte dans les



sens sur un sol sabloneux et brûlant. D'autres que des hommes de la nature n'auroient pû surmonter les obstacles qui alloient s'offrir à eux, et ils auroient trouvé leur tombeau dans ces lieux arides et dépeuplés. Bythis se repentit bientôt d'y être entré; sur-tout lorsqu'après quatre jours d'une marche pénible, il envisagea qu'il ne savoit point quel étoit le terme de leur course et où aboutissoit le désert.

Ayant rencontré la rivière d'Oure, ils s'arrêtèrent un jour sur sa rive pour s'y reposer. Ils furent un instant incertains s'ils retourneroient sur leurs pas; mais l'espoir de trouver de nouvelles rivières, leur courage naturel, et sur-tout le desir de quitter les tristes lieux où la douleur devoit troubler sans cesse leur ame, les porta à s'enfoncer encore



dans le désert. Ils reprirent leur route , après avoir traversé la rivière à la nage , et après avoir rempli leur outre qui étoit déjà épuisée : la chaleur , répercutée par les sables , en enflammant leur sang , rendoit leur soif insatiable.

Ils se rapprochèrent du bord de la mer dont ils s'étoient écartés pour y chercher des coquillages , car ils n'avoient plus de dattes depuis la veille , et pour y trouver un air moins brûlant. En s'avancant vers le Nord du désert , ils se disposèrent à franchir cet espace qui a plus de cent lieues , et où ils ne devoient trouver aucun fleuve. Ils marchèrent cinq jours ; et , quoiqu'accablés de fatigue , ils ne purent s'arrêter ni séjourner , car leur outre commençoit à se vider malgré la privation cruelle



à laquelle ils se réduisoient à l'égard de leur boisson. Ils entrevoient que s'ils n'atteignoient pas les monts ou un fleuve avant de prendre du repos , ils courroient le risque de ne pouvoir plus avancer , et de mourir de soif en ces lieux.

Le sixième jour l'espérance de Bythis , que son courage avoit soutenue , commença à s'anéantir en lui , et sa situation fut d'autant plus terrible qu'il étoit forcé de consoler son épouse qui craignoit pour ses jours. Le septième , leur découragement fut au comble lorsqu'ils pensèrent qu'ils alloient prendre leur dernière ration d'eau. Une morne terreur régna dans leur ame : tremblans l'un pour l'autre , ils n'osoient se communiquer leurs pensées. Le silence du désespoir régna au milieu d'eux dans l'ins-



tant où ils se virent contraints de s'arrêter , Finari ne pouvant plus se soutenir ; le découragement avoit anéanti totalement ses forces physiques.

Ils s'assirent sur le bord de la mer , et Bythis qui , par un effort extraordinaire de l'ame , venoit de surmonter la douleur , et qui pensoit que l'instant de leur perte étant arrivé ils devoient céder avec calme à leur destinée , ne cacha point à son épouse les idées effrayantes qui remplissoient son esprit. Il chercha à ranimer son courage en lui faisant entrevoir que la mort touche à la naissance de l'homme ; qu'il doit s'attendre à être frappé par elle à chaque heure , et qu'il doit la voir sans pâlir lorsque la nature la lui amène. Il électrisa enfin par la voix de l'hé-



roïsme l'ame de Finari qui versa quelques larmes dans son sein, et finit cependant par se soumettre à sa destinée.

Bythis étoit occupé à témoigner à son épouse combien son dévouement adoucissoit ses propres maux, lorsqu'ayant porté ses yeux dans l'intérieur des terres il apperçut, à la lueur du crépuscule, un monticule à la distance de deux milles. Comme poussé par une inspiration surnaturelle, il engagea aussitôt Finari à le suivre jusqu'au lieu qu'il découvroit ; il jugeoit qu'ils pourroient y trouver la source de quelque rivière ou au moins un ruisseau.

Finari, qui ne résistoit à aucun de ses vœux, réunit ses forces pour le suivre, et ils y arrivèrent guidés par l'espérance.

Là ils devoient ressentir la joie



la plus vive. Il n'en est point sans doute d'aussi forte que celle qui est réservée à l'homme qui voit la mort fermer tout-à-coup son gouffre devant lui, sur-tout lorsqu'il ne s'avance point seul vers elle, et lorsque ceux qui partagent son malheur sont des êtres chéris.

Ils trouvèrent un ruisseau qui sortoit du sein de ce monticule, et qui leur offroit l'aliment le plus essentiel à la vie.

Cependant Bythis n'étoit point encore sans inquiétude. Au moment où il jouissoit en contemplant ce ruisseau conservateur, il craignoit de se trouver bientôt dans le même embarras ; et il n'étoit pas assuré de voir le sort lui offrir la même ressource. Mais la réflexion et son intelligence ranimèrent son espoir en lui offrant une idée



juste. Il pensa que la rencontre du monticule et sur-tout du ruisseau annonçoit l'approche des montagnes ; et il vit qu'en les joignant ils n'auroient plus à redouter la soif.

Cette idée s'affermnit en lui ; il la communiqua à son épouse qui adopta son espérance. Le cœur de l'homme est si prêt à se livrer à ce doux sentiment ! Ils appaisèrent l'ardeur dévorante de leur sang avec l'eau du ruisseau qu'ils sembloient devoir épuiser. Après avoir remercié le ciel, ils s'endormirent près de la source pleins d'une confiance qu'on auroit pu nommer une espèce de prodige.

Lorsqu'ils se réveillèrent, ils eurent la certitude de leur salut, car ils apperçurent la rivière d'Azan, et ensuite au fond de l'horison un brouillard épais qui annonçoit



l'existence des montagnes en ce lieu : Bythis avoit observé que ces brouillards ne se formoient qu'autour de leurs sommets. Alors ils se livrèrent aux transports qu'avoit enchaîné en eux la crainte de voir renouveler leurs dangers , et de n'avoir retardé leur perte que pour la voir s'offrir à eux de nouveau. Ils s'avancèrent vers l'endroit où ils découvroient le brouillard ; et bientôt les monts se présentèrent à leur vue.

Ils trouvèrent dans les vallées qu'ils formoient des palmiers et de l'eau en abondance. Ils se décidèrent à y séjourner pour se reposer de leur extrême fatigue. Bythis fut sur le point de se rendre au desir de Finari qui lui conseilloit de s'établir en cet endroit : mais un mobile secret le dirigeoit. Il pensa



qu'il devoit joindre les lieux habités par les hommes. L'idée de la société lui offrit en ce moment un attrait inconcevable , et elle accroissoit à mesure qu'il s'approchoit d'eux. Il communiqua ses idées et son desir à son épouse ; et ils résolurent de franchir les monts au plutôt ; mais cependant de ne pas assez s'écarter de la chaîne où ils se trouvoient pour qu'ils ne pussent la rejoindre et s'y fixer, s'ils trouvoient du côté vers lequel ils alloient se porter des déserts pareils à celui qu'ils venoient de traverser.

Ils restèrent trois jours à jouir de leurs transports , de leur bonheur et de leur espèce de renaissance. Ils regardoient leur situation comme telle : après de semblables périls on croit rentrer dans la vie.



Ils se voyoient dans un port assuré après avoir eu le naufrage sous leurs yeux : enfin ils croyoient que le sort alloit se fatiguer de les poursuivre. Hélas ! ils igno- roient que ses faveurs sont souvent des amorces fatales , et qu'au mo- ment où il paroît nous regarder avec des yeux favorables , il sou- lève pour nous le flot de l'infor- tune qui doit de nouveau agiter et menacer notre destinée.

Aucun danger du côté des êtres animés ne s'étoit offert à eux de- puis leur départ ; mais ici le plus grand les attendoit : enfin ces lieux sembloient devoir être leur tom- beau. Ce danger et ce malheur étonnant devoit naître de l'appa- rition imprévue de deux lions , qui devoient attaquer à-la-fois les deux époux dans la gorge des montagnes



où ils se trouvoient , en s'élançant inopinément sur eux. Bythis et Finari n'auroient rien eu à redouter s'ils n'eussent eu en tête qu'un ennemi. Ils étoient accoutumés à leur aspect , et à les combattre : à l'aide de leur courage ils auroient été sûrs d'en triompher : mais étant attaqués à-la-fois le péril devint le plus grand pour nos héros. Malgré leur effroi ils cherchèrent à se défendre. Bythis, dont l'adresse et l'énergie étoient extrêmes , dont la vigueur étoit puissante , et qui étoit poussé par le plus fort motif , celui de sauver l'être qui lui étoit plus précieux que lui-même , développa tous les moyens que sa situation , ses sentimens et ses facultés pouvoient lui offrir.

Après avoir blessé le plus fort



des lions, avec une flèche, il profita de la rage même de l'animal, qui étoit excitée par la blessure qu'il lui avoit faite, pour le vaincre. Il lui enfonça un pieu dans la gueule à l'instant où il se précipitoit sur lui. Il eut la force de le culbuter, et le bonheur de l'égorger avec un poignard qu'il avoit.

Ce triomphe étoit à peine remporté qu'il chercha à secourir son épouse que l'autre animal avoit attaquée; et il vit l'instant où il n'auroit évité la mort que pour la voir terrasser Finari. Le lion qu'elle avoit blessé à son tour, mais dont elle n'avoit pu éviter la rage comme son époux, venoit de la renverser, et déjà il déchiroit un de ses membres. Bythis, à ce terrible spectacle, fond comme la foudre sur lui, et, le frappant



avec son poignard, le force d'abandonner sa proie. Le lion s'élança sur l'assaillant avant qu'il eût pu retirer son poignard de son dos, et prendre son pieu. Alors se livra une attaque nouvelle et plus terrible entre Bythis et l'animal. Ils combattirent corps à corps. Bythis ressentit la griffe du lion. Il étoit prêt à succomber, lorsqu'ayant porté ses deux mains vers la gueule de son ennemi, au risque de les voir dévorées, il eut assez d'adresse pour s'emparer de ses mâchoires, et assez de force pour lui fendre la gueule, et rendre inutiles les efforts de ses dents. Il dut ce succès à la foiblesse du lion qui étoit encore jeune : il étoit infailliblement dévoré avec son épouse s'il eût tenté ce moyen avec le premier qu'il avoit tué... Cette victoire ra-



nimant son courage , il saisit son poignard pendant que l'animal , en proie à la douleur , se rouloit sur la poussière , et ne cherchoit point à se servir de ses griffes ayant perdu sa plus forte défense , et il l'égorgea à son tour.

Alors il courut vers Finari qu'il trouva ensanglantée , et qui cherchoit en vain à se soulever pour aller à son secours ; et il lui annonça sa victoire , tout en se montrant effrayé de la situation où elle se trouvoit. Il ne pensoit pas à ses blessures qu'avoient fait les griffes du dernier lion ; il ne s'occupoit que de son épouse. Enfin il vit qu'il ne la perdrait point , une de ses cuisses ayant été seulement déchirée. Il se jeta à genoux en bénissant le ciel duquel il croyoit avoir reçu la force qui lui avoit



fait surmonter un danger aussi imminent ; et après avoir reçu de son épouse tous les témoignages de la tendresse reconnoissante , car elle avoit conservé sa force d'ame et sa présence d'esprit dans cet épouvantable moment , il s'empressa de chercher des simples pour panser leurs blessures. Il connoissoit la propriété d'un grand nombre : Alphir lui avoit appris à les distinguer. Ce dernier , comme tous les nègres , savoit quelles étoient celles qui leur sont propres. La nécessité a forcé ces hommes de faire cette étude , étant sans cesse exposés à être blessés dans les assauts que leur livrent ces redoutables animaux.

Les ayant trouvées , car le pied de l'Atlas en est couvert , il pansa les blessures de Finari. Lorsque ce



généreux soin fut rempli ; lorsque son épouse eut à son tour pansé les siennes, ils réfléchirent sur leur triste situation ; et ils virent que la mort d'Alphir et les dangers que leur avoit offert le Zaara n'avoient été que le prélude de plus grands maux.... On auroit pu penser qu'ils avoient usé entièrement leur bonheur, et qu'ils alloient éprouver le sort qui semble réservé à tout homme, celui de voir l'infortune sortir pour lui du sein de la félicité. Ils avoient bu sa coupe, et sembloient l'avoir épuisée. Est-il rien de plus fortuné que de passer des jours aussi purs, aussi à l'abri des tempêtes, que ceux qui avoient régné pour eux pendant le tems de leurs amours et jusqu'à la mort d'Alphir ? N'atteint-on pas le période du bonheur quand



on vit comblé des caresses de l'amitié , quand on goûte les plus douces voluptés qu'enfante l'amour ; lorsqu'on voit l'ennui banni de sa retraite , lorsque les terreurs n'assiègent point notre ame , lorsqu'elle est fermée aux regrets et aux remords ; lorsqu'enfin une partie de la vie entière est remplie par l'enthousiasme délectable de la vertu ?

Les deux époux sortirent de cet état de quiétude où ils se trouvoient sur leur sort , même après la mort d'Alphir. Ils entrevirent qu'ils pouvoient être ravis l'un à l'autre ; et ils sentirent tout le poids de la vie dès qu'ils connurent l'inquiétude et la terreur.

Ils envisagèrent cependant le destin fatal qui sembloit naître pour eux avec un œil assez serein. Soutenus par leur courage et la



force de leur caractère , et différens du général des hommes qui , se livrant à la douleur et se laissant abattre par le découragement , se ravissent les moyens puissans qu'offrent la réflexion et la fermeté , ils résolurent , tout en attendant les atteintes du malheur et de la mort même , de lutter avec opiniâtreté contre le sort. Telle est la ressource que trouve en lui l'être de la nature : il porte en son sein une force suprême , et il peut combattre et dompter le malheur.

Bythis vit qu'il falloit veiller en ce moment à leur sûreté. Son esprit prévoyant lui fit entrevoir qu'ils étoient encore entourés d'ennemis , et que le combat qui avoit eu lieu n'étoit peut-être que l'avant-coureur d'autres plus funestes. Réfléchissant aux moyens de se sous-



traire à la vue et aux assauts des animaux qu'il redoutoit, il pensa que toutes les nuits ils devoient établir leur demeure sur les arbres : ensuite il s'apperçut avec effroi que Finari étoit hors d'état d'y monter. Il céda à la terrible nécessité où il se trouvoit, et se décida à faire une garde vigilante autour d'elle, et à ne prendre aucun repos jusqu'à ce qu'elle pût se réfugier avec lui dans les asiles dont on vient de parler. Enfin il résolut de se faire dévorer le premier si un pareil danger s'offroit à eux.... Ici se montre toute la sollicitude de l'époux généreux, de l'amant qui idolâtre ; ici l'on voit un dévouement presque inconnu aux hommes policés.

Si son sentiment pour Finari ne l'eut point retenu entièrement au-



près d'elle , il eût pu trouver une caverne qui leur eût offert un refuge assuré. Il savoit qu'il en existoit beaucoup dans les montagnes : mais il craignit de s'écarter d'un pas , et il se priva ainsi de cette ressource. Ce qui le porta encore à ne pas le tenter , ce fut l'appréhension d'y trouver, en les fouillant, les animaux contre lesquels il prenoit ces précautions , et de préparer lui-même leur propre perte.

Il veilla donc auprès de Finari , et il mit en œuvre pour écarter ses ennemis , ou au moins les arrêter un instant , le moyen qu'emploient les Africains et les Asiatiques pour empêcher l'approche des tigres et des lions de leurs habitations , et qu'il avoit employé longtems lui-même avec Alphir : ce fut de for-



mer autour d'eux une barrière de feu. Il la fit après s'être procuré cet élément avec l'étincelle de deux cailloux , et il l'entretint avec le plus grand soin. Les animaux féroces redoutent le feu. Ce moyen étoit peut-être le seul qu'il pût adopter alors avec succès.

Ils restèrent dix jours dans cette situation , pendant lesquels Finarine ne put se servir de sa jambe ; et au bout de ce tems elle put, sinon poursuivre leur voyage , du moins monter sur les arbres avec son époux ; et leur danger devint moins grand. Une Européenne eût été six mois à se rétablir après avoir reçu une atteinte aussi forte que celle de Finari : mais elle étoit infiniment plus robuste. Aucune femme de nos climats n'eût pu égaler son énergie et son courage , qui lui



faisoit surmonter l'effort de la douleur , et lui donnoit des forces inconnues. En outre , le sang de Finari , pur comme l'onde des ruisseaux , se trouva propre à recevoir les influences des plantes salutaires dont Bythis fit usage pour la soulager. On sait que de la pureté du sang dépend l'efficacité des remèdes ; il assure leur prompt effet.

Enfin ils passèrent un mois entier sur le lieu qui avoit été le théâtre de leur désastre. Ils vécurent avec les fruits des palmiers qui étoient dans la vallée où ils se trouvoient , et avec la chair des oiseaux que tiroit l'adroit Bythis sans sortir de son rempart de flammes... Leur précaution sembla avoir été inutile ; car ils n'aperçurent aucun autre animal féroce pendant ce mois. Il est pourtant possible , et même probable , qu'il en



vint auprès d'eux , soit dans la nuit ou dans d'autres momens , qu'ils ne découvrirent point , et que l'aspect du feu porta à s'écarter de leur asyle.

Ils s'occupoient les jours entiers à s'entretenir de leur tendresse , et Bythis ne pouvoit assez remercier le ciel d'avoir sauvé son épouse : il ne pouvoit rapporter à lui-même la gloire de son triomphe. Il le devoit cependant à sa force et à son courage. Bythis ne savoit pas que le ciel ne protège point les hommes ici bas , et qu'il leur laisse le soin de veiller sur leur vie , en leur donnant toutes les facultés propres à vaincre l'infortune.

Lorsque Finari fut en état de marcher et de reprendre sa route , ils se disposèrent à pousser plus avant. Quoique Bythis eût besoin de toutes



ses forces pour soulager son épouse dans sa marche , il n'abandonna point les ossemens d'Alphir. C'étoit leur trésor ; ils ne l'auroient point quitté quand même ils auroient eu la certitude de périr en s'en chargeant.

Ils traversèrent très-lentement , et avec des précautions qu'ils n'avoient pas prises d'abord , la chaîne où ils étoient , et ils entrèrent sans accident dans le Biledulgerid , en se rapprochant de la mer dont ils s'étoient un instant écartés. Bythis crut entrevoir que les montagnes ayant moins de hauteur sur ses bords , ils y trouveroient moins d'animaux féroces. C'étoit en effet présumable , puisqu'ils tiennent ordinairement l'intérieur des terres , et ne s'écartent que difficilement des hautes montagnes , où ils trouvent



dans les cavités des rochers des retraites nombreuses et sûres. On diroit que ces animaux combinent leurs propres dangers , ou qu'ils se plaisent à habiter les lieux les plus terribles , comme s'ils avoient besoin de l'aspect des horreurs de la nature pour exciter leur férocité.

Ils côtoyèrent pendant trois semaines la mer en remontant toujours vers le nord. Ils trouvèrent , au lieu d'une zone aride comme celle du Zaara , une terre couverte de palmiers , et où l'eau s'offroit très-fréquemment ; enfin ils parvinrent à la dernière chaîne de l'Atlas , qui est la moins haute des trois.

Ils la franchirent avec les précautions qu'ils avoient prises en traversant la seconde , et ils s'apprêtèrent à entrer sur le territoire de Maroc , où les dangers devoient cesser pour



eux du côté des animaux sans qu'ils s'en doutassent : les animaux terribles s'écartent de tous les lieux où les hommes pénètrent , parce que l'adresse a rendu l'homme plus fort qu'eux , et parce qu'il se plaît à leur faire sentir à chaque instant sa puissance.

Mais d'autres périls leur étoient réservés du côté des hommes mêmes ; en sorte qu'ils quittoient une route fatale pour entrer dans une non moins désastreuse , et peut-être plus. La dent du tigre et du lion n'est pas toujours l'arme qui nous frappe avec plus de force , et qui nous cause plus de douleur : la mort n'est pas non plus pour certains êtres , sur-tout pour ceux qui n'ont eu que la nature pour maître et pour guide , le malheur le plus grand. Les deux époux en firent bientôt la redoutable et terrible épreuve.



Ils s'avançoient dans les dernières vallées de l'Atlas , lorsque tout-à-coup ils s'y virent surpris par une troupe de cavaliers , costumés à l'Arabe , qui les entourèrent , et s'emparèrent d'eux lorsqu'ils se furent assurés , en leur parlant , qu'ils étoient étrangers , et d'après l'ordre que donna le chef de la troupe , qui étoit un homme de cinquante-cinq ans , après qu'il eut envisagé Finari avec attention.

Les deux époux avoient été au comble de l'étonnement en découvrant ceux-ci. Finari n'avoit vu jusqu'alors d'autres hommes qu'Alphir , et Bythis n'avoit qu'une idée confuse de ceux qui étoient autour de lui dans son enfance. Leurs costumes , leurs armes , et leurs chevaux sur-tout , ajoutoient à leur surprise ; car Bythis ne se rappelloit point de



ceux qu'il avoit vus à la Guadeloupe.

D'abord ce spectacle leur plut. Ils crurent que les cavaliers alloient continuer leur chemin , et qu'ils n'avoient rien à redouter de ceux-ci pour leur liberté , ou qu'ils alloient leur permettre de s'associer à eux comme amis , et leur donner les secours dont ils avoient besoin. Mais ils s'abusoient ; ils touchoient au terme de leur indépendance. Finari avoit plû au barbare Abulan qui étoit le chef de la caravane , et son avarice ( cet Arabe ajoutoit ce vice à l'inhumanité , ce qui est assez ordinaire à ses pareils ) lui fit voir dans Bythis un esclave que le hasard lui offroit , et que la force pouvoit soumettre à son joug. Il ordonna à ses cavaliers de l'enchaîner , et de faire monter Finari sur un cheval.



Ces derniers se disposèrent à exécuter ses ordres.

On ne peut s'imaginer quels furent la surprise nouvelle, la stupéfaction, et ensuite la rage et le désespoir de Bythis lorsqu'il vit qu'on arrachoit Finari de ses bras, et lorsqu'il apperçut les chaînes dont on devoit le charger. Il ne connoissoit point encore cet instrument horrible de la tyrannie; mais l'instinct naturel sembloit le lui indiquer. Il fut sur le point de prendre la fuite; mais il ne vouloit pas laisser son épouse dans les mains des étrangers. Enfin il s'apprêta à la résistance. Sautant sur l'un d'eux, il le désarma : il se fit jour, en passant comme un trait à travers les chevaux de deux Arabes qu'il blessa, jusqu'à celui qui tenoit Finari, et il lui plongea dans le sein le sabre qu'il



avoit enlevé. Bythis alloit se porter enfin sur celui qui avoit donné l'ordre , c'est à-dire sur le chef , lorsqu'il fut accablé par le nombre. Après avoir reçu deux blessures assez légères , il fut désarmé et enchaîné.

La situation de Bythis et de Finari devint plus cruelle lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvoient emporter les ossemens d'Alphir. Bythis fit tout pour décider ses tyrans à s'en charger. Il se précipita vingt fois sur la natte qui les contenoit , et les embrassoit tour-à-tour. Il avoit montré de la fierté et de l'orgueil lorsqu'il avoit été question de lui-même ; mais quand il fallut abandonner leur trésor , il se jetta aux pieds de ses bourreaux , s'humilia , et les supplia de se charger de ce dépôt précieux pour eux. Finari qui étoit retenue par ses ravisseurs , et qui ne pouvoit , à



sa grande douleur , embrasser ces ossemens comme son époux , joignoit des prières encore plus fortes aux siennes. Tout ce qu'ils purent faire fut en vain : les ossemens furent profanés par ces monstres... Doit-on donner un autre nom à ceux qui osent outrager la nature en se refusant à un vœu si noble et si saint ? non ; ils sont indignes d'être comptés parmi les hommes... On fut forcé d'arracher avec violence Bythis de dessus la natte , et il fut sur le point d'être immolé lorsqu'il refusa opiniâtement des'en dessaisir... ô Bythis , que ce trait de ta vie est beau ! il compense le plus grand exploit des héros des siècles passés. L'amitié , la reconnaissance offrent des lauriers que rien ne peut flétrir... Enfin la force le maîtrisa. Il fut contraint de suivre



en criminel la caravane qui tenoit la route de Maroc ; tandis que son épouse , seulement observée , paroissoit jouir d'un sort différent.

Bythis , malgré le trouble qu'excitoient en lui la douleur et le désespoir , observa le lieu où ils laissoient les restes d'Alphir. Il forma le dessein de venir les recueillir un jour s'il pouvoit s'affranchir du joug de ses tyrans.

Que de mouvemens divers soulevèrent l'ame de cet enfant de la nature ! que de réflexions funestes à l'humanité ne fit-il point lorsqu'il s'avançoit au milieu de la troupe qui leur servoit d'escorte ! Il compara l'homme policé aux liors. La comparaison étoit juste en ce moment : il se voyoit maltraité , rangé sous la chaîne sans avoir outragé ceux qui exerçoient cet empire sur lui. La



rage l'animoit de tous ses feux ; il mordoit ses fers dans ses transports... Ah ! que son sort eût été plus à plaindre à ses yeux , s'il eût pu prévoir à quel point d'avilissement on alloit le réduire ; s'il eût su que la volonté, cette faculté la plus sublime de l'homme , celle qui constitue essentiellement son bonheur , alloit être maîtrisée et enchaînée ; et s'il eût pu soupçonner que son épouse , elle sans qui la terre entière n'étoit rien pour lui , destinée à entrer dans le sérail de son oppresseur , alloit le priver de sa présence , et peut-être lui dire un adieu éternel.

Quelle n'étoit pas aussi la situation de Finari ! elle avoit d'abord cherché à prendre part au combat , et à secourir son époux : depuis cet instant , plus foible que Bythis , car la femme sous quelque climat



qu'elle soit née porte des sentimens moins forts que l'homme , elle s'abandonnoit à la douleur ; elle sembloit pressentir le malheur qui lui étoit destiné , qu'elle ne pouvoit point connoître , et elle en paroissoit déjà accablée. Cependant elle se montrait par fois emportée par l'audace : elle s'élançoit vers son époux , et soudain elle étoit retenue par ses surveillans. Alors elle leur présentoit son sein pour le frapper , et dans son langage , elle supplioit ses ravisseurs de lui arracher la vie ou de la rendre à Bythis... Mais son langage n'étoit pas entendu par les Arabes : et quand ils l'auroient compris ses vœux n'auroient point été exaucés.

Les sentimens les plus terribles et les plus funestes régnèrent dans le cœur des deux époux pendant



le reste de la route. Ils arrivèrent à Maroc quatre jours après.

Là le malheur leur gardoit ses plus grands coups : du moins ils pouvoient s'envisager jusqu'à ce moment ; ils étoient témoins des transports de leurs ames : alors ils alloient être séparés ; et la douleur, les regrets et le désespoir alloient assaillir leurs cœurs , et les déchirer.

En entrant dans la ville arabe, ils n'éprouvèrent point la sensation qui sembloit leur être naturelle , et qui devoit les animer à l'aspect d'un spectacle entièrement inconnu pour des êtres qui n'avoient vu jusqu'alors , non-seulement aucune ville mais même la plus petite peuplade. Tout paroissoit devoir être objet d'étonnement et d'admiration pour eux. Accablés par la douleur , ils ne virent



rien , n'entendirent rien ; ils sembloient avoir perdu toutes leurs facultés. . . . . Tel est l'effet de la douleur profonde : elle isole l'homme du théâtre où il se trouve , et même de la terre : il est plongé dans une espèce de néant.

Enfin ils furent séparés. . . . J'appelle l'homme de la nature à dépeindre le choc qui eut lieu dans ce moment horrible. Lui seul peut , en se transportant dans cette situation , retracer les mouvemens qui bouleversèrent leurs cœurs , en calculer la force , et en marquer les nuances. Il est au-dessus du pouvoir de l'homme policé de remplir cette tâche. Tous ces sentimens furent portés au plus haut période , et montrèrent une puissance entièrement indépendante.

Abulan , qui étoit un seigneur



de la cour de Maroc , avoit été frappé de la beauté de Finari ; et l'avoit choisie pour son sérail où il la fit enfermer dès l'instant de son arrivée. Bythis , qu'il avoit rendu aussi son esclave , fut destiné à être réuni à la masse des malheureux , que le sort inhumain et presque toujours favorable à la tyrannie lui avoit soumis.

L'état de cet infortuné fut affreux lorsqu'il vit qu'il avoit perdu à-la-fois son épouse et son indépendance. Il l'apprit des nègres qui parloient la langue d'Alphir , et qui se trouvoient dans les mêmes fers que lui : ils lui firent connoître ce que c'étoit que l'esclavage.

Bythis n'entendit leurs discours qu'avec la plus grande horreur. Enfin ils lui annoncèrent quelle étoit la barbarie de celui dans les



main duquel le sort l'avoit jetté.

Le désespoir le plus terrible dût s'emparer de lui dans le moment où il recevoit ces renseignemens. Son cœur , qui avoit toute la fierté qu'on trouve dans celui de l'homme qui n'est point dégénéré , ne pouvoit céder à sa destinée. Ses compagnons , qui prenoient part à sa peine , cherchèrent à lui faire sentir qu'il devoit plier à la nécessité , et à lui persuader qu'il n'étoit point sans espérance sur l'avenir , puisque son épouse , dont leur maître étoit épris , ce qu'on n'ignoroit point dans le sérail , avoit passé au rang de ses favorites. Ils lui firent considérer qu'elle obtiendrait bientôt pour lui un sort plus doux : mais ils ne se doutoient point qu'en lui donnant ces notions nouvelles et épouvantables



pour son amour , ils déchiroient son cœur sensible , qui ne voyoit point de bonheur pour lui si Finari lui étoit ravie. Il envisageoit comme le plus affreux des tourmens l'idée seule de la voir passer dans les bras d'un autre.

Dans les transports impétueux que le délire , excité par la douleur , le courroux et le désespoir , fit naître en son ame , il médita d'immoler son oppresseur au milieu même de ses esclaves. Il pensa que la mort à laquelle il alloit se livrer en portant ce coup lui seroit douce , puisqu'il vengeroit la loi la plus sacrée de la nature , celle qui établit la liberté de l'homme , et qu'il alloit satisfaire ainsi au vœu de l'amour et de l'hymen.

Il goûta un plaisir secret au mi-



lieu de l'amertume de ses douleurs , de pouvoir punir le barbare qui l'avoit précipité dans le gouffre de l'infortune ; et il attendit l'occasion où il pût accomplir l'œuvre terrible de la vengeance. Il devoit la chercher dans sa première entrevue avec son maître.

Il passa ce tems à déplorer son sort , et à se retracer la douleur de Finari qu'il jugeoit devoir égaler la sienne. Il se la représentoit sans cesse en butte aux assauts de son tyran ; il voyoit sa résistance et sa fermeté , et il redoutoit d'apprendre à chaque instant qu'elle s'étoit livrée à la mort.

Alors il jugea que pour se venger efficacement du ravisseur de son épouse et de sa liberté il devoit concentrer sa rage ; ne plus annoncer à hauts cris sa vengeance ,



comme il l'avoit fait jusqu'à ce moment ; et cesser d'agiter la chaîne qui l'accabloit , en parlant au moral , d'une manière épouvantable pour son maître même. Il sentit la nécessité de dissimuler , et forma cette résolution lorsqu'il eut appris d'un nègre , qui étoit chef des esclaves d'Abulan , et qui , dès le premier instant , avoit pris le plus vif intérêt à lui , que son maître avoit annoncé qu'il le feroit empaler , ou qu'il le décimeroit lui-même s'il se montroit indocile.

Ce bon nègre , qui se nommoit Erphaïr , avoit pris une prépondérance marquante dans la maison d'Abulan , et un fort ascendant sur l'esprit de cet Arabe inhumain. Ce n'étoit qu'à force d'adresse et de politique qu'il s'étoit emparé de sa confiance. Il se montroit rigide



et toujours prêt à exécuter les ordres sévères du tyran ; il paroissoit épouser ses ressentimens , et applaudir à sa barbarie : il prenoit un front terrible auprès des esclaves en sa présence ; mais dès qu'Abulan avoit disparu , l'humanité remplaçoit sur son front la rigueur , et il adoucissoit leurs maux tout en ayant l'air de les écraser. Cependant , malgré sa bienveillance envers ces malheureux , il gardoit une grande réserve avec la masse , craignant d'être trahi par quelqu'un d'entr'eux auprès de son maître , et de devenir victime de sa propre générosité.

Il avoit distingué Bythis de tous ceux qui étoient sous sa surveillance. Son dévouement exclusif pour son épouse , la fermeté de son caractère , son courage naturel ; enfin



toutes les facultés de l'homme de la nature qu'Erphaïr découvrit en lui, et qu'il apprécia, car il les possédoit lui-même au plus haut degré, le décidèrent à le sauver. Quoiqu'il fut d'une couleur différente, il le regarda dès-lors comme un frère chéri. Les hommes vertueux ont l'univers pour patrie; et lorsqu'ils se devinent, ils deviennent frères en un instant; la nature a formé pour eux un lien indestructible, souvent plus fort que celui de la fraternité du sang.

Notre héros dut à ces considérations et à la noble bienfaisance d'Erphaïr sa sûreté et sa vie. S'il avoit eu affaire à un homme moins indulgent et moins vertueux, c'en étoit fait de lui : une seule de ses menaces, rendue à Abulan, l'au-



roit fait empaler de suite. Ce despote ne souffroit pas même qu'un esclave se permit de le regarder avec fierté. Il en avoit fait immoler plusieurs qui avoient osé implorer sa clémence en montrant la dignité naturelle à l'homme.... Ainsi se conduisent presque toujours les tyrans de l'Asie et de l'Afrique. Ils regardent comme un outrage la noble audace que montre l'homme en réclamant son indépendance. Envisageant leurs esclaves, de quelque rang qu'ils soient et de quelques vertus qu'ils soient doués, comme les plus vils insectes, ils croient avoir le droit de les réduire au néant des desirs, et pouvoir les écraser sans qu'ils aient la faculté de se plaindre... Abulan, plus féroce, plus inflexible qu'aucun de ceux que l'Orient a produits, por-



toit à l'excès les sentimens communs à ceux-ci : ses esclaves devoient donc être les plus infortunés et les plus menacés. Il ne se passoit presque pas de jour qu'il n'exercât une cruauté sur quelqu'un d'eux ; et Erphaïr ne pouvoit éviter ces maux, malgré tout ce que sa bienfaisance lui suggéroit : seulement il empêchoit qu'ils ne se multipliasent.

Ayant pris Bythis à part, il l'engagea à voiler ses sentimens après lui avoir témoigné tout l'intérêt qu'il lui inspiroit. « La dissimulation, lui dit-il, est un crime aux yeux de l'homme de la nature ; ici elle devient un devoir imposé par la nécessité ; elle doit être employée envers l'homme policé, puisqu'elle est le principe et le guide de toutes ses actions. Elle est sur-tout légi-



time , lorsqu'elle est mise en œuvre par l'être vertueux qu'on opprime , et qui ne voit d'appui que dans elle..... » Il lui fit connoître ses motifs , et porta la confiance jusqu'à lui dévoiler le secret de sa conduite. Il lui fit entrevoir que s'il écoutoit ses avis il pourroit reconquérir le bonheur. Il lui dit à cet égard qu'il lui faciliteroit le moyen de s'échapper et d'enlever son épouse , et ne lui cacha point qu'il s'attacheroit à leur sort : enfin il lui annonça qu'il se serviroit de l'influence que lui donnoit , dans le sérail , la confiance du tyran pour exécuter cette entreprise.

Bythis se jetta dans les bras du nègre vertueux , et lui dit : « Je reconnois en toi l'habitant du désert : tu es bon , compatissant , l'homme est pour toi un être res-



pectable : compte sur la reconnoissance de Bythis ; son amitié , sa vie sont à toi dès ce moment. Il se confie à ta prudence et à ta générosité. Il va calmer sa douleur ; il va enchaîner la rage dans son sein : tu le trouveras docile parce qu'il compte sur ton énergie et sur tes sermens.... Mais je te le dis , si ton action n'avoit pour but que de suspendre mon désespoir , si tu ne me montrois l'espérance que pour m'empêcher de me jeter dans le gouffre de la mort , tu agirois en vain : je mourrai ou je serai libre , et je posséderai Finari. »

« Tu seras libre et tu posséderas Finari , répartit Erphaïr , ou le sort trompera mes vœux , ou je mourrai en cherchant à assurer ton bonheur... Tu deviens en ce moment un fils pour moi... Oui , je t'adopte ,



cher Bythis !... Tu sais que lorsque nous prenons le titre de père, nous sommes disposés à nous dévouer pour nos enfans. Les hommes policés nous accusent de sacrifier ceux que nous donne la nature, en les livrant aux Européens qui abordent les côtes de notre patrie, et nous regardent comme des êtres dénaturés : mais les insensés ne savent pas que le plus grand nombre de ceux qui violent ainsi la plus sainte des loix, envisagent la tyrannie de nos maîtres comme un malheur plus grand que la mort, et que s'ils livrent volontairement leurs enfans, c'est pour les sauver de l'esclavage de nos oppresseurs, ignorant qu'ils vont trouver dans les Européens des tyrans non moins cruels... Bythis, Alphir, dont tu m'as raconté la bienfaisance, t'a



prouvé que les nègres sont faits pour accomplir toutes les loix de la nature : Erphaïr te prouvera à son tour , cette vérité : il sera ton père , ton ami , ton défenseur. Les tourmens et la mort ne pourront le décider à t'abandonner désormais , et à ne point partager ta destinée. »

Il reçut de nouveau tous les témoignages de la reconnoissance de Bythis , qui se manifesta par les moyens qui étoient en son ame , et qui portoient , avec les signes de l'exaltation , le caractère sacré de la sincérité.

Alors Erphaïr lui dit : « Je vais m'assurer des desseins d'Abulan sur Finari. Je vais tâcher de la rassurer elle-même sur son avenir , et mettre en œuvre les moyens qui doivent amener notre



commune délivrance. » Il ne dissimula point à Bythis que l'entreprise étoit difficile parce qu'Abulan avoit jetté ses vues sur son épouse. Il lui apprit ensuite qu'il étoit très-passionné pour celles de sa couleur : mais il lui montra son poignard , et il ajouta : « Ce fer sera ton vengeur , ainsi que celui de Finari et le mien , car j'embrasse ta cause. Si la ruse et l'adresse ne peuvent assurer le succès de mon dessein , je l'assurerai par lui : nous triompherons ou nous périrons tous. »

Il quitta Bythis lorsque celui-ci eut promis solennellement de lui laisser diriger ses sentimens et régler sa destinée , et il lui annonça que dans peu il apprendroit le résultat de ses tentatives.

Bythis se livra à la douce espérance. Il calma son cœur qui avoit



été jusqu'alors dans un choc continuél , et qui avoit semblé devoir se briser à la fin. Cependant il ne put maîtriser son impatience , et il attendit avec une sollicitude extrême l'instant où Erphaïr lui annonceroit son bonheur.

Il passa cinq jours dans cet état , pendant lesquels il n'entretint que deux fois Erphaïr. Son protecteur lui apprit qu'avant la quatrièmenuit leur sort seroit fixé. Il dit qu'il avoit médité de fuir avec lui et son épouse vers l'Atlas , en suivant la route qu'ils avoient eux-mêmes tenue. Deux jours après , ayant réfléchi qu'elle étoit trop périlleuse , il annonça à Bythis qu'ils s'embarqueroient sur un bateau qu'il espéroit se procurer , et qu'ils descendroient jusqu'à l'embouchure du Niger en bordant la côte. Il lui rendit les



questions que le barbare Abulan avoit faites sur lui , et les ordres sévères qu'il lui avoit donnés. Il avoit déclaré à Erphaïr que son intention étoit de se défaire de Bythis si Finari lui résistoit , pour lui ôter toute espérance de son côté ; et il avoit remis à une époque très-rapprochée sa décision à son égard.

« J'ai été rempli de courroux en entendant ces mots , dit le généreux Erphaïr , et me trouvant seul avec le despote j'ai été sur le point de le poignarder , pour le punir de menacer celui dont je me suis déclaré le père. Mais la prudence a retenu mon bras : j'ai pensé que je me perdois sans fruit , et que j'amenois votre propre désastre , n'ayant pas pris encore toutes mes mesures pour fuir , et ayant à re-



douter , quand même j'aurois assez bien ménagé mon coup pour pouvoir le tuer , de voir son fils s'armer aussitôt du glaive pour le venger... Celui-ci , je dois te le dire , Bythis , porte une ame différente de celle de son père. C'est un homme distingué parmi les Maures par sa douceur et son humanité : je me plais à lui rendre cet hommage secret. Il gémit sur la conduite atroce d'Abulan ; mais il ne peut l'improver ni la faire changer : il s'exposeroit lui-même à périr , et peut-être de la main de son barbare père , s'il le tentoit. Il est esclave comme nous : les volontés du cruel Abulan doivent être des loix suprêmes pour lui ; et toutes les fois qu'il a refusé de les remplir il a soulevé son courroux au point qu'il l'a rendu son



prisonnier. Il l'a , naguères , en-fermé dans un cachot. . . . . Tu ignores , Bythis , ce que c'est qu'un cachot. Saches que c'est une retraite où l'homme est séparé de tout ce qui existe. Il y est réduit à la privation de la lumière ; enfin il y est enterré vivant. . . » Bythis frémit lorsqu'il envisagea ce tableau ; et Erphaïr continua.

« Je bénirois mon sort si le ciel me l'avoit donné pour maître , et si les meilleurs traitemens pouvoient compenser la perte de la liberté. . . Il est possible qu'il inclinât à employer l'indulgence qui lui est naturelle envers moi ; mais le préjugé , je ne dis point le devoir ; l'homme barbare et injuste ne doit point trouver un vengeur dans son fils même , l'entraîneroit sans doute ; il lui im-



moleroit l'innocence : je ne dois pas mettre son cœur à cette épreuve... Avant l'époque que le tyran a désignée , reprit Erphaïr, j'aurai tout disposé pour notre départ , et je te soustrairai , ô mon fils ! à la cruauté de ton ennemi. »

Erphaïr le quitta après l'avoir embrassé , et après que Bythis eut épuisé son ame en transports de reconnoissance... Celui-ci réfléchit alors sur ce que lui avoit dit son nouveau père. Il s'arrêta sur le projet du vieux Abulan , sur les sentimens de son fils : il envisagea , en entrant dans son ame pure et en consultant son jugement toujours sain , combien l'homme est devenu méprisable et barbare.

Il croyoit être dans un songe continuel. Il avoit pensé , d'après la



conduite d'Alphir, qu'il ne devoit trouver auprès de ses semblables que des sentimens analogues aux siens, quoiqu'Alphir lui eut appris qu'il existoit des vices parmi ceux au milieu desquels il étoit né. Cette douce illusion qui avoit répandu un charme sur sa vie étoit alors dissipée; le bandeau étoit tombé de ses yeux; et la vie lui devenoit moins supportable depuis qu'il savoit que sa carrière seroit semée de pièges, de dangers, et que la perfidie et la cruauté seroient sans cesse armées contre lui.

La même nuit il étoit encore livré à ces pensées, lorsqu'Erphaïr parut à ses yeux dans l'endroit où il étoit couché avec les autres esclaves. Il le tira à l'écart; il lui mit dans les mains un poignard et un sabre, et lui dit de le suivre



et de l'imiter, tout en montrant sur son front l'empreinte de la terreur et du désespoir.

Bythis, dont son aspect avoit glacé les sens, lui demande la cause de sa crainte. Erphaïr lui répond : « Bythis, je ne puis t'instruire en ce moment ; fuyons de ces lieux où notre vie est en danger... Malheureux, tu seras trop tôt instruit ! dit-il à voix basse et d'un ton pénétré. »

« Et Finari, s'écria Bythis, où est-elle ? partage-t-elle notre fuite ? Volons vers elle, cher Erphaïr. — « Suis-moi, répartit celui qui s'étoit montré son père : les momens sont précieux. Confie-toi exclusivement à l'amitié d'Erphaïr ; songe qu'il veille à tout ce qui t'intéresse... Si nous sommes attaqués, tu sais ce que tu dois faire : je n'ai pas



besoin d'exciter ton courage. Bythis sera homme ; il saura défendre sa vie et sa liberté. »

A ces mots d'Erphaïr , Bythis montra dans ses yeux tous les signes du courage . . . « Oui , mon père , je saurai les défendre : je périrai près de toi . . . Malheur , s'écria-t-il d'un ton héroïque , à ceux qui voudront attenter à ces nobles droits , à ceux de l'amitié et de l'amour. »

Erphaïr l'entraîna aussitôt à travers des souterrains qu'il connoissoit , et qui conduisoient dans la campagne , la maison d'Abulan étant située dans l'un des faubourgs de la ville. Il ouvrit les portes avec les clefs qu'il s'étoit procurées. Bythis le suivoit en silence , ignorant encore quel étoit son dessein ; s'il alloit trouver son épouse , ou s'il



falloit la ravir de vive force à son oppresseur . . . Bientôt un pressentiment affreux l'agita : ses jambes trembloient sous lui. Erphaïr mettoit tant d'activité dans sa marche, et employoit tant de prudence en traversant ces lieux, que Bythis n'eut ni le tems ni le moyen de lui faire aucune question avant qu'ils eussent joint la campagne, où ils arrivèrent sans rencontrer personne, et où Bythis s'apperçut avec un effroi nouveau que Finari ne se trouvoit point.

Il voulut alors questionner son ami sur ses projets et sur son épouse. Erphaïr, qui avoit la nouvelle la plus affreuse à lui apprendre, craignant, d'après la connoissance qu'il avoit du caractère de Bythis, qu'il ne s'immolât à l'instant s'il l'instruisoit de la vérité, ou qu'il ne



pût parvenir à l'arracher de suite du lieu qui venoit d'offrir le désastre le plus horrible pour lui, et qui alloit voir consommer leur perte commune s'ils s'y arrêtoient, refusa encore de lui répondre. Il lui dit seulement :

« Bythis , si tes jours et ceux de celui qui se sacrifie pour toi te sont chers , tu le suivras jusqu'à l'endroit qu'il a choisi pour asyle. Là il t'apprendra quelles sont tes espérances ; là tu recevras de lui les secours les plus précieux de l'humanité... Bythis , au nom du ciel , de toi et de moi , ne retarde point notre marche. Si nous attendons le jour en ces lieux , ils deviennent pour nous le théâtre de la mort ; et si nous nous éloignons , nous serons lorsqu'il paroîtra à l'abri de tout péril. »



Bythis entrevit le coup affreux qui alloit le frapper. Un désespoir morne s'empara de lui : cependant il suivit Erphaïr auquel il n'adressa aucune parole.

Ils s'avançoient rapidement vers le pied d'un mont, situé à cinq milles de la cité, où Erphaïr connoissoit une retraite impénétrable pour d'autres que pour lui, lorsqu'ils entendirent derrière eux un bruit de chevaux, qui annonça à Erphaïr qu'ils étoient poursuivis... Il s'arrêta aussitôt, et dit à son ami avec l'accent de la fermeté :

« Le sort qui nous a été un instant favorable semble se déclarer encore contre nous. Bythis, nous sommes poursuivis : voici l'instant où nous devons montrer tout ce que peut l'homme qui cherche à s'affranchir de sa chaîne. Il ne nous



reste qu'à combattre : périssons ou triomphons de nos ennemis. Je jure de ne point te survivre , s'écria - t - il aussitôt ; c'est sur les lances de tes ennemis que je trouverai la mort , tout en cherchant à te venger. Si je succombe , tâche de te soustraire à leurs coups.. Mais , hélas ! ajouta-t-il d'un ton qui annonçoit combien son ame étoit déchirée , comment le pourras-tu dans un pays inconnu pour toi , dont tu ignores la langue , les usages ? ... »

Bythis , qui l'embrassoit avec transport , et qui considéroit sa grandeur d'ame avec admiration , lui répéta le même serment. Ils attendirent les cavaliers qui les joignirent bientôt , et qui voulurent s'emparer d'eux en les entourant. Ils étoient au nombre de six ;



et parmi eux Erphaïr reconnut à la clarté de la lune le fils d'Abulan.

« Rendez-vous , s'écria celui-ci , voyant qu'ils étoient armés et qu'ils se mettoient en défense : téméraires , méritez ma clémence ou craignez les effets de mon courroux ! »

« La force décidera de nos droits , répondit Erphaïr. Je t'estime , et je te combattrai. J'ai vengé l'innocence dans l'épouse de Bythis que j'avois avouée pour ma fille , et que ton père a immolée : tu dois à ton tour venger ton père si je tombe dans tes mains ; ainsi la mort ou la victoire nous attendent en ces lieux. »

Bythis , qui n'entendoit point l'Arabe , ne conçut rien à ce discours ; mais son ame qui connoissoit déjà son malheur en devina



le sujet. Alors le courroux et la fureur l'animèrent tellement , que , sans attendre la réponse d'Abulan , il s'élança comme un lion sur ceux qu'il regarda comme les ennemis les plus cruels. Il immola l'un d'entr'eux après l'avoir renversé de son cheval. Aussi prompt que la foudre , il se précipita sur un second : bravant le fer qu'il lui présentait , il joignit son corps , après avoir égorgé sa monture , et finit par le tuer après avoir été blessé lui-même.

Erphaïr , de son côté , faisoit des prodiges de valeur . . . Et n'en fait-on pas lorsqu'on possède la véritable bravoure , et lorsqu'on a des mobiles aussi puissans que ceux des deux infortunés ? . . . Il avoit mis un des gens d'Abulan hors de combat. Ceux - ci dirigés par l'o-



béissance seule se laissoient vaincre sans peine. . . . Que l'obéissance est un foible véhicule lorsqu'il s'agit de se mesurer avec des héros ! Erphaïr et Bythis l'étoient : les sentimens font les héros , et les leurs étoient sublimes.

Erphaïr avoit évité de s'attacher à Abulan qu'il vouloit épargner. Ce dernier , au lieu de faire des efforts pour les accabler , étoit comme spectateur de la scène , et paroissoit arrêté par l'admiration en contemplant leur valeur. Il sembloit craindre de se baigner dans leur sang : cependant Abulan étoit brave : l'homme vertueux l'est toujours. . . . . Bythis , qui , emporté par sa rage , ne pouvoit rien calculer en ce moment , s'élança sur Abulan , et le blessa avant qu'il se fut vu en quelque sorte attaqué



par lui : ce fut dans l'instant où il ordonnoit aux deux Arabes qui lui restoient de cesser toute attaque ; où il disoit à Erphaïr qu'il lui donnoit la liberté ainsi qu'à Bythis , et qu'il leur laissoit suivre leur destinée. Enfin Bythis le renversa de son cheval, et il alloit lui plonger son sabre dans le sein , lorsqu'Erphaïr l'arrêta et lui observa qu'il alloit commettre un crime en égorgeant celui qui avoit voulu les épargner.

Bythis suspendit son bras au mot de crime , et sa fureur tomba tout-à-coup : mais il demandoit à Abulan sa Finari , pendant qu'Erphaïr engageoit celui-ci à lui pardonner , en lui disant que s'il avoit tué son père il lui sauvoit à lui-même la vie... Abulan connoissoit la justice de la conduite d'Erphaïr. Quoiqu'il eût voulu d'abord venger son



père , la vertu le désarmoit : elle étouffoit en lui la voix du devoir ; et il apprécioit le service que lui rendoit Erphaïr. Enfin il lui dit qu'il lui pardonnoit , et lui promit de ne faire aucune démarche pour s'emparer d'eux.

Alors Erphaïr s'étant assuré que les deux cavaliers , que la terreur avoit pétrifiés , ne pourroient leur nuire , et qu'il n'étoit blessé que légèrement non plus que Bythis , l'entraîna loin du théâtre du combat ; et ils s'avancèrent , après avoir fait nombre de détours , vers le lieu qui devoit leur servir d'asyle.

C'étoit une caverne où on n'entroit qu'après s'être fait jour entre deux rochers , en roulant une énorme masse de pierre qui se détachoit , et qui sembloit par la manière dont elle s'adaptoit au roc



en faire partie lorsqu'elle avoit été remplacée avec soin. Dès longtems Erphaïr connoissoit cette retraite. Il se l'étoit ménagée pour s'y cacher lui-même dans le cas où il se verroit forcé de fuir la maison d'Abulan ; ce qu'il n'avoit pas voulu faire d'abord , malgré son penchant pour l'indépendance , y étant retenu par l'amour. Depuis quelque tems il avoit perdu l'objet de sa tendresse ; mais un autre motif l'avoit arrêté ; et ce motif étoit noble , il étoit digne de lui. Il avoit prévu combien les esclaves qu'il avoit sous sa direction seroient infortunés lorsqu'il les laisseroit en proie aux fureurs de leur maître , ou de quelqu'homme barbare dont il feroit choix pour le mettre à sa place. Il sentoit qu'il n'existoit pas beaucoup d'êtres de



sa trempe... En effet on pourroit les comparer aux diamans qu'on ne trouve que dans quelques lieux. Les hommes bienfaisans par principe sont rares sur la terre ; tandis que les despotes et les tyrans s'y trouvent par-tout... Enfin cette respectable considération l'avoit porté à retarder sa fuite.

Il avoit caché dans ce rocher un trésor qui lui appartenoit, et qu'il devoit emporter avec lui. Longtems il avoit dédaigné l'or : mais ayant appris dans la fréquentation des hommes policés qu'il lui seroit précieux tant qu'il auroit occasion de vivre avec eux , il l'avoit conservé. Ce trésor avoit été trouvé par lui sur la route de Tunis , dans un voyage qu'il y avoit fait avec le vieux Abulan , en bordant la chaîne de l'Atlas , et à l'avarice duquel il



l'avoit soustrait. Il provenoit sans doute de quelque caravane qui avoit été dévorée par les bêtes féroces : des ossemens humains qu'il avoit trouvés dans l'endroit où étoit le trésor , en avoient donné à Erphaïr une espèce de certitude.

Arrivés devant la caverne , Erphaïr étancha le sang qui couloit de leurs blessures ; et voyant qu'ils ne pouvoient y être surpris , il s'assit avec Bythis à l'entrée de leur nouvelle demeure. Là il lui raconta l'événement terrible qui avoit amené leur malheur et la perte de Finari , après avoir dit ces mots à son ami :

« Bythis , j'ai une fatale nouvelle à t'apprendre. Mon amitié te l'a d'abord cachée , car je craignois l'effet de ton désespoir. Arme-toi de courage ; supporte de sang froid



l'atteinte du sort. Tu te montrerois sans vertu si tu écoutois le désespoir. Rappelle-toi que tu te dois à celui qui a prodigué sa vie pour ton salut. Si tu méconnoissois les droits qu'Erphaïr a sur toi tu lui rendrois la vie odieuse ; tu deviendrois son assassin : Erphaïr ne survivroit point à la douleur que feroit naître en lui l'oubli de tes sentimens.... Pense que si tu as perdu une épouse , une amante , il te reste un père , un ami.... Un ami véritable est un don assez précieux sur la terre pour qu'on lui fasse tous les sacrifices. »

Le voile étoit déchiré : Erphaïr avoit prononcé le mot terrible. Bythis avoit pressenti la perte de son épouse ; il fut cependant écrasé comme par un coup de foudre , et il tomba presque sans vie dans



les bras de son nouveau père, ses sens ayant été suspendus tout-à-coup.

Lorsqu'il eut repris la connoissance qu'il avoit perdue un instant, il poussa de longs gémissemens que les échos répétèrent d'une manière effrayante ; et le sensible Erphaïr se vit, en contemplant sa douleur qu'il ne pouvoit appaiser, dans la situation la plus cruelle où un cœur aimant et généreux puisse se trouver.

Il tenoit toujours l'infortuné dans ses bras. Il ne lui parla longtems que par ses larmes, car ses sanglots l'oppressoient. Bythis qui, malgré son désespoir extrême, apperçoit les élans pénibles de l'ame de son ami, et qui jugeoit qu'il faisoit son malheur, eut assez de force et de générosité pour faire cesser



un instant la douleur de celui-ci, en maîtrisant les transports impétueux et terribles de son ame; ou plutôt, livrée à l'abattement, elle avoit besoin pour montrer son énergie, que l'indignation y rappelât le désespoir. Il finit par se rejeter dans le sein d'Erphaïr, où il resta comme anéanti.

Lorsqu'Erphaïr fut en état de reprendre la parole, croyant que Bythis se résignoit, il lui dit encore avant de commencer son récit :

« Je le vois, tu apprécies ma tendresse pour toi : tu découvres qu'Erphaïr sera utile à ton bonheur... Oui, Bythis, tu seras encore fortuné : la vertu versera un baume salulaire dans ton ame. Les êtres vertueux surmontent tout jusqu'à la plus affreuse infortune... Dois-je t'instruire de la perte de ton



épouse ? parle , je vais remplir ce terrible et funeste devoir. Dois-je enfin t'apprendre comment je t'ai vengé de ton tyran et du nôtre ? »

A ce mot de vengeance , Bythis se souleva : une espèce de joie se mêla à l'amertume de sa douleur ; et un plaisir inconnu entra dans son ame en ce moment affreux.

« Tu m'as vengé , Erphaïr ! tu as vengé Finari !... O mon père , que ne te dois - je pas !..... Le monstre a-t-il succombé ?..... Je sens que la haine et le courroux qui m'animent me donnent la force de t'entendre... Tu as vengé l'innocence ? »

« Oui , répondit Erphaïr , en lui montrant son poignard ; ce fer a délivré la terre du tyran de Finari : je l'ai plongé dans son sein. J'ai vu son sang couler à grands flots ;



il a rendu son ame exécration... »  
 Bythis montra un nouveau transport de joie sombre , et se précipita encore dans les bras d'Erphair. Il resta appuyé contre son sein , et dans un anéantissement plus profond pendant qu'il lui faisoit connoître ainsi le déplorable événement.

#### R É C I T D'É R P H A Ï R.

« Tu le sais , Bythis , je pensois à soustraire ton épouse au joug de son bourreau , et , me disposant à fuir avec elle et toi , je préparois tout pour notre départ. Je croyois sortir avec vous par le même chemin que nous avons pris lorsque nous avons quitté l'horrible lieu où l'innocence a péri victime du crime , et où le crime a



succombé à son tour sous la main de l'amitié. J'attendois la troisième nuit qui devoit voir s'effectuer l'entreprise à laquelle j'attachois mon bonheur ; car servir ceux qu'on chérit , assurer leur sort, c'est l'emploi le plus fortuné et le plus favorable pour l'homme . . . J'allois me rendre dans la demeure des esclaves pour t'instruire en détail de mon dessein , et t'indiquer ce que tu avois à faire, quand le tyran me fit appeler.

« Après m'avoir enfermé avec lui dans son appartement , ce qui me remplit d'abord d'effroi , craignant qu'il eut découvert , non mon projet , parce que nul ne pouvoit le pénétrer , mais mes liaisons avec toi ; il me dit qu'idolâtre de Finari il vouloit à tout prix la posséder. Il me raconta divers assauts qu'elle avoit déjà soutenus contre lui. Il



paroissoit irrité de ce qu'elle avoit pu résister à son maître ; cependant son caractère lui plaisoit ; et sa résistance avoit accru sa passion d'après l'aveu qu'il m'en fit. Il m'annonça que son intention étoit de s'emparer d'elle par la force , et il voulut que je servisse d'instrument à son dessein dans l'instant même où il vouloit assouvir sa brutale passion. « Je vais la faire conduire en ce lieu , me dit-il ; tu t'empareras d'elle , et je satisferai , malgré ses cris et ses efforts , le penchant qui me domine et que je ne puis maîtriser.... Qu'elle tremble , s'écria-t-il , en osant résister cette dernière fois ! L'instant de mon triomphe complet ou de sa perte est arrivé. Tu vois ce poignard , Erphaïr , il servira ma vengeance si elle ne se prête à mes



desirs... Oui, lorsque je l'aurai possédée par la force, je me baignerai dans son sang si elle ne partage point mes transports : je punirai ainsi ses dédains et je vengerai mon pouvoir. »

Ici Bythis, sortant de son anéantissement, fut saisi du plus vif transport de fureur ; et, tout-à-coup, comme accablé par cet effort de son cœur, il retomba sur le sein de son ami sans proférer une seule parole. Tout étoit concentré en lui ; son ame parloit seule en ce moment... Erphaïr ému le pressa plus fortement dans ses bras, et lorsqu'il le vit plus calme il poursuivit ainsi :

« Ce discours et ce projet exécrationnable me remplirent d'horreur. J'envisageai le monstre sous son véritable aspect. La douleur la plus



profonde se manifesta en moi lorsque je vis qu'il alloit renverser tous mes desseins , et que je touchois à une crise terrible que je ne pouvois arrêter.... A la douleur la rage succéda en mon ame ; et quoique je ne fusse point encore prêt à quitter Maroc , et que j'eusse tout à redouter pour toi et pour moi si j'éclatois , je me décidai à punir à l'instant le barbare s'il se portoit à ces excès envers ton épouse , que j'avois reconnue pour ma fille en t'adoptant. Je résolus de le poignarder dans son appartement , et de tenter ensuite notre sortie par la force , si le meurtre étoit découvert avant que nous eussions pu nous soustraire à ceux qui devoient s'armer contre nous.

« Je sentis la nécessité de dissimu-



ler avec le despote, qui m'auroit sacrifié aussitôt s'il eût connu ce qui se passoit en moi, et s'il avoit pu soupçonner que je prisse intérêt à Finari.

« Je concentrai donc ma fureur, et j'affectai un front serein. Voyant que ce seroit en vain que je chercherois à le faire revenir sur son idée, et à retarder son entreprise, j'eus l'air, sinon d'applaudir à ses vues du moins de ne pas l'improuver; et je m'aperçus que la première sensation que j'avois éprouvée lorsqu'il m'avoit communiqué son atroce desir, et qui m'auroit décelé à ses yeux s'il m'eût alors envisagé, car l'indignation et le courroux avoient dû paroître sur mon front, n'avoit fait naître aucun soupçon dans son esprit.



« J'attendis enfin l'issue de cet événement que je prévoyois devoir amener une catastrophe terrible ; et j'armoïs secrettement mon cœur de courage et d'audace pendant qu'Abulan attendoit l'arrivée de Finari qu'il avoit ordonné de conduire en sa présence.

« Ta malheureuse épouse entra enfin dans l'appartement où nous étions. Elle y porta le caractère de fermeté qui étoit propre à son ame , et elle demanda au tyran dans quel dessein il la faisoit conduire en ce lieu.

« Abulan qui n'entendoit point ce qu'elle lui disoit, m'ordonna de le lui transmettre comme il avoit fait dans la première entrevue qu'il avoit eue avec elle , et où j'avois eu occasion de connoître et d'admirer la vertueuse et trop infortu-



née Finari. J'exécutai son ordre :

« Il me fit lui répondre que son intention étoit de la voir passer dans ses bras dès l'instant même ; et me dit de la menacer de sa perte si elle n'obéissoit. Il me fit lui présenter son pouvoir sous un aspect effroyable : enfin je lui répétais en son nom qu'elle devoit mourir ainsi que toi ( le cruel proscrivoit aussi ta tête en ce moment ), si elle ne montrait une obéissance entière , et si elle ne se félicitoit même du choix qu'il avoit fait d'elle..... J'aurois voulu pouvoir déguiser ce discours aux yeux de Finari, lui donner des avis relatifs à notre sûreté commune , enfin lui dicter sa réponse à cet exécrationnable despote , qui devoit tendre à gagner du tems ; et j'avois espéré pouvoir effectuer mon dessein ; mais j'en



fus empêché par la présence d'une négresse qui étoit une des gardiennes du harem , dont le cruel et jaloux Abulan s'étoit assuré à force d'or , et qu'il avoit fait venir avec elle , sans doute dans la crainte que je ne me laissasse séduire par ton épouse . . . Je fus forcé de rendre le discours du tyran dont j'affoiblis cependant les traits les plus durs , et je ne pus me servir que de mes yeux pour parler à la victime.

« Elle ne comprit point l'expression de mes regards , ou elle se défia de moi. Sa réponse , que je fus obligé de rendre à Abulan , en éprouvant la plus vive douleur , fut qu'elle ne violeroit point la foi qu'elle avoit donnée à son époux à la face du ciel.

« Le ton avec lequel elle avoit



prononcé ces mots , l'air de mépris avec lequel elle regardoit son oppresseur , et le refus formel qu'elle lui faisoit portèrent au comble le courroux d'Abulan. Il se leva avec impétuosité , et ordonna à la négresse de se retirer. Il voulut que je m'emparasse de Finari. Découvrant sans doute dans mes yeux le feu du courroux mêlé aux larmes que je ne pus retenir , et se voyant trahi par moi , il se porta aussitôt comme un tigre furieux sur l'infortunée , et avant que j'eusse pu me mettre entre elle et lui. Je vis briller son poignard dans sa main : je m'élançai ; mais Finari étoit frappée , et le monstre tournoit contre moi ce même poignard qu'il avoit arraché de son sein . . . »

Ici Erphaïr s'arrêta : ici l'anéantissement de Bythis alloit cesser ;



ici la tempête qui se formoit dans son ame alloit éclater.... La fureur et le désespoir s'emparèrent de lui ; ils portèrent ses sens hors des bornes... Tout-à-coup il s'arracha des bras de son ami , et il alloit se précipiter dans un abîme qui se trouvoit au-dessous de l'entrée de la caverne , lorsqu'Erphaïr vola à lui , et l'arrêta dans l'instant où il s'immoloit pour Finari..... Erphaïr eut beaucoup de peine à le ramener au lieu où il avoit fait son récit. Dans son délire , Bythis méconnoissoit celui à qui il devoit plus que la vie ; celui qui s'étoit mis en butte à tous les périls , et s'étoit proscrit pour lui... Enfin Erphaïr l'ayant écarté des bords du précipice , se jetta à ses pieds , et les embrassant avec force.

« Bythis , lui dit-il , ne déchire



pas un cœur où tu as pris tous les droits ; ne sois point ingrat envers mon amitié. Vis pour elle , vis pour jouir encore de ses doux bienfaits. Si l'amour t'inspira un dévouement absolu pour Finari , l'amitié t'impose un devoir non moins grand , un devoir plus auguste , celui de sauver du malheur celui que tu as reconnu pour ton père. . . . . Où sont donc tes sermens , ô Bythis ! Je comptois sur toi pour adoucir les peines de ma vie. Ta bienfaisance devoit annoblir ma destinée : oui , tu aurois été bienfaisant envers moi si tu eusses rempli mes vœux : ils sont que tu vives , ils sont que tu sois heureux ! . . . . Tu peux l'être encore : le remords qui est l'instrument des maux de l'humanité , ne règne point dans ton cœur. Tu rempliras le



vœu de Finari même en conservant  
tes jours. Du haut du ciel où son  
ame s'est élevée par sa vertu, elle  
contemple ton action. Elle se dit :  
Bythis montrera qu'il est digne de  
sa nature et de moi en nourris-  
sant le courage en son sein : il ne  
sera pas assez lâche pour céder  
sans combat aux coups du sort...  
O mon fils ! saches que l'homme  
qui triomphe du malheur est le  
seul digne de l'existence : l'expé-  
rience m'a prouvé cette vérité...  
Songe enfin que le triomphe du  
désespoir en toi sera l'avant-coureur  
de celui qu'il remportera sur moi-  
même. Erphaïr va devenir ta vic-  
time ; tu vas l'entraîner dans l'a-  
bîme de la destruction. Alors tu  
seras ingrat, cruel ; tu imiteras les  
tyrans de l'humanité. »

Se relevant avec force, et s'a-



dressant à Bythis , avec une véhémence et une dignité peu communes , il s'écria : « Bythis , ton incertitude détermine mon sort. Je m'étois flatté de trouver un ami. Je suis privé de ce bien suprême auquel je voyois la plus douce destinée attachée , je ne survivrai point à la perte de cet espoir. Je vais , ajouta - t - il en s'approchant des bords du gouffre , te faire connoître ce que peut l'amitié ; et chercher au sein de la mort l'oubli de ton existence et de ton ingratitude. »

Il fit un mouvement pour s'avancer vers le précipice. Ce mouvement excita un frémissement dans le cœur de Bythis : il s'y fit un nouveau choc. L'amitié , la reconnaissance et le devoir dissipèrent aussitôt le nuage dont le désespoir l'avoit enveloppé. Il vola à son



tour vers Erphaïr, et tombent à ses pieds il réclama à grands cris sa pitié et son indulgence.

Erphaïr le contempla avec un œil plein de douceur et de reconnoissance, et l'espoir consolateur reparut dans son ame. Il se rassit avec Bythis, qui répandit alors les pleurs les plus amers. Il cacha la honte que lui faisoit éprouver sa conduite envers son nouveau père dans le sein de celui-ci : la honte étoit entrée dans son cœur avec les sentimens qui venoient d'y reprendre leur empire.

Erphaïr lui dit, lorsqu'il eut calmé son propre attendrissement : « Bythis, reçois le témoignage solennel de ma gratitude. Tu viens de resserrer la chaîne qui m'unissoit à toi.... Ciel, s'écria-t-il en levant ses yeux vers la voûte azu-



rée , accepte l'hommage de reconnaissance que je te dois pour avoir inspiré à son cœur de nouveaux sentimens ! Calme sa douleur , et tu auras tout fait pour Erphaïr ! »

Bythis ne put rester insensible en voyant tant de magnanimité. Une ame comme la sienne , qui étoit faite pour les plus hautes vertus , devoit apprécier celles d'Erphaïr. Les vifs transports que la douleur avoit fait naître en lui s'appaisèrent. Quoiqu'Erphaïr l'eut fait entrer dans la caverne , et l'eut invité à prendre du repos dont ses sens fatigués par le long assaut qu'ils avoient soutenu avoient le plus grand besoin , il ne chercha pendant le reste de cette nuit qu'à manifester à celui qui envahissoit en maître toutes ses facultés , combien il apprécioit ses bienfaits , et



combien il étoit fâché d'avoir affligé son cœur.

Dès-lors il dompta le désespoir, et fit tout pour paroître tranquille aux yeux d'Erphaïr. Il pleura souvent en secret sur le sort de Finari ; mais ces doux mouvemens de son ame ne gouvernèrent point sa raison : il sentit que le devoir d'homme étoit de vaincre le malheur. Son caractère reprit la force qu'il avoit perdue un instant ; et il s'apprêta à suivre en tout les avis de son père. Désormais il ne donnera point d'autre nom à Erphaïr.

Lorsque les deux amis eurent vu cesser les chocs des sentimens cruels, et qu'ils purent s'occuper de leur sort, Erphaïr réfléchit sur ce qu'ils devoient faire, et en quel lieu ils devoient fixer leur retraite. Il pensa



qu'ils devoient gagner la Nigritie : cependant il redouta les dangers que leur offroient les déserts , et que Bythis y avoit trouvés avec son épouse. Aucun péril n'est propre à arrêter Erphaïr lorsqu'il s'agit de reconquérir son indépendance et de rejoindre sa patrie : mais il aime Bythis , et il tremble pour ses jours : il craint pour lui tout ce qu'il peut braver lui-même... Tel est l'effet de l'amitié : elle rend l'être le plus héroïque craintif sur le sort de celui qu'il chérit...

Il pensa que le moyen le plus sûr qu'il pourroit employer pour atteindre au royaume de Gombour , qui est le premier de la Nigritie du côté de celui de Maroc , seroit de border la côte du Biledulgérid et du Zaara , dans un bateau qu'il achèteroit à Salé , où il crut pou-



voir se rendre sans péril , et où il pensa ne pas être découvert. Il étoit vraisemblable à ses yeux qu'on se persuaderoit à Maroc qu'ils avoient pris la route de Tafilet , qui est sur celle de la Nigritie , et non qu'ils remonteroient au nord de Maroc , vu qu'on ne pouvoit pénétrer les motifs qui les dirigeoient ; et qu'il étoit probable que deux anciens habitans de ce pays , dont l'un avoit traversé les déserts seul avec une femme , et un autre de l'intrépidité duquel on ne pouvoit douter , chercheroient à parvenir au Niger , en traversant par terre les contrées qui les en sépareroient.

Il vit dans cette idée une sûreté plus grande pour leur voyage : il s'y arrêta et en fit part à Bythis , en exposant les raisons qui le por-



toient à préférer la voie de la mer.

Bythis fut touché de sa sollicitude. Son amitié pour lui s'accrut, si toutefois elle pouvoit le faire. Il applaudit à son intention et aux mesures que la prudence lui suggeroit. Dirigé à son tour par le même mobile qui gouvernoit Erphaïr, il craignoit de se voir ravir son père ; et tandis qu'il se sentoit le courage de tout affronter, il redoutoit tout pour lui...

Un dessein différent s'offrit alors à Bythis : ce fut de passer avec Erphaïr en Europe. Il se rappeloit que la France étoit sa première patrie, d'après ce que lui avoit dit Léonard. Il ressentit le desir secret de voir le pays qui avoit donné naissance à l'auteur de ses jours, et il ne fut pas sans espoir de l'y



retrouver. Cette idée étoit douce pour son ame, et son desir étoit naturel. D'un autre côté, il appréhendoit de retourner dans les lieux où tout lui rappellerait Alphir et Finari. Cette dernière crainte rendoit son desir plus ardent, et contribuoit à l'affermir en son ame.

Il le fit connoître à Erphaïr, et ne cacha point ce qui servoit à le déterminer à celui à qui il ne devoit jamais rien céler... Erphaïr l'écouta avec le plus tendre intérêt. Il s'applaudissoit de voir celui qu'il avoit adopté desirer de retrouver son père : ses derniers motifs le portèrent sur-tout à réfléchir sur son dessein...

Tout-à-coup, cet homme à qui l'amitié faisoit voir dans Bythis l'univers entier, lui immolant toutes les jouissances qu'il espéroit trouver



dans sa patrie , vers laquelle son esprit et son cœur étoient sans cesse tournés ; car l'amour des lieux qui les ont vu naître est cher aux hommes de tous les climats , dit à son ami :

« Bythis , tu vois ton bonheur sous les cieux de l'Europe ; Erphaïr va y voler avec toi , quoiqu'il n'aime point les Européens , qui ont dans tous les tems opprimé les siens. Puisse-tu y trouver les biens que tu ambitionnes ! Quels que soient mes sentimens , le repos et toutes les douceurs s'y offriront à moi si je t'y vois tranquille et satisfait . . . . Nous avons de l'or : ce métal que tu vois enfoui dans ce rocher , et que j'y ai dès long-tems déposé , nous servira de lien avec les Européens qui l'idolâtrant : il sera notre bouclier contre les



ennemis qui pourront menacer nos destins ; il nous donnera la considération dont nous jouirons ; par lui nous enchaînerons les despotes.... Bythis , je connois son pouvoir , parce que j'ai été témoin des prodiges qu'il opère. J'ai eu occasion de voir des Européens ; et je sais qu'à son abri nous serons tranquilles chez eux. Les autres peuples le chérissent aussi , et surtout les Turcs ; je m'en suis assuré. Si j'ai conservé ce trésor que le hasard mit dans mes mains , ce fut pour acheter ma liberté , et pour assurer à jamais mon indépendance....

« Tu paroiss étoonné , reprit-il , vertueux Bythis ! Arraché aux tiens dans l'âge où l'homme ne voit rien , ne sent rien , et ne combine rien ; élevé au sein d'un désert , par un être qui n'avoit qu'une foible



connoissance des mœurs de sa nation même ; qui n'avoit entendu parler que d'une manière imparfaite des peuples policés , de leurs vices , de leurs penchans et de ce qu'ils estiment sur la terre , tu n'as pu connoître l'usage de ce métal , ni apprécier ce qu'il peut faire pour l'homme ; et depuis ton arrivée à Maroc , jetté parmi les esclaves qui n'ont en général aucune propriété , ignorant leur langue , et entièrement livré à la douleur , tu n'as pas pu mieux t'instruire... Je te le répète , ce métal est devenu le Dieu de l'univers. Les hommes policés s'agenouillent devant lui : à son aspect tous les crimes sont tolérés , impunis. L'innocence lui est vendue ; il ferme la bouche à la vérité ; c'est l'aliment de l'injustice , et l'instrument par



lequel la haine porte ses coups les plus sûrs. La vertu, qui est le seul objet qui doive fixer les regards des hommes, et distinguer de leurs semblables ceux qui la nourrissent dans leurs cœurs; les talens, qui sont les plus heureux dons de la nature, et qui contribuent si efficacement à la gloire et au bonheur de la société, ne sont rien s'ils ne sont enveloppés de l'éclat de cette matière, moins précieuse sans doute que la plus petite production de la terre, puisqu'elle n'offre aucune utilité réelle à l'homme... Et n'a-t-il pas fait sentir son pouvoir dans les climats où je suis né, et qui sont devenus les tiens! Tu ignores, Bythis, que nos tyrans lui prodiguent le sang de leurs sujets; qu'ils violent pour lui la plus auguste et la plus sainte des



loix de la nature , celle qui établit l'indépendance de l'homme. Chaque jour ils arrachent , par la force , de leurs cabanes , mes malheureux compatriotes qu'ils livrent , séduits par l'or que leur présentent les Européens , au plus cruel esclavage... Que tu as été fortuné de ne point connoître jusqu'ici ces actions horribles qui font frémir la nature , qui désolent l'humanité ! Je n'aurois point dû t'en instruire ; peut-être je vais troubler le repos de ta vie en mettant sous tes yeux le tableau de l'humanité avilie : mais je le dois puisque tu veux te rendre au sein des nations où l'or seul commande , où il préside à tout , et où il a pris dans les cœurs la place de tous les bons sentimens. Une longue expérience , la fréquentation que j'ai eue avec



divers peuples dans les voyages que j'ai faits en Orient en suivant le despote que j'ai immolé , et mes réflexions , appuyées d'exemples continuels , m'ont prouvé ce que je te dis.

« Voilà , ajouta-t-il , ce qui m'a porté à conserver ce métal , et je vois d'après tes projets qu'il nous sera utile , car il sert quelquefois , comme je l'ai dit , l'innocence et la vertu. Il nous auroit arrachés à la tyrannie d'Abulan si une passion plus forte que l'avarice n'eût maîtrisé son ame... Tu découvres au milieu de cet or d'autres objets qui ont le plus grand prix aux yeux de la moitié des nations ; ce sont ces cristaux qu'ils nomment pierres précieuses. L'orgueil leur donne un prix encore plus grand que leur éclat , et qui vient de leur rareté : celui qui les possède se croit



un être distingué parmi ses pareils. »

« Que viens-je d'apprendre ! s'écria Bythis . . . O Erphaïr ! la société est dépravée au point de mettre les sentimens , les vertus et les bienfaits de la nature en balance contre cet or qui n'a pas plus de prix à mes yeux que les masses de rochers qui nous entourent , et ces cristaux que je ne regarde pas comme plus précieux que ceux que j'ai vus suspendus aux voûtes des cavernes des montagnes. Alphir m'avoit bien dit , lorsque le hasard mit sous nos yeux un morceau de cet or funeste , qu'il étoit précieux aux Européens et à nos tyrans : il m'avoit dit que ceux-ci envoyotent par la violence ses compatriotes dans d'autres climats ; que ses deux fils avoient été leurs victimes , et



que lui-même n'avoit soustrait Finari que par la fuite : mais il m'avoit laissé ignorer ce que tu viens de m'apprendre..... Combien tu révoltes mon cœur contre les principes de ces Européens que je chérissais , puisque j'ai reçu la vie parmi eux ! Combien tu me fais désirer de fuir les régions qu'ils habitent , et de vivre au sein du désert !.... Ah ! si l'idée de retrouver un père ne remplissoit mon ame d'espérance , si elle ne prenoit à chaque instant un empire nouveau sur moi , je renoncerois au projet que nous venons de former.... Que je me trouverai humilié , de voir que je ne devrai les caresses qu'on me fera , la considération dont on m'entourera qu'à l'or que je posséderai ! Je trainerai une vie dégradée lorsque ce seul moyen



me rendra respectable... Erphaïr, entends le serment que je dois te faire, que me dicte le sentiment de mépris pour les Européens que tu viens de faire naître en mon cœur : si nous ne retrouvons point le père que me donna la nature, qu'elle m'impose la loi de chercher, nous reviendrons à la hâte habiter le désert, où elle se montre dans sa pureté et dans sa simplicité. En nous rejettant dans son sein, nous y trouverons les vrais biens, et nous reprendrons notre dignité. »

Erphaïr, que le discours de Bythis avoit rempli d'enthousiasme, et qui à chaque instant découvroit plus de jugement et de grandeur d'ame en lui, l'embrassa avec transport. Il répéta à son tour le serment d'aller vivre au désert ; et



il annonça à son ami que lorsqu'ils seroient entièrement guéris de leurs blessures , ils prendroient la route de Salé , où il dit qu'ils devoient s'embarquer , et où ils arriveroient par des chemins sûrs qu'il connoissoit.

Pendant que les deux amis demeurèrent en ce lieu , ils passèrent toutes les nuits dans la caverne , et le jour ils restoient assis sur le plateau du rocher qui étoit à son entrée. Les alimens dont ils firent usage furent des dattes , qu'ils cueillirent dans la vallée la plus proche où se trouvoient des palmiers. L'eau qui , semblable au cristal , tomboit goutte à goutte du rocher qui contenoit leur asyle , en descendant du pic du mont où s'attachent sans cesse les vapeurs , et que recueilloient de petites cavités formées



par elle dans plusieurs endroits des roches , après s'être dépouillée en traversant celles qui les couronne , leur servoit de boisson. Des feuilles ramassées dans la vallée furent le lit sur lequel ils trouvèrent le sommeil , qui leur fit oublier leurs maux , et ferma leurs yeux sur le tableau de l'effrayant avenir.

Cette situation eût été agréable pour ces hommes de la nature , qui n'avoient presque aucun besoin , qui étoient habitués à braver l'intempérie des climats , et qui trouvoient en eux le véritable aliment de la vie. Mais leur sort étoit incertain ; ils n'étoient pas encore hors de l'abîme où le malheur les avoit précipités : ils pouvoient être surpris à chaque instant , et livrés aux tourmens par le fils d'Abulan. Erphaïr étoit enclin à croire à ses



sermens : cependant il n'étoit pas sans crainte de les voir violer par lui , sachant à quoi la politique force souvent l'être le plus vertueux. Il savoit qu'elle lui fait enchaîner en son ame tous les sentimens ; et que tel qui est né pour respecter l'humanité devient à sa voix féroce et barbare.

Erphaïr n'ignoroit pas , non plus , que l'homme se transforme en changeant d'état : que lorsqu'il s'approche de la prospérité l'aveuglement s'empare de lui ; qu'il oublie , non-seulement les volontés propices qu'il forma , les desseins avantageux que lui suggéra son ame généreuse , mais ses engagements les plus saints , et ceux même qu'il contracta de son propre gré. Erphaïr , qui portoit un esprit observateur et possédoit une raison saine , avoit fait ces rap-



prochemens dans diverses circonstances où il avoit vu la politique et l'orgueil exercer despotiquement leur empire sur les cœurs. Il avoit la certitude de cette maxime, qui n'a été malheureusement que trop prouvée, et dont tous les pays offrent chaque jour des exemples.

Les espérances qu'il avoit formées d'abord sur la conduite du fils d'Abulan parurent pourtant fondées : rien n'indiqua aux deux amis, pendant un mois qu'ils séjournèrent dans la caverne, qu'ils eussent été recherchés. Enfin ils se décidèrent à quitter leur asyle, et à s'avancer vers la mer, qu'ils devoient côtoyer, d'après l'avis d'Erphaïr, pour remonter vers Salé. Une route plus courte s'offroit à eux en suivant la chaîne de l'Atlas, qui court au nord dans cette po-



sition , jusqu'à la hauteur de la rivière de Rabath , qui prend sa source dans les monts , et qu'ils pouvoient border après avoir dépassé la latitude de la capitale de ces contrées : mais Erphaïr espéra trouver des bateaux sur la côte , avant même d'arriver à Salé. Il crut pouvoir faire son acquisition sans paroître dans le port , et il se détermina pour la route la plus longue.

Après s'être chargés de leurs armes , de l'or qu'ils possédoient , qui consistoit en mille sultanins , et en trente livres pesant de cette matière en lingots ; ce qui faisoit pour eux une somme considérable , jointe au prix des diamans qui se trouvoient dans leurs mains , ils prirent la direction de la mer. Ils remontèrent ensuite en la côtoyant ,



et s'avancèrent vers le lieu où ils vouloient atteindre sans faire la rencontre d'aucun bateau. Ils arrivèrent près de Salé, où Erphaïr ne vouloit entrer qu'avec ménagement , pour se soustraire aux dangers dans le cas où ils auroient été signalés dans cette ville.

Les mesures qu'il vouloit prendre devinrent inutiles , le hasard leur ayant offert un pêcheur sur la côte avant d'y entrer. Erphaïr lui acheta sa barque ; et celui-ci l'approvisionna le jour même , après avoir conduit les deux voyageurs dans sa cabane , située au milieu d'une peuplade de pêcheurs à un quart de mille de la mer.

Erphaïr avoit donné cent sultans d'or au pêcheur. C'étoit une somme énorme pour ce dernier , et il dût se prêter aux vues des



deux hôtes que le sort avoit conduits vers lui. Ils eurent lieu d'apprécier en ce moment l'effet de l'or. Ils avoient trouvé d'abord le pêcheur indifférent , récalcitrant même , et ils se virent comblés d'égards et de caresses , comme l'auroient été des monarques s'ils eussent paru chez cet homme , dès que le précieux métal eut roulé en masse devant lui. Cette métamorphose n'échappa pas à l'œil observateur d'Erphaïr , non plus qu'à celui de Bythis , qui commençoit à envisager tout ce qui avoit rapport aux mœurs des hommes.

Quoiqu'Erphaïr connut le prix de l'or , il le méprisoit , comme on l'a vu : il ne pouvoit se résoudre à le compter , ni à marchander la volonté d'un individu ; et il avoit donné d'emblée ses cent sequins ,



sur-tout lorsqu'il avoit envisagé qu'il s'agissoit de satisfaire Bythis. Il pensoit qu'avec ce qui leur restoit, ils pourroient visiter la France, y chercher le père de son ami, et rejoindre sa patrie, où il savoit qu'ils n'auroient plus besoin d'or, la nature y ayant mis tout ce qu'ils pouvoient ambitionner, qu'elle dispensoit gratuitement aux siens.

Erphaïr, qui connoissoit la manœuvre des navires ainsi que la mer, ayant été diverses fois par cette voie à Constantinople et à Smyrne avec Abulan, se chargea de la direction du bateau, qui ne portoit que deux voiles latines comme le font ordinairement les barques de pêcheurs méridionaux; et après avoir pris des renseignemens de leur hôte sur la direction du port de l'Europe le plus voisin,



que le pêcheur lui dit être Cadix , n'ayant pu décider celui-ci à les y conduire , il s'exposa à faire avec Bythis cette traversée , qui , quoique courte , n'étoit pas sans danger , et avec une intrépidité et une audace dignes d'un homme aussi ferme.

Connoissant un peu l'effet de la boussole , qu'il avoit examinée sur les vaisseaux où il s'étoit trouvé , il auroit pu s'en servir pour se diriger si le pêcheur lui en eût donné une : mais il n'en avoit point. On sait combien les Barbaresques sont ignorans et négligens à cet égard. Il résolut de se régler sur le cours des étoiles. Le bateau fut mis à flot ; les deux amis y montèrent , et s'éloignèrent de l'Afrique.

La mer étant calme , ils navi-



guèrent sans tenir de route certaine pendant la première journée. Ils avancèrent au large, favorisés par les brises de terre, et lorsque la nuit survint ils avoient perdu de vue les parages de la Barbarie.

Bythis, plein de l'espoir séduisant de retrouver son père, sentoit appaiser la douleur que lui faisoit éprouver son éloignement des climats où il avoit vu couler pour lui des jours si purs et si fortunés, et où il avoit connu et perdu Finari. Ces pays, quoiqu'ils devinsent effrayans pour lui, parce qu'il venoit d'y voir consommer son infortune, lui étoient encore chers : ils contenoient les dépouilles de ceux qui lui avoient rendu la vie précieuse. Tel est le cœur humain : il abhore et idolâtre à-la-fois les mêmes objets ; parce qu'à



ces mêmes objets sont attachés les mobiles de ses douleurs et de ses jouissances.

Il s'avançoit vers l'Europe , en proie à l'enthousiasme que porte le sentiment filial dans les cœurs... Qu'il est puissant sur une ame faite comme celle de Bythis ! Que de pureté offrent ses émanations ! Que le délire qui accompagne ses transports est doux !... A ce sentiment se joignoit celui de sa patrie , qui mêloit un nouveau charme à ses sensations. Bythis n'étoit plus infortuné en ce moment. Erphaïr qui lisoit dans son ame en partageoit l'ivresse , et pressentoit avec joie qu'il ramèneroit son ami vers le bonheur.

Le lendemain , leur navigation fut heureuse ; et le sort plus que les soins d'Erphaïr sembloit les diriger



vers les côtes d'Espagne. Déjà leurs regards les découvroient. Leur joie, sur-tout celle de Bythis , s'accrut , et il la manifesta par d'autres transports. Mais ils ne prévoyoyent point que le sort leur réservoir un choc terrible. Dans l'instant où il paroissoit leur devenir propice , il préparoit un nouveau coup pour les frapper : il alloit mettre la mort sous leurs yeux , et leur montrer sous le plus effrayant aspect l' inanité de l'espérance humaine , et combien il se plaît à se jouer de nos destins.

A peine avoient-ils ressenti ces agréables impressions en découvrant la pointe d'Europe , qu'une tempête survint. La force de l'ouragan fut telle que les vagues les plus hautes furent aussitôt formées. Elles commencèrent à battre vio-



lemment leur bateau : elles l'entraînèrent avec rapidité ; et dès ce moment il suivit cent routes diverses. Chaque vague lui faisoit prendre une direction nouvelle , le tourbillon formé par tous les vents de l'horison donnant aux ondes des cours différens. Enfin à chaque instant il sembloit devoir être submergé.

Qu'on juge de la situation des deux amis craignant l'un pour l'autre ! Elle fut cruelle : mais leur fermeté naturelle triompha encore avec éclat. « Bythis , dit Erphaïr , notre perte paroît assurée ; cédon's au sort : du moins nous mourrons ensemble ; nous n'aurons point le malheur de survivre l'un à l'autre. » Bythis, montrant le courage le plus tranquille , répondit à son ami : « Ne crains point de me voir in-



digne de toi en me livrant à la foiblesse : tu m'apprends à être grand , sachons mourir. »

Après être restés quelque tems dans cette situation , en se tenant embrassés , Erphaïr dit à Bythis : « Ne désespérons point , il me semble que nous sommes reportés vers la côte d'Afrique : j'ai un pressentiment que nous serons vainqueurs du sort..... Si nous périssons , ajouta-t-il , nous nous soustrairons peut-être à de longues douleurs : nous aurons obéi à la loi de la nature , après avoir rempli nos devoirs ici bas. . . Sens-tu , cher Bythis , la consolation qu'éprouve l'homme dans l'instant où il est sous la faux de la mort lorsqu'il n'a point dégradé sa vie ? Crois-tu que nous montrerions cette fermeté si nous l'avions souillée par



des crimes , et si nous étions descendus de notre rang ? »

« Non , s'écria Bythis , nous serions sans courage. Je sens , par mon exemple , que la fermeté à l'instant de la mort est un effet de la vertu ; qu'elle est le signe le plus certain de la pureté des sentimens de l'homme , et le témoignage de sa bonne conduite dans la vie . . . Je cède comme toi à la nécessité , et je partage ton espérance : je sens que je ne dois pas perdre encore Erphaïr . . . Te le dirai-je ? au milieu des horreurs qui nous environnent , mon ame semble entrevoir une carrière nouvelle ; et du sein de la nuit du néant qui paroît déjà nous envelopper , je crois voir sortir des jours purs et sans nuages . . . Cela peut être une illusion ; mais je me plais à la nourrir ,



tout en me résignant à voir ma destinée anéantie. »

La tempête dura la journée entière; mais elle devint moins forte, et le bateau eut moins à souffrir de la vague, qui s'abaissa insensiblement dès que l'ouragan eut perdu de sa force. Le calme parfait se rétablit; et, au lever du soleil, la surface de la mer n'offrit, au lieu de ces vagues menaçantes, que les sillons formés par le zéphir, dont l'aspect fait le charme et l'espoir du navigateur.

Les deux amis virent alors leur espoir s'effectuer en partie. Ils ne purent concevoir comment leur bateau avoit pu résister à un choc aussi violent et aussi long : ils crurent un instant qu'ils avoient été protégés par le ciel même. Ils se témoignèrent leur joie de se voir



sauvés. Bientôt elle redoubla lorsqu'ils découvrirent la côte d'Afrique vers laquelle ils avoient été rejettés, comme l'avoit auguré Erphair; et celui-ci reconnut qu'ils se trouvoient dans les parages de Fez, au-dessus de Maroc.

Ils ne tardèrent pas à aborder, étant portés par le courant vers le rivage. Ils prirent terre, et abandonnèrent leur bateau qui avoit trop souffert pour qu'ils pussent s'exposer une seconde fois avec lui. Ils se reposèrent une journée en ce lieu : ils la passèrent dans l'ivresse de l'amitié, qu'enfantoit en eux l'idée du danger qu'ils avoient couru, et celle de leur conservation mutuelle. Enfin ils réfléchirent sur ce qu'ils avoient à faire désormais.

Ils envisagèrent la situation où



ils venoient de se trouver , et virent qu'ils avoient porté la témérité à l'excès en s'exposant à traverser l'Océan sur une aussi frêle barque. Ils considérèrent ensuite le but de leur voyage avec un esprit calme. Ils observèrent le peu de moyens qu'ils avoient pour réussir dans leur entreprise , et découvrirent des obstacles presque insurmontables qui d'abord n'avoient point frappé leur esprit. Ces obstacles étoient l'ignorance de la langue des Français , au sein de qui leur intention étoit de se rendre , et la nullité des indices sur le père de Bythis et sur sa famille. Erphaïr jugea qu'ils avoient exposé leur vie pour courir après une chimère : la découverte de Fontanges l'étoit alors à ses yeux ; et son opinion étoit certainement fon-



dée. Bythis pensa comme lui, et il se rendit au vœu d'Erphaïr, qui lui montra comme plus sage de retourner dans la Nigritie, en côtoyant l'Afrique jusqu'au Cap Verd, avec un nouveau bateau, qu'il lui proposa d'acheter à Salé, qu'il annonça être sur leur route; sur-tout lorsque son ami lui eut fait entrevoir qu'ils n'étoient pas sans espérance de découvrir Fontanges par les vaisseaux européens qui viennent faire la traite sur la rivière du Sénégal. Erphaïr lui promit de s'établir avec lui sur le point du fleuve le moins éloigné des établissemens qu'y ont fait les Français, et de tout employer pour lui rendre le bonheur avec l'auteur de ses jours. Il apprit à Bythis, que là se rendoient nombre d'Anglais et de Français venant de l'Amé-



rique , où il lui avoit dit qu'il avoit laissé son père. Il lui fit encore la promesse de s'embarquer avec lui sur le premier vaisseau pour aller à sa recherche , dès qu'ils auroient le plus léger indice sur son existence.

Erphaïr se repentit de n'avoir pas pris d'abord ce parti que tout rendoit moins dangereux pour eux , et qui lui paroissoit le plus propre à procurer des éclaircissements prompts sur ce qu'ils desiroient savoir. Leur projet de chercher en France Fontanges , qu'on a dit être resté après Bythis à la Guadeloupe , qu'il savoit être en Amérique , en ayant entendu parler à Abulan , qui étoit plus instruit que le plus grand nombre des Arabes , lui parut encore plus clairement une entreprise sans but.



Après avoir formé ce nouveau dessein , après que Bythis eut dit à son ami qu'il trouvoit ses réflexions justes et favorables pour lui ; et après qu'ils se furent chargés de leur trésor , qu'ils regardèrent , principalement Erphaïr , comme devant assurer le succès de leur tentative sur Fontanges , ils prirent la route de Salé , en longeant le rivage , et ils arrivèrent près de cette ville avant la fin du quatrième jour.

Là les attendoit une surprise inconcevable ; là leur sort alloit prendre un aspect nouveau ; et le bonheur devoit reparoître aux yeux de Bythis.

Ils s'étoient arrêtés à peu de distance de la ville , dans un petit bois de Palmiers , sur la rive droite de la rivière de Rabath , pour



s'y consulter au sujet des mesures qu'ils avoient à prendre pour leur sûreté en entrant dans Salé , et ils se livroient à ce soin , lorsque tout - à - coup ils furent saisis du plus grand effroi en voyant s'approcher d'eux Abulan , avec lequel ils avoient combattu lors de leur fuite , suivi d'une douzaine d'esclaves qui formoient une petite caravane ; et lorsqu'ils s'apperçurent qu'ayant été découverts par lui , ils ne pouvoient se soustraire en se cachant , ni éviter par la fuite de tomber dans ses mains , ceux de son escorte étant à cheval et armés.

Erphaïr se tournant vers Bythis , lui dit : « Le sort nous offre un nouveau choc : sachons lui résister encore , et combattons pour notre indépendance si Abulan a pu oublier ses sermens. » — Bythis lui ré-



pondit qu'il seroit toujours digne de lui. Ils s'embrassèrent, et, prenant leurs armes, ils attendirent la caravane qui n'étoit qu'à quelques pas d'eux, et à la tête de laquelle se montroit Abulan.

Celui-ci ordonna aux siens de s'arrêter. S'avancant seul vers Erphaïr et Bythis, il leur fit des signes d'amitié, et témoigna avoir envie de leur parler.

Les deux amis n'hésitèrent pas à s'approcher... Que leur étonnement fut extrême, lorsqu'après leur avoir dit qu'il n'avoit pas oublié qu'il leur devoit la vie, Abulan annonça à Bythis que son épouse vivoit encore ; qu'il lui avoit promis la liberté, et qu'il avoit eu l'intention de la faire conduire en Nigritie dès son retour à Maroc.

« Qu'entends - je ! s'écria notre



héros , livré au délire de la joie , après qu'Erphaïr lui eut rendu le discours d'Abulan , Finari respire!... et c'est toi qui me l'annonces , dit-il à ce dernier ?... Ne m'abuses-tu point ? Ne voudrois-tu pas détruire à jamais le bonheur de Bythis en lui montrant cette douce espérance et la lui ravissant aussitôt?... Mais je t'outrage : je te vois attendri ; et ton front porte l'empreinte de la vérité... Que ne te devrai-je pas ! tu m'as donné en ce moment plus que la vie ! »

Se retournant alors vers Erphaïr : « O mon respectable et généreux père ! reprit-il , tu partages mon bonheur : je le vois , la joie inonde ton ame... Unis-toi à Bythis ; tombons aux pieds d'Abulan : nous ne nous avilions point , puisqu'il honore l'humanité et fait triompher



la bienfaisance... Abulan , rends-moi aussi-tôt mon épouse , et établis-toi un culte dans nos cœurs... Volons vers elle : que je la presse dans mes bras !... Finari , je vais donc te revoir ! je vais trouver dans ton ame le fruit précieux de la tendresse !... Ciel ! je te bénis , tu as tout fait pour Bythis ; la mesure de tes bienfaits est comblée ! »

Abulan , à qui les mouvemens de Bythis servoient d'interprête pour ses discours , étoit ainsi qu'Erphaïr rempli de surprise et d'admiration en contemplant à quel point l'amour avoit porté son délire. Ils se regardoient tour-à-tour , et contemploient avec des yeux attendris cet intéressant jeune homme. Enfin Erphaïr s'adressant à Abulan , lui dit :  
« Abulan , je te connois assez



magnanime pour croire que tu n'as point abusé cet infortuné : tout me prouve que le jeune Abulan est toujours le même que je l'ai connu. Il est sensible aux maux des êtres vertueux : il ne trompera point Bythis envers lequel il ne doit avoir aucun ressentiment , qui n'a armé sa haine par aucun moyen , et à qui même il doit la vie... Quant à moi , le sort que je fis éprouver à ton père me rendit coupable à tes yeux : mais si tu es juste , Abulan , si tu chéris réellement la vertu , tu ne verras point Erphaïr sous un aspect défavorable... Enfin si tu oublies tes promesses , s'il te faut une victime , épargne l'innocent , et prends celui qui a pu armer ton courroux. J'aurois cherché à te combattre de nouveau , et à périr sous ton sabre ou les dards



des tiens , si je n'eusse eu la certitude de l'existence de Finari. J'aurois engagé Bythis à s'immoler avec moi puisque nous ne laissions rien sur la terre : mais à présent qu'il a retrouvé celle qui doit lui rendre chère l'existence , et qui doit l'emporter sur moi dans son cœur , je me rends à toi pourvu que tu consentes à épargner mon ami , et à lui rendre l'objet de sa tendresse. Je supporterai l'esclavage et les tourmens d'un front serein lorsque je saurai que Bythis est heureux. »

Abulan , qui avoit conservé une ame généreuse en changeant d'état , et qui étoit enclin à s'exalter en faveur de la vertu , fut surpris en entendant l'expression des nobles sentimens qui animoient Erphaïr , et il lui répondit :



« Abulan a remporté sur lui un des triomphes les plus grands qui soient réservés à l'homme ; il t'a pardonné d'avoir arraché la vie à l'auteur de ses jours. La société m'imposoit la loi de te punir ; la nature étoit outragée : mais la nature elle-même a arrêté mon bras par la main de l'humanité et de la justice. Mon père viola leurs lois ; il opprima ceux qui te sont chers ; je commettrois moi-même un crime en attendant à ton sort. J'oublie ton action , et je me plais à contribuer au bonheur de Bythis. Je vais lui rendre son épouse ; il partagera mes bienfaits.... Que je me serois cru heureux , Erphaïr , si j'avois pu m'attacher des êtres aussi fermes et aussi respectables que vous ! Mais en immolant mon père , tu as rompu à jamais les



liens que l'estime , la vertu et l'amitié auroient pu former dans nos cœurs . . Vous le voyez , Abulan vous témoigne des sentimens faits pour vous flatter ; il vous sacrifie tout ressentiment.

« Voici ce que je veux faire pour vous , et ce que j'attends à mon tour de votre condescendance. Prenez aussitôt la route de Maroc avec le chef de mes esclaves. Il remettra Finari dans vos mains , ainsi qu'une somme que je vous destine. Mais j'exige que vous n'entriez point dans la cité , et que vous sortiez sans délai du royaume. Erphaïr , nos lois t'en ont proscrit ; ne brave pas leur atteinte : ne va pas étaler le trophée de la clémence d'Abulan ; laisse ignorer que tu existes. Si mon cœur peut te pardonner en secret , t'estimer même ,



je dois te reconnoître coupable aux yeux de tous. La raison , la justice et mon cœur m'ont imposé le premier devoir ; le second n'est pas moins impérieux ; j'y suis asservi par la société... Remplissez mon vœu , poursuivit-il ; ménagez mon honneur ; soyez heureux ; et rappelez-vous quelquefois de la bienfaisance d'Abulan. »

Il prononça ces mots du ton le plus attendri. Erphaïr se jeta à ses pieds, qu'il embrassa avec transport ; et Bythis qui, malgré son délire , avoit été attentif aux mouvemens d'Abulan , et à qui Erphaïr annonça son vœu , imita son ami. Alors ils lui offrirent dans leurs larmes le tribut dû au protecteur de l'humanité.

Abulan ayant communiqué ses ordres au chef de ses esclaves de-



vant les deux amis , et leur ayant fait donner des chevaux de sa suite , leur dit : « Vous pouvez partir ; je me confie à votre prudence , et compte sur votre exactitude à satisfaire mes desirs. »

Il s'éloigna en conservant un ton de dignité que lui imposoit sa situation , et qu'il ne prenoit qu'avec effort envers ces deux hommes qu'il mettoit dans son esprit au niveau des êtres les plus distingués. Les deux amis bénirent le ciel à haute voix , et , devant sa troupe qui l'avoit rejoint , lui payèrent le tribut de louange qui est le plus doux prix de l'homme vertueux.

Alors ils se reportèrent vers eux-mêmes , car la bienfaisance d'Abulan avoit suspendu les sentimens de joie et de tendresse dans Bythis , au moment où il retrouvoit celle



qui lui avoit fait connoître toute la force et l'exaltation de l'amour, il ne s'étoit occupé que de la magnanimité de celui qui lui rendoit cet objet chéri. . . Voici encore, ô bienfaisance ! un des prodiges par lesquels tu domptes non-seulement l'amour, mais la nature elle-même ! . . .

Ils s'empressèrent de se mettre en route pour Maroc avec leur conducteur. Bythis ne cessa de montrer l'enthousiasme du bonheur pendant qu'ils franchissoient l'espace rapidement, mais pas assez au gré de son cœur ; il auroit voulu que la vitesse des chevaux égalât celle de la foudre.

Ils arrivèrent bientôt aux portes de la cité. L'agent d'Abulan, d'après les ordres de son maître, leur ayant indiqué un lieu où il iroit les joindre et leur remettre Finari,



entra dans Maroc. Bythis se livra à toute la fougue de l'impatience ; et ce ne fut qu'avec le plus grand effort qu'il se décida à exécuter la promesse faite à Abulan : il vouloit suivre le conducteur. Erphaïr eut besoin de toute son influence sur lui , et de toute la force de ses raisons pour l'empêcher de la violer.

Deux heures , qui parurent deux siècles à Bythis , étoient à peine écoulées , que le chef des esclaves parut dans l'éloignement avec trois chameaux ; et les deux amis découvrirent sur l'un d'eux la respectable Finari.

Entreprendrai - je d'esquisser ce qui se passa entre les trois personnages , lorsqu'Erphaïr , suivant Bythis qui s'étoit élancé comme un trait rapide vers Finari dès qu'il



l'avoit apperçue , arriva auprès d'elle avec son ami , et le bouleversement qui se fit dans l'ame des deux époux ? L'effet fut si prompt et si étonnant que leurs facultés devinrent en quelque sorte inutiles , lorsque Finari , étant sautée en bas de son chameau après avoir poussé un cri de joie , se trouva dans les bras de celui qu'elle idolâtroit. Leurs ames étoient si analogues qu'ils éprouvèrent d'abord les mêmes sensations , et les mêmes mouvemens qu'ils firent annoncèrent que leur tendresse avoit une égale force. Ils levèrent spontanément les yeux au ciel comme pour le bénir : ils voulurent parler , mais la joie étouffa la parole dans leur bouche. Ils se regardoient avec un étonnement qui tenoit de la stupidité. Leurs membres restoient immobiles , et



leurs forces étoient enchaînées comme par un pouvoir suprême. il sembloit qu'ils devoient succomber sous le poids du plaisir qui remplissoit leurs cœurs.

Erphaïr et le conducteur, les yeux mouillés de larmes, contem-  
ploient ce tableau le plus intéres-  
sant qui puisse être offert à l'hu-  
manité, et qui eût ému l'être le  
plus insensible. Ce premier redouta  
que cette situation ne devint fu-  
neste aux deux époux, sachant que  
la joie a souvent préparé le triom-  
phe de la mort. Il s'avança vers ses  
amis, ou plutôt ses enfans, et il  
leur dit pour les tirer de leur anéan-  
tissement : « Erphaïr ne pourroit-il  
se mêler à vos embrassemens ; By-  
this, ne peut-il partager ton bon-  
heur ? Ne dois-tu pas le lui laisser  
goûter un instant dans les bras de  
Finari ? »



La voix de ce tendre et généreux ami tira l'ame des deux époux de son engourdissement , et parut les réveiller pour la tendresse et pour les plus vifs transports. Leurs yeux s'ouvrirent tout-à-coup aux larmes. Leurs bras reprenant leurs mouvemens , ils se pressèrent mutuellement contre leur sein , et ils réunirent Erphaïr à ce sublime embrassement. Les deux époux proclamoient leur félicité dans leurs exclamations ; et Erphaïr fut mille fois béni. Enfin rien ne peut égaler la véhémence, la tendresse et la sensibilité qu'ils montrèrent en ce moment.

L'agent d'Abulan leur remit les trois chameaux sur lesquels étoient les présens de son maître , qui consistoient en vêtemens et en une somme d'argent assez considérable.



Il les pria au nom d'eux-mêmes et d'Abulan de quitter de suite le territoire de Maroc, et se retira après leur avoir demandé la permission de les embrasser : ce qu'il venoit de voir avoir produit en lui l'estime la plus grande pour eux. Les deux amis et Finari, sensibles à l'intérêt qu'il prenoit à leur sort, y consentirent avec joie ; et ils le quittèrent après lui avoir fait à leur tour un présent considérable qu'Erphaïr tira de leur propre trésor.

Bythis étoit impatient de savoir comment son épouse avoit échappé à la mort après avoir été poignardée. Erphaïr le desiroit aussi, ne pouvant s'imaginer comment elle avoit pu résister au coup dont il l'avoit vu frapper : mais celui-ci, sentant la nécessité d'exécuter leur promesse envers leur bienfaiteur,



engagea Finari à retarder son récit jusqu'à ce qu'ils fussent éloignés de Maroc. Ses raisons déterminèrent Bythis : ils se mirent aussitôt en route , et prirent la direction du Biledulgérid , en se rapprochant de la mer , après avoir formé la résolution d'entrer en Nigritie par la route qu'avoit déjà tenu les deux époux.

Lorsqu'ils eurent joint la première chaîne de l'Atlas , ils s'arrêtèrent. Pendant leur course , ils ne s'étoient presque point entretenus. Ils se manifestoient leur joie par leurs regards : leur silence parloit plus que toutes les expressions dont ils auroient pu se servir. Le silence est l'un des organes du bonheur : leurs ames accablées de son poids se plaisoient à se concentrer en elles-mêmes ; et elles flottoient



dans un océan de délices. Rien n'égalait la situation de ces êtres dans ces instans qui sont marqués par la nature pour le triomphe des sentimens qui assurent le sien. Aucun nuage n'obscurcissoit le jour pur qui brilloit à leurs regards : leurs cœurs n'avoient point connu les remords qui empoisonnent toutes les voluptés que l'homme trouve ici bas.

Dès qu'ils eurent suspendu leur course , ils s'occupèrent du passé. Bythis , après avoir cherché dans les embrassemens qu'il donnoit à son épouse , à s'assurer si la félicité dont il jouissoit n'étoit pas un effet de l'illusion , car elle étoit si grande à ses yeux qu'il la regardoit comme chimérique , la pressa de leur faire le récit de ce qui avoit succédé à la terrible catastrophe



du harem , et ce qui avoit précédé ce funeste événement.

Finari , qui partageoit l'exaltation de Bythis , recueillit ses pensées. Elle changea tout-à-coup de visage ; l'idée du récit qu'elle alloit faire devoit bannir un moment la joie de son front : enfin elle s'exprima en ces mots.

#### R É C I T D E F I N A R I .

« Je ne vous peindrai point quelle fut ma situation , lorsque le barbare qui avoit violé toutes les loix de la nature en nous faisant ses esclaves , me sépara de mon époux. Pourrois-je rendre les transports du délire et ceux du désespoir qui s'emparèrent de mon ame ? Bythis , tu as dû juger par les tiens de ceux de Finari : et toi , homme respec-



table , toi , qui es devenu notre père , tu en apprécieras la force , si tu as connu l'amour , et si tu as porté comme nous ce sentiment à l'excès . . .

« Je fus enfermée dans le lieu horrible qu'ils appellent harem , où je restai plusieurs jours dans un état inexprimable. Ma mémoire me retrace foiblement ce que je fis. Je sais seulement que ce fut avec la plus grande peine qu'on m'empêcha d'anéantir mon existence ; et l'on fut obligé de me couvrir de liens pour prévenir les effets de mon désespoir. Je fus exactement surveillée , et l'on rendit inutiles toutes les tentatives que je fis.

« Dès que la cruelle négresse qui veilloit sur moi m'eut appris ce que c'étoit que l'esclavage , je n'en prononçai le nom qu'avec horreur ;



et ce sentiment me gouverna entièrement lorsque je pensai que Bythis y étoit réduit lui-même , et qu'il étoit séparé de moi.

« Je l'appelois sans cesse , sans considérer s'il se trouvoit quelqu'un à mes côtés , et si j'étois écoutée. Je lui adressois mes prières , mes adieux. Dans mon délire , semblable à la panthère furieuse qui cherche à assouvir sa rage sur tout ce qui l'approche , et dans son propre sein , j'étois prête à me jeter sur ceux qui m'entouroient : je les aurois immolés si je n'eusse été retenue par mes liens , et je cherchois à me déchirer moi-même : je me livrai enfin à une fureur dont ce que je vous dis ne peut vous offrir qu'une foible image. Je repoussai les alimens qu'on me présenta , et je résolus , voyant que je ne pou-



vois me donner la mort par la force , de me laisser épuiser par le besoin.

« Cependant ce choc impétueux et terrible devoit cesser. Une foiblesse extrême , à laquelle devoit succéder un anéantissement semblable à la mort , s'empara de mes sens dès le second jour de mon esclavage. Je perdis tout sentiment ; et j'appris de la vieille négresse que j'étois restée une demi-journée comme si j'étois devenue la proie du trépas.

« Lorsque je revins à moi , mon esprit fut plus calme , et la raison parla à mon ame. J'entrevis encore l'horrible situation où j'étois plongée : je me livrai à une douleur excessive ; mais je trouvai au fond de mon cœur l'espérance qui me crioit que je reverrois Bythis , et que je devois me conserver pour



lui. Dès ce moment je résolus de prolonger mes jours , et je reçus les secours que me donnoit la négresse, avec un zèle que j'attribuai d'abord à l'intérêt qu'elle prenoit à moi , comme sa compatriote et comme infortunée. Je m'apperçus bientôt que ses soins et son apparente pitié avoient un autre but : ce fut lorsqu'elle me parla de notre tyran sur un ton qui annonçoit qu'elle lui étoit entièrement dévouée ; et lorsqu'elle me dit de m'estimer heureuse d'être tombée au pouvoir d'Abulan , puisqu'il vouloit me faire partager ses plaisirs. Elle me parla de l'amour de ce monstre pour moi comme de la faveur la plus grande. Je ne lui répondis qu'en la repoussant avec mépris et courroux. C'est alors , Bythis , que tu me devins plus cher ,



je vis que j'allois te faire un sacrifice digne de toi. Je m'applaudis de l'amour du tyran, voyant qu'il serviroit à me venger de lui : je voulus te faire triompher même en succombant ; car je n'ignorois point qu'une mort cruelle seroit l'effet de ma résistance, la négresse me l'ayant annoncé, et la conduite du féroce Abulan à notre égard m'ayant prouvé que rien n'arrêteroit sa barbarie.

« Ce fut alors que je vis pour la première fois Erphaïr avec mon bourreau, et je crus démêler dans ses yeux qu'il étoit touché de mon sort. Il a dû te rendre ce qui se passa dans cette entrevue, et comment je repoussai les vœux du despote. Je ressentis une vive joie en l'humiliant ; et je bravai les dangers que son courroux, qu'il maî-



trisoit avec peine , me faisoit entrevoir. La mort m'étoit devenue chère ; aucun des moyens qu'il pouvoit employer n'étoit propre à m'arrêter.

« Vous savez ce qui se passa dans la seconde entrevue avec le tyran. Apprenez ce qui est arrivé depuis qu'Erphaïr me laissa baignée dans mon sang auprès de mon bourreau immolé. J'ai été instruite de ce que je devins après avoir été poignardée , et de ce qui se passa dans l'habitation du barbare , par la bouche de l'esclave chargée de me secourir par le jeune Abulan , qui , différent de son odieux père , a senti battre son cœur pour l'humanité. C'étoit une esclave française qui avoit longtems habité avec sa famille au Sénégal , et qui parloit notre langage.



« J'étois restée comme sans vie dans l'appartement , lorsque la négresse qui m'y avoit conduite et que le cruel avoit fait retirer , y entra assez longtems après , et vit nos deux corps sanglans par terre. Elle donna aussitôt l'alarme. Notre bienfaiteur accourut avec ses esclaves. Après s'être assuré que son père étoit mort , et m'avoir contemplée d'un œil affligé et plein de compassion , il ordonna d'examiner si je l'étois. On lui répondit que mon cœur battoit encore. Il me fit aussitôt enlever et me confia , à l'esclave européenne qui m'a sauvée , après avoir repoussé avec horreur la négresse qu'il accusoit sans doute d'avoir contribué à ce double meurtre. Il enjoignit à la première de me donner tous ses soins , et il fit chercher un homme



qui , disent-ils , connoît l'art de rendre la santé. Il employa beaucoup de moyens qu'on m'affirma être propres à me soulager , et l'on assure que je lui dois la vie. Mais je crois que c'est plutôt à la nature , et aux soins de l'esclave qui me traita dès ce moment comme une sœur chérie , et que je regrette beaucoup de laisser à Maroc , lui ayant voué une reconnoissance éternelle , et emportant pour elle l'amitié dans mon cœur. Ce qui me console sur son sort , c'est que je sais qu'elle est soumise à un maître généreux.

« Je revenois à la vie ; mais je ne l'abhorrois pas moins , puisque j'étois séparée de Bythis , et parce que je ne croyois point le revoir malgré l'espérance que mon cœur conservoit. Quoique l'esclave



me fit tout attendre de la bonté d'Abulan, je ne faisais point ce que j'aurois pu pour hâter mon rétablissement ; au contraire, je me laissois abattre. La douleur me minoit, et je sentoís que je n'aurois été sauvée que pour succomber de nouveau.

« Le ciel me réservoir pour le bonheur ; et le ciel ne fait rien en vain. Notre bienfaiteur vint me voir. Il m'amena le calme et la joie, en me faisant annoncer par l'esclave que je serois rendue à la liberté dès l'instant que ma santé seroit affermie. Il me promit de me donner les moyens de rejoindre Bythis et Ephair, à qui il pardonnoit, disoit-il, le meurtre de son père, leur devant la vie à son tour.

« Alors il me fit raconter votre fuite, votre combat avec lui et ses



esclaves ; et il m'assura connoître votre retraite.

« Le discours de cet homme bien-faisant fut pour mon ame comme la plante salulaire qu'on trouve dans nos déserts , qui calme la douleur des membres blessés et reporte dans nos corps la vigueur. Il rendit la joie à mon cœur ; la santé revint avec elle ; bientôt elle fut assurée à l'aide de ma force naturelle.

« Abulan m'ayant revue avant son départ pour Salé, me renouvela sa promesse, et m'assura qu'à son tour il rempliroit mes vœux. Il reparut satisfait en voyant les doux transports qu'il faisoit naître en moi , et être touché lorsque j'embrassai , comme la première fois , ses pieds en répandant des larmes , qui lui montroient combien



j'étois reconnoissante de ses bontés, et qui étoient le prix que je donnois à sa bienfaisance.

« Dès - lors je ne m'occupai que de mon bonheur... Bythis, tu étois l'astre que j'adorois ; ton aspect devoit dissiper les tempêtes devant moi ; et je voyois arriver ce doux moment.

« Je venois de me livrer à mes flatteuses pensées sur la fin du troisième jour qui avoit suivi son départ, après avoir contemplé le soleil par lequel je t'envoyois mes soupirs, lorsque l'esclave d'Abulan parut à mes yeux, m'annonçant que je devois le suivre, et me disant que Bythis et Erphaïr étoient aux portes de la ville, qui m'attendoient.

« Je ne puis croire ce que j'entends ; cependant je le suis en me



précipitant sur ses pas..... Tu le vois , Bythis , il a fixé mes espérances et mon sort puisque je te retrouve , et puisque ton amour est le même. Je revois Erphaïr notre libérateur : il est devenu ton père ; il va tenir auprès de moi la place d'Alphir auquel il ressemble par ses vertus : tous mes vœux sont comblés. »

Les deux amis qui versaient des larmes d'attendrissement pendant ce discours , prirent tour-à-tour Finari dans leurs bras. Ils épanchèrent dans son ame leur joie et leur sensibilité ; et ils goûtèrent tous en ce moment le suprême bonheur.

Ils passèrent la nuit dans la vallée où ils se trouvoient, après avoir décidé qu'ils traverseroient sans délai les monts , et qu'ils se ren-



droient sur les bords du Niger pour s'y occuper du dernier vœu de Bythis.

Le lendemain ils goûtèrent une jouissance nouvelle lorsqu'ils sortirent des bras du sommeil. Chaque aurore amena désormais pour leurs cœurs purs ces douces voluptés qui leur sont réservées par la nature... Les transports de l'amour et de l'amitié avoient à peine cessé, qu'il vint dans l'idée de Finari de chercher les ossemens d'Alphir, et elle le proposa à son époux dans l'instant où celui-ci, comme s'il eût reçu cette idée par impulsion, alloit le proposer lui-même.

Bythis, qui avoit observé leur route depuis le lieu fatal de leur arrestation jusqu'à Maroc, et qui, on le sait, avoit eu dessein d'y revenir pour reprendre les ossemens



s'ils pouvoient reconquérir leur liberté , se chargea de les diriger.

Erphaïr , en qui le projet des deux époux avoit fait naître une admiration nouvelle , et qui les voyoit occupés du devoir le plus saint au moment où ils sembloient ne pouvoir s'occuper que d'eux-mêmes et de leur bonheur , se prêta à leur respectable desir.... Ils entrèrent dans la vallée où ils avoient été forcés d'abandonner leur trésor , après avoir fait dans les monts cent détours qui leur occasionnèrent beaucoup de fatigues et de dangers. Pendant ce tems Bythis et Finari étoient agités par la crainte et l'incertitude de ne pas le retrouver. Arrivés à l'endroit qu'ils cherchoient , les deux époux le reconnurent. Bientôt la natte précieuse s'offrit à leurs yeux :



mais les ossemens avoient été dispersés par les esclaves d'Abulan , et peut-être ensuite par des animaux.... Voici une situation encore touchante !... Bythis et Finari montrèrent à-la-fois des transports de joie et de douleur en découvrant les restes de leur père. S'oubliant eux-mêmes , ils ne virent que ces objets en ce moment : Finari , sur-tout , faisoit voir au plus haut point ce que peut la tendresse filiale unie à la reconnoissance...

Ils les recueillirent avec un empressement inconcevable , et les comptèrent car ils en savoient le nombre. Les ayant rassemblés jusqu'aux plus petits débris , leurs larmes les inondèrent. Les louanges d'Alphir furent proclamées à grands cris : les échos des rochers les répétèrent : il sembloit que la nature



unissoit sa voix à celles de ces êtres qui la faisoient triompher.

Erphaïr goûta la joie que trouve l'homme vertueux lorsqu'il voit les objets de son amitié s'élever au sublime de l'héroïsme. On mérite sans doute le titre de héros lorsqu'on porte le sentiment le plus auguste de la nature à ce période (1). Il les contemploit d'un

( 1 ) Ce que je dis ici pourra paroître ridicule à ces êtres dépravés qui ne veulent trouver dans les romans que des traits brillans de bravoure , et qui croient que tout ce qui n'est pas elle est méprisable. Mais je dois les inviter à porter la vue derrière eux. Ils verront que le respect aux cendres des parens a dirigé les héros les plus célèbres de l'antiquité , et que les nations les plus éclairées et les plus respectables , telles que les Egyptiens , Grecs , etc. , ont porté à l'excès la vénération à cet égard. Les peuples modernes ont perdu , sans doute , un de leurs plus beaux droits à la gloire en



œil attendri : il montrait un front orgueilleux en pensant qu'il étoit devenu leur père ; et il se disoit qu'un jour il recevroit d'eux le même bienfait... Consolation sublime pour celui qui pense comme Erphaïr !... Il mêla ses larmes aux leurs , et il donna un tribut de vénération à ces ossemens , en envisageant qu'ils avoient été ceux d'un être respectable qui avoit préparé par sa bienfaisance son propre bonheur , en conservant Bythis , et en rendant Finari digne de lui.

Dès qu'ils se furent chargés du dépôt chéri , ils entrèrent dans l'enceinte des monts , et tirèrent vers le Biledulgérid.

n'offrant pas aux restes des morts un respect assez grand. Peut-être pourroit-on prouver, d'après cela , qu'il y a une dégénération dans l'ame humaine depuis les siècles passés.



Cette fois les deux époux avoient moins de risques à courir. Ils étoient montés sur des chameaux ; Erphaïr et Bythis avoient des armes à feu , des piques et de bons sabres que leur avoit remis l'agent d'Abulan ; Finari étoit armée d'un arc. Ils n'eurent pas occasion d'exercer leur courage , si bien éprouvé , et qui s'accroissoit par la réunion de leurs forces. Ils franchirent le Zaara en bordant la mer , après avoir chargé d'eau les outres qu'ils avoient sur leurs chameaux , et avoir fait une provision de dattes dans les plaines du Biledulgérid. Ils traversèrent la partie boréale de la Nigritie , et arrivèrent enfin sur le bord du fleuve qui roule dans son sein la poudre d'or , après une marche longue et fatigante pour d'autres que des êtres aussi ardents et aussi intrépides.



Erphaïr s'établit avec ses enfans non loin de l'embouchure du fleuve, sur la rive droite, au sein d'une peuplade qui s'y trouvoit, et qui étoit rapprochée des établissemens des Français.

Là ils commencèrent une nouvelle vie, sur-tout Bythis et Finari. Ils trouvèrent un bonheur inconnu lorsqu'ils se virent au milieu d'une peuplade dont ils étoient devenus membres, où ils jouissoient d'une pleine indépendance, et en vivant en société avec des êtres qui, s'ils ne montraient pas comme eux d'éclatantes vertus, présentoient le tableau des mœurs rapprochées de la nature; et qui, contents de peu, trouvoient dans la médiocrité les trésors les plus grands... Bythis et Finari apprécièrent alors combien l'homme est fait pour la so-



ciété. Ils goûtoient ces charmes qu'on trouve toujours dans l'aspect et la fréquentation de ses semblables. Ils pensèrent que si la vie qu'on mène au désert est douce , celle qu'offre la société est délectable , lorsque les membres de cette société se rapprochent de nos goûts , de nos penchans et de nos principes.

Erphaïr fut bientôt choisi pour chef de la peuplade. Nul mieux que lui ne pouvoit veiller à sa sûreté , préparer sa prospérité , et encourager les vertus en donnant l'exemple.

Dès qu'ils furent établis en ce lieu , Erphaïr s'occupa de la promesse qu'il avoit faite à Bythis , et il se rendit dans le fort des Français le plus près de leur résidence , pour demander qu'on le fit abou-



cher avec le capitaine du premier vaisseau venant d'Amérique qui aborderoit la côte... Il prodigua son or pour intéresser ceux à qui il parloit; et on lui promit de le satisfaire. Avant cela, il avoit été repoussé avec mépris par plusieurs individus de l'établissement à qui il s'étoit adressé.

Divers vaisseaux arrivèrent successivement, et Erphaïr ayant vu les capitaines, avec un nègre qui avoit habité parmi les Européens et qui lui servoit d'interprète, ne pût rien apprendre d'eux relativement au père de Bythis. Tous ces vaisseaux avoient d'autres destinations que les Antilles, où on lui dit qu'étoit la Guadeloupe. Six mois s'étant écoulés, et n'ayant reçu aucune notion, Erphaïr et Bythis commencèrent à perdre l'espérance de réussir dans leur dessein.



A cette époque arriva un navire de Saint-Domingue. Erphaïr en fut averti par un officier des établissemens , qu'il s'étoit attaché non par son or , malgré qu'il le lui eut proposé , mais par sa vertu que ce premier apprécioit. Il étoit né avec un cœur noble , et portoit la douceur et la générosité communes à sa nation à un très-haut point. Il avoit applaudi aux sentimens d'Erphaïr. Il le considéroit ainsi que les siens comme des êtres respectables et dignes de son estime. Il avoit reconnu toute l'injustice des Européens envers ces hommes , qui pourroient les égaler en tout s'ils avoient leur civilisation et leurs lumières ; et il avoit vu combien l'orgueil que ces premiers manifestoient à leur égard , et sous le joug duquel ils les écrasoient , étoit ridicule et déplacé.



Il venoit voir souvent nos héros au sein de la peuplade. Il avoit formé sur-tout une liaison étroite avec Bythis , à qui il apprit sa langue : il le fit avec facilité , parlant lui-même celle des nègres. Il l'avoit présenté dans le premier tems de leur connoissance au commandant français , qui n'avoit pu douter , d'après sa couleur et d'après quelques mots de sa langue naturelle que Bythis avoit retenus , qu'il ne fut de sa nation. Le commandant auroit dû prendre dès-lors un intérêt réel à lui : mais cet homme étoit né insensible et égoïste. Etant d'ailleurs très-vain , il se persuadoit qu'un individu qui avoit été élevé par des nègres ne pouvoit être que méprisable. Il crut avoir assez fait pour Bythis , lorsqu'il eut chargé Florimon ( ainsi se nommoit l'offi-



cier ) de lui dire qu'il prenoit part à son malheur ; et lorsqu'il lui eut permis de venir voir dans le fort celui dont il étoit devenu l'ami.

Erphaïr et Bythis se rendirent au vaisseau dès qu'ils eurent reçu l'avis de Florimon , et ils ne purent rien apprendre sur l'existence de celui auquel ils s'intéressoient. Alors l'officier , qui s'y rendit peu après , proposa à Erphaïr d'écrire par la voie de ce vaisseau au commandant de la Guadeloupe. Les deux amis applaudirent au dessein qu'il leur suggéroit , et dont il vouloit être l'organe , tout en lui prouvant par leurs caresses multipliées combien leurs cœurs étoient reconnoissans. L'officier effectua sa proposition ; et la lettre fut confiée au capitaine du vaisseau , qui promit de la faire passer à la Guadeloupe dès son débarquement.



Cinq mois s'écoulèrent. Erphaïr et Bythis les passèrent dans le plus grand calme au milieu de la peuplade, où ils n'éprouvèrent d'autre douleur que celle qu'occasionnoit de tems en tems l'enlèvement de quelques malheureux nègres qui étoient livrés aux Européens, soit par la force ou la ruse, ou par l'avarice de quelques pères barbares qui apprécioient l'or plus que leurs enfans.... Dans quelle société ne se trouve-t-il pas des êtres vicieux?...

Le sixième mois étoit commencé. Bythis, Erphaïr, ainsi que Florimon, qui cultivoit toujours leur amitié, commençoient à craindre que la tentative qu'ils avoient faite n'eût été inutile, lorsqu'un vaisseau des Antilles arriva sur la côte, et porta une réponse du gouverneur de la Guadeloupe, qui annonçoit que



Fontanges avoit quitté cette île depuis cinq ans. Le gouverneur presumoit qu'il étoit à Cayenne où on lui avoit dit qu'il avoit été former un établissement.

Cette nouvelle fit une impression douce et désagréable à-la-fois sur l'esprit de Bythis. Il éprouva une joie inconnue en entendant parler de l'existence de son père ; mais il gémit lorsqu'il envisagea que de longtems il ne pourroit se rapprocher de lui. Cette dernière idée lui devint encore plus pénible lorsque Florimon lui dit que Cayenne , malgré qu'elle fût une possession européenne , n'avoit pas des communications aussi directes avec l'Afrique et les autres pays , que la Guadeloupe et les Antilles. Celui-ci voyant qu'en nourrissant l'espoir de Bythis il pouvoit préparer des



maux à son ame ardente et sensible à l'excès , et ne trouvant point dans la lettre du gouverneur une assurance positive de l'existence de Fontanges à Cayenne , voulut engager son ami à renoncer à son dessein sur son père ; et il lui dit qu'il altérerait son bonheur et celui des êtres avec qui il vivoit. Il lui fit entrevoir que son véritable père étoit Erphaïr ; et mit sous ses yeux le portrait des pères européens en général.

Bythis fut rempli d'épouvante lorsque Florimon lui eut dit que peut-être la découverte de l'auteur de ses jours lui seroit fatale , et qu'il improuveroit sans doute son union avec Finari , les préjugés européens se réunissant contre ces sortes de mariages.... Enfin lorsqu'il lui eut montré le despotisme



paternel , qui pouvoit lui faire immoler jusqu'à l'amitié d'Erphaïr , et le forcer à suivre une carrière dont son cœur et ses principes l'écartoient , Bythis se décida à renoncer au projet vers lequel son cœur l'avoit entraîné , sentant qu'il ne pourroit jamais sacrifier son indépendance ni ses principes , et encore moins oublier ce qu'il devoit à Finari et à Erphaïr. Il étouffa le cri de la nature en son cœur : il se regarda dès ce moment comme naturel de la Nigritie , et chercha à oublier à jamais qu'il fût né Européen.

Les siens applaudirent à ses sentimens , et montrèrent la joie la plus vive en lui voyant prendre sa détermination. Celle d'Erphaïr se manifesta sur-tout : il avoit prévu ce que Florimon avoit dit , car il



connoissoit la trempe morale des Européens, comme ses discours à Bythis l'ont prouvé. Il voyoit un nouveau nuage s'élever sur la carrière de son fils, où pouvoit se former une tempête qui les écraseroit tous.

Bythis, voyant les caresses dont son épouse et son père adoptif le combloient, bannit bientôt la mélancolie que devoit faire naître en lui la perte de son espoir, et il s'occupa exclusivement de sa famille... Il passa un an avec elle au sein du bonheur pur, que les hommes policés connoissent à peine, et pour lequel les rois quitteroient leurs trônes s'ils pouvoient l'apprécier, et s'ils portoient des ames faites pour le sentir.

Cependant son cœur poussoit quelquefois des soupirs en contemplant



la mer : il se livroit à la sensibilité en pensant qu'elle le séparoit de son père. Mais ce que lui avoit dit Florimon sur les dangers que sa découverte pouvoit faire naître pour lui , revenant aussitôt dans son esprit , il maîtrisoit l'instinct naturel et enchainoit de nouveau son ame. Il ne s'informoit plus de l'arrivée des vaisseaux ; il évitoit même d'aller visiter Florimon dans le fort , parce que l'aspect de chaque Français lui retraçoit Fontanges ; il en étoit revenu toutes les fois le cœur agité.

Une nuit qu'il étoit sorti de leur habitation , et qu'assis sur le bord du fleuve , à une distance assez grande de sa cabane , il étoit livré à ses pensées sur l'auteur de ses jours , il entendit du bruit autour de lui. Il regarde et voit plusieurs



Européens qui s'avançoient en silence vers la peuplade , en prenant beaucoup de mesures. Leur apparition à cette heure dans le lieu où ils se trouvoient , lui fait augurer qu'ils ont quelque mauvais dessein. Il voit le chef rassembler sa troupe , et lui entend ensuite ordonner en français d'incendier les habitations , pour forcer les nègres d'en sortir ; de s'emparer des jeunes gens à la lueur des flammes , et de faire filer aussitôt les esclaves vers le vaisseau , tout en faisant main basse sur ceux qui résisteroient.

Bythis fut rempli de surprise et de terreur en entendant cet ordre barbare. Le courroux et la fureur s'allumant en lui , y furent portés aussitôt à un tel point que, quoique seul et sans armes , il fut prêt à se jeter sur ces brigands. Mais



il réfléchit qu'il se perdoit en vain. Il vit qu'il devoit voler vers la peuplade pour se joindre à Erphaïr, et défendre leur liberté et celle de leurs frères.

Il sort de derrière une touffe d'arbrisseaux où il se trouvoit, et s'élançe comme un trait vers son habitation. Il y entre, appelle Erphaïr, et donne l'alarme à la peuplade. Les nègres courent éperdus auprès de lui. Il leur annonce le danger qui les menace, ainsi qu'à son ami; et engage les siens à périr plutôt que de se voir ravir la liberté. Il se met à leur tête avec Erphaïr, qui montre la contenance ferme qui lui étoit propre; et ils disent à leurs frères qu'ils leur donneront l'exemple. Finari s'arme, se range près de son époux; les enfans sont entraînés dans les terres par



les vieillards , d'après l'avis d'Erphaïr. Enfin ils attendent les Européens , qui arrivent aussitôt devant les habitations , où ils croyoient trouver tous les nègres plongés dans le sommeil , n'ayant point découvert la marche de Bythis.

L'attaque se forme : Bythis et Erphaïr se précipitent sur les brigands. Plusieurs nègres les imitent. Bravant les armes à feu , ils joignent leurs ennemis , et combattent corps à corps avec eux après avoir reçu diverses blessures de la première décharge des Européens. Des feux qu'ont allumé les nègres leur découvrent le nombre de ceux-ci , qui est de trente. Bythis et Erphaïr en renversent plusieurs avec leurs sabres : ils les pressent avec tant de vigueur qu'ils ne leur donnent pas le tems de recharger leurs



armies. D'autres nègres renforcent le peloton des deux amis : les Européens sont repoussés : Bythis et Erphaïr veulent les immoler tous pour donner un exemple terrible à leurs pareils. Alors Bythis s'attache au chef ; il le terrasse et va lui plonger son sabre dans le sein, lorsqu'il sent son ame frémir comme s'il alloit percer le sien propre. Son bras tremble , reste suspendu ; il semble retenu par une puissance surnaturelle... Il est étonné de la sensation qu'il éprouve ; il l'attribue à l'humanité , sans cependant concevoir pourquoi elle lui parle plutôt pour cet homme que pour les autres. Arrêté par cette sensation , il se décide à l'épargner et à le faire prisonnier. Son intention est d'abord de le remettre sous la garde de deux nègres pour voler



à la poursuite de ceux qui fuyoient devant Erphaïr : mais il craint qu'il ne soit immolé s'il l'abandonne. Enfin il reste comme enchaîné auprès de l'étranger , et dans un état de trouble inexprimable , jusqu'à ce qu'Erphaïr , qui avoit massacré ou dispersé la troupe entière des ennemis , arrive auprès de lui et le tire de la situation étonnante où il se trouve en lui en demandant la cause . . . Bythis lui fait connoître ce qui vient de se passer en lui. Erphaïr est dans la surprise la plus grande , et ne sait qu'augurer de cet événement.

Bythis , qui ne pouvoit penser que ceux qui les avoient attaqués fussent des Français , sachant qu'ils n'étoient point leurs ennemis , malgré que l'ordre du chef eut été donné en leur langue , ordonnoit de con-



duire le prisonnier dans sa cabane , dans le dessein de le montrer à Florimon , lorsque dans une exclamation qui lui échappa en français ; il dit : « O Européens , que vous êtes cruels ! que vous ont fait vos semblables pour les détruire inhumainement ? »

Le prisonnier entendant sa langue , dit aussitôt à Bythis dans le même idiome :

« Je sens en ce moment combien votre apostrophe est légitime. Nous assassinons des êtres vertueux , et plus grands que nous puisqu'ils sont plus généreux. Pardonnez à notre crime. Soyez magnanime envers votre prisonnier ; le Français n'est point barbare par principe. »

« Vous êtes Français ! s'écria Bythis avec une espèce de transport , que le son de cette voix , qui



avoit fait une nouvelle impression sur lui , excitoit : de quelle contrée êtes - vous ? habitez - vous l'Amérique ? »

« J'étois naguères colon de Cayenne , répondit le prisonnier ; et le sort , en renversant ma fortune , m'a rendu corsaire. »

Au mot de Cayenne , que Bythis avoit retenu lorsque Florimon le lui avoit cité , tous ses sens furent émus. Un pressentiment heureux remplit son ame : il pensa que le prisonnier étoit son père ; les mouvemens qui l'avoient agité au moment du combat sembloient lui en donner la certitude... « Votre nom , répliqua-t-il d'une voix entrecoupée par les sanglots ? » — « Fontanges , répondit le prisonnier... » A ce mot , Bythis tomba évanoui sur la terre : il sembla



qu'il eut perdu la vie tant son ame fût ébranlée ; et il ne put que prononcer en tombant ces mots , que sa bouche balbutia : ô mon père ! je te retrouve.

Erphaïr vola au secours de Bythis. Il ne pouvoit connoître la cause de ce qu'il voyoit , ne parlant point le français : mais il se douta que l'étranger étoit le père de son ami.

Ses soins et ceux de Finari , qui étoit accourue à son tour , firent reprendre les sens à Bythis ; et pendant qu'on les lui donnoit , Fontanges ému versoit des larmes sans savoir d'où pouvoit naître le bouleversement de son ame , n'ayant pu distinguer les mots qu'avoit prononcé son libérateur en tombant.

Alors commença une scène des plus vives et des plus touchantes. Bythis se jetta dans les bras de



Fontanges en le nommant son père ; et il annonça à Erphaïr et à Finari son bonheur , en montrant tous les transports que son ame , dont on connoît la fougue et la sensibilité , étoit susceptible d'enfanter.

Ceux-ci furent remplis d'un étonnement nouveau , et partagèrent les transports de Bythis. Fontanges ne concevoit point ce qu'il entendoit , ne pouvant présumer que le seul fils qu'il eut eu de son hymen , et qu'il avoit perdu depuis si long-tems , existât après son naufrage et se trouvât dans ce climat étranger. Il regardoit comme des effets de l'erreur les témoignages de tendresse que lui donnoit Bythis ; cependant son cœur lui annonçoit que cet être lui étoit cher.

Bythis l'entraîna aussitôt dans sa cabane. Là , après l'avoir embrassé



cent fois , il lui raconta les événemens qu'il ignoroit , et dissipa le nuage qui enveloppoit sa destinée aux yeux de son père . . . . Il lui fit connoître la triste fin de Léonard dont il s'étoit toujours rappelé ; et lui apprit les tentatives qu'il avoit faites lui-même pour le retrouver. Enfin Fontanges ne pouvant plus douter que Bythis fut son fils , ce que son cœur lui disoit de plus en plus à chaque instant , et qui retrouvoit ses propres traits dans sa figure , montra à son tour le plus vif enthousiasme et partagea son excessive tendresse.

Lorsque leurs ames eurent épuisé le sentiment ; lorsque Fontanges eut admiré le miracle de la nature qui l'avoit ramené vers son fils , et avoit suspendu le glaive de la mort dans la main de celui-ci qu'il



avoit traité en ennemi , il lui raconta de son côté ce qu'il ignoroit sur sa naissance , et sur ses propres motifs en l'envoyant en Europe lorsqu'il fit naufrage. Il lui fit en même tems connoître ce qui l'avoit réduit à l'état de corsaire , et s'exprima lui-même ainsi :

#### RÉCIT DE FONTANGES.

« Tu naquis à la Guadeloupe , mon cher Auguste : je te rends ton premier nom qui me sera toujours précieux. Bordelais d'origine , et sorti d'une maison de commerce , je vis en Amérique la source d'une brillante fortune. L'aspect des richesses de plusieurs de mes compatriotes , qui les y avoient puisées , excita mon émulation. Poussé par l'espérance de m'enrichir comme eux , je m'y rendis.



« Je commençai par le négoce : dès que j'eus accru mes moyens je voulus devenir colon. J'achetai une possession à laquelle je réunis dans la suite plusieurs autres , ensorte qu'au bout de cinq ans j'étois le plus grand propriétaire de l'île. Ta mère avoit passé sur ce continent avec moi peu de tems après notre mariage ; et tu naquîs la deuxième année après que notre établissement eut été formé.

« Tu avois cinq ans , lorsqu'envisageant la mauvaise éducation qu'on donne aux enfans en Amérique , je résolus de t'envoyer auprès de ton grand-père à Bordeaux , pour t'y faire élever dans les principes de l'éducation de ma patrie , et je chargeai Léonard de t'y conduire avec un vaisseau que je frétois pour la France. C'étoit un bon domes-



tique que j'aimois beaucoup, tant à cause de son attachement à notre famille, que de la reconnoissance qu'il ne cessoit de me manifester parce que je l'avois distingué de ceux de sa classe, et qu'à cause de ses qualités personnelles, car il étoit honnête homme, sensible et sage.

« J'eus beaucoup de peine à t'arracher du sein de ta mère qui t'idolâtroit, et qui en donna la preuve la plus forte en succombant à la douleur lorsqu'elle apprit six mois après, que le vaisseau qui te portoit avoit fait naufrage. »

Fontanges sanglotta à ces mots; et Bythis, dont l'ame avoit été vivement agitée en entendant faire l'éloge de Léonard, la sentit briser lorsque son père lui annonça qu'il avoit causé la perte de celle qui



lui avoit donné le jour. Il versa un torrent de larmes. Fontanges vit les plaies de son cœur se rouvrir, car il chérissoit son épouse, et une scène plus touchante eut lieu. . . Ce dernier reprit enfin son récit, après avoir maîtrisé la sensibilité.

« Je fus accablé par ce nouveau désastre, et je vis empoisonner ma vie qui avoit été jusqu'alors paisible et fortunée. J'éprouvai enfin les premiers coups du sort, que depuis il n'a cessé de redoubler pour moi.

« Je cherchai à distraire la douleur que m'occasionnoit la perte de ma famille en me livrant de plus en plus aux affaires. Je croyois à l'aide de la fortune pouvoir reconquérir le bonheur et désarmer le sort : mais les soins que je me donnai me devinrent funestes, et



j'appesantis sur moi sa redoutable main.

« Jusqu'alors , suivant l'impulsion de mon ame , née pour la sensibilité et pour les sentimens doux , je m'étois écarté du système qu'emploie le plus grand nombre des Européens envers leurs esclaves , qui les porte à exercer à leur égard la tyrannie la plus cruelle ; et je fus barbare à mon tour , sur-tout lorsqu'on m'eut fait envisager que la bienveillance excite leur paresse , et que , sûrs de l'impunité , ils négligent les intérêts de leurs maîtres. Je commençai à sévir ; j'employai la violence ; et souvent je fus injuste. En ce moment où mes yeux sont dessillés , j'entrevois que lorsque l'homme a fait un seul pas dans la carrière du despotisme il ne peut plus s'arrêter. — Mes sentimens se



transformèrent ; je devins l'effroi de mes esclaves ; et je dus être regardé dès ce moment par eux comme leur ennemi. Les lois m'ayant donné le droit de disposer de leur vie , j'abusai de ce pouvoir terrible ; je m'exposai ainsi à leur vengeance dans tous les cas où ils pourroient m'atteindre sans se compromettre... Je les vis vingt fois sur le point de se révolter , et de me massacrer au sein de mon habitation. Ils osèrent me faire en masse des représentations ; mais je tins ferme , parce que j'ai naturellement du caractère et du courage ; et leurs démarches ne firent que m'aigrir. Elles me portèrent à user de plus de rigueur envers eux , m'établissant alors sur la fausse maxime , que la terreur est le seul moyen qui affermissse les maîtres dans ces climats.



« Elle me servit à quelques égards, et suspendit peut-être la catastrophe dont j'étois menacé. Mais le sort n'en déterminoit pas moins ma perte; c'est-à-dire, celle de ma fortune. Elle émana de la vengeance d'un nègre que j'avois traité inhumainement, qui voulut peut-être servir ainsi les siens. J'ai appris depuis qu'ils ambitionnent la mort lorsqu'ils appartiennent à des maîtres cruels; et que s'ils n'ont pas la force de se la donner, ils la voient arriver avec joie lorsqu'elle leur vient par quelque voie que ce soit.

« Il employa le moyen le plus terrible et le plus effectif; un moyen que le désespoir seul a pu inspirer à l'homme : il empoisonna l'habitation entière; et sur mille individus je n'en sauvai pas cent. Je me vis ruiné en un jour, la fortune des



propriétaires , en ce pays , reposant dans la vie de leurs esclaves ; et je découvris , lorsqu'il ne fut plus tems de remédier au mal , combien étoit funeste le système de mes pareils , que j'avois embrassé.

« Cet événement anéantissoit mes prétentions en ces lieux. Je pensai que quand je pourrois relever mon habitation , je courrois le risque de la voir détruire de nouveau , n'ayant pu atteindre mon ennemi , qui n'avoit pas mis , sans doute , un terme à sa vengeance ; et je résolus , avec l'argent qui me restoit , d'aller faire un nouvel établissement ailleurs. — Cette idée me plut : j'embrassois avidement tout ce qui portoit le caractère de la nouveauté , comme le font le plus grand nombre de mes compatriotes. Je sus qu'on formoit des établissemens à Cayenne ; je les ju-



geai avantageux : je m'y transportai avec les débris de ma fortune ; et j'y élevai une habitation il y a quelques années.

« Elle commençoit à prospérer , lorsqu'une épidémie , occasionnée par le mauvais air qu'on respire dans cette île , détruisit en un mois la moitié des nègres que j'avois achetés. Alors me voyant dans le cas de perdre à jamais mes espérances sur la fortune , si je n'employois un moyen extraordinaire pour réparer ce malheur ; après avoir réfléchi longtems , je crus qu'en armant un corsaire et faisant une descente sur cette côte , je pourrois y enlever des esclaves , et repeupler sans frais mon habitation. Je connoissois le Sénégal , ayant eu occasion d'y aborder dans mon passage en Amérique. Je me fixai à ce projet. Enfin , ayant



réuni les hommes qui vous ont combattus , et après leur avoir annoncé mon intention , en les rendant participans au pillage , je fis voile vers ces lieux , où le sort , devenu plus propice , sembloit me diriger. Après m'avoir porté au sein du malheur , il vouloit que je trouvasse un fils chéri , et que je lui dusse la vie et la transformation de mes sentimens.

« Voilà, Auguste , le récit des événemens qui ont conduit ton père vers toi. Plains la nécessité où il s'est trouvé : ne blâme point sa légèreté et sa barbarie ; mon cœur revenu vers la nature depuis que je t'ai retrouvé , et que , sans doute , a électrisé le tien , se juge avec sévérité en ce moment fortuné et pénible pour moi. Donne à ce cœur ta tendresse : rends-moi le titre de père ; je prendrai alors la dignité qui con-



vient à ce caractère sacré. Ton amour sera désormais le garant de ma conduite , et le guide de ma destinée. »

Bythis vola dans ses bras à ces mots. Il lui répéta vingt fois ce nom auguste . . . . Il s'applaudit à grands cris de retrouver l'auteur de ses jours, et de le voir revenir vers la raison et la nature.

Lorsque ce transport de son ame eut cessé , Bythis , frappé par le tableau de la tyrannie européenne que venoit de lui présenter son père, et qu'Erphaïr et Florimon avoient déjà esquissé à ses yeux , ne put s'empêcher de dire à Fontanges , que la conduite des Européens envers les nègres justifioit la haine de ceux-ci pour eux aux yeux de la raison... « Tu le vois , dit-il, ils sont bons ; ils sont généreux ; ils portent les plus beaux caractères de la nature :



ton fils leur doit tout , jusqu'à sa vertu. Peut-être que s'il eût fait naufrage dans un climat européen , il y seroit mort sans secours, où s'il en avoit reçu , on le lui auroit fait acheter au prix de tout ce qui constitue l'homme et le rend propre au bonheur. . . . . Renonce au climat de l'Europe ; renonce à la fortune : ici tu la trouveras , si tu crois qu'elle est où réside le bonheur. »

Alors , lui montrant Erphaïr : « voilà , reprit-il , mon second père ; j'ai reçu de lui tout ce qui peut fixer les desirs d'un cœur noble ; deviens son frère chéri. Voilà mon épouse , continua-t-il , en lui présentant Finari ; reconnois-la pour fille : elle honorera ton nom et ta race , si les qualités les plus brillantes peuvent honorer à tes yeux celui qui devient le père de l'être qui les possède. . . . .



Ici tu recevras sans cesse nos soins et nos caresses : nous veillerons sur tes jours ; et notre tendresse égalera notre dévouement.»

Fontanges , qui avoit repris l'ame et l'aspect de l'homme vertueux , contemploit son fils avec admiration. Il s'applaudissoit de voir en lui des sentimens si simples et si sublimes. Il ne pouvoit résister à son desir ; son cœur l'attachoit à ces lieux. La fortune perdit en un instant pour lui tout son attrait . . . . . Il dit enfin à Bythis , en l'embrassant avec enthousiasme , ainsi que son épouse et Erphaïr , qu'il renonçoit aux climats de l'Europe , à ses prétentions ; et qu'il voyoit qu'il trouveroit auprès d'eux des biens que la fortune ne pourroit jamais compenser . . . . .

« Je deviens , dit-il , habitant de la Nigritie dès ce jour ; j'épouse vos



sentimens et votre haine contre toute tyrannie : je suis maintenant non le père d'Auguste , mais celui de Bythis. » ( Son fils lui avoit appris son nom africain ).

Des transports vifs et répétés manifestèrent la joie commune , à laquelle se joignit le sage et généreux Florimon. Erphaïr l'ayant fait instruire de l'événement , il vola auprès de ses amis , pour jouir du spectacle de leur bonheur : il fit plus , il voulut vivre avec eux et partager leur sort . . . . . Le dernier nuage qui restoit sur la carrière de Bythis disparut. Une harmonie complete s'établit enfin parmi ces êtres divers , qu'animèrent dès-lors un même esprit ; et ils devinrent l'ornement des déserts africains . . . . . L'exemple d'Alphir , d'Erphaïr et de Finari , peut montrer aux nations que pres-



que tous leurs jugemens sont dirigés par les préjugés, source de toutes les injustices ; que les vertus, l'héroïsme sont de tous les pays , même de ceux que faussement on nomme barbares ; et qu'ils peuvent souvent fournir des modèles aux états policés.

**F I N.**

---

DE L'IMPRIMERIE DE H. L. PERRONNEAU,  
QUAI DES AUGUSTINS, n°. 44.

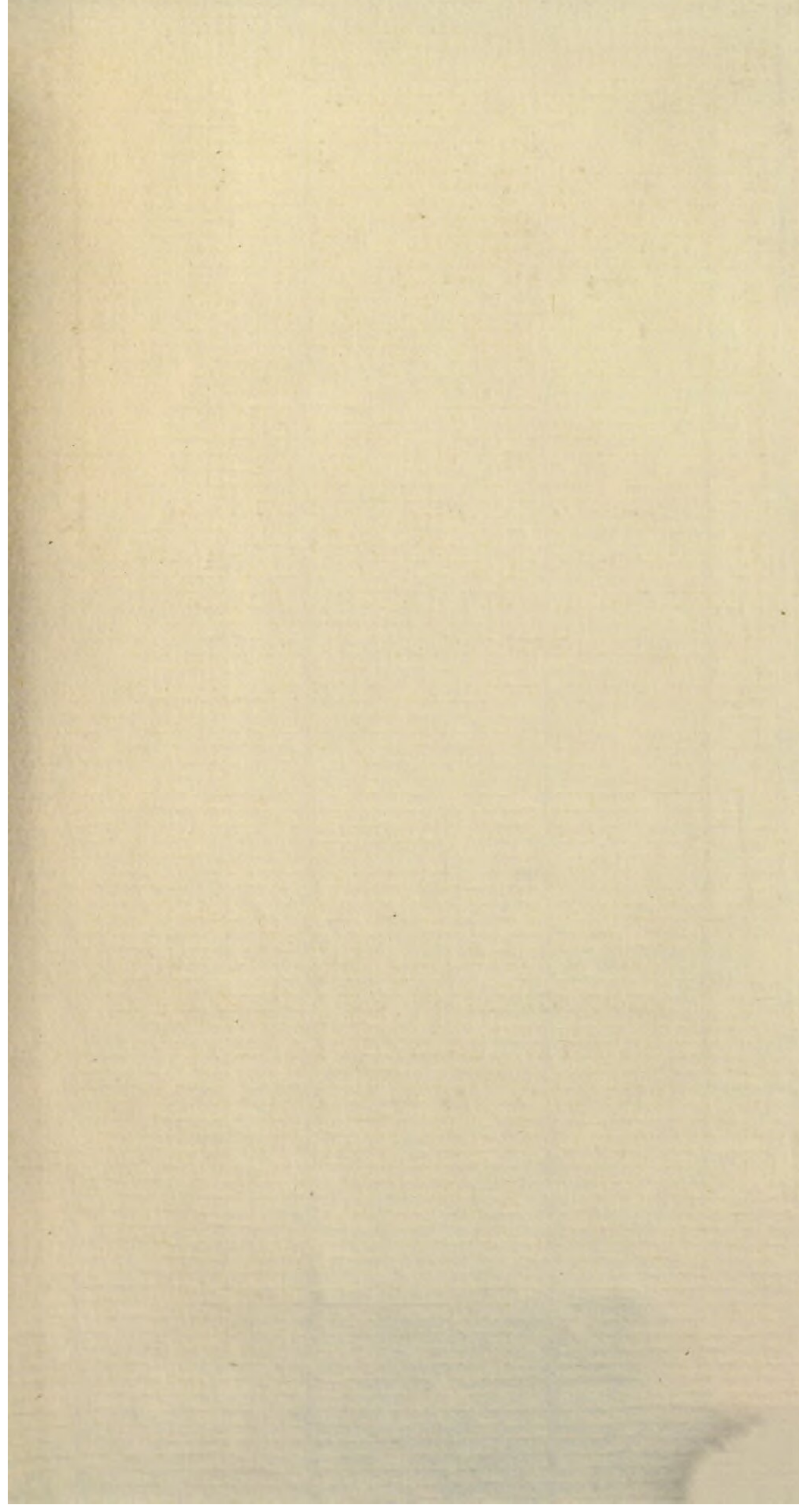


















Buchbinder  
H. Pantel  
8051 Massenh  
Telefon 081 05/







Gallet, Pierre

Bythis

Paris 1802

P.o.gall. 887

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10091692-1